

# SOMMAIRE

Éditorial	1
René Marty n'est plus	5
Sauvetages, sondages, fouilles programmées	7
Recherches archéologiques sur le Temple de Vénus	29
Fenêtre sur le Sud	39
Conférences	
Palmyre et la Syrie romaine	45
L'histoire des campagnes de la conquête romaine au Moyen-Age en Provence et Languedoc oriental	50
La céramique de Paterna et Manices aux XIIIe/XVe s.	54
Paléoméallurgie et paléopeuplements : plus de deux mille ans d'histoire des paysages dans les Pyrénées méditerranéennes	57
La journée du 8 novembre à Peyrestortes	63
Allocution de bienvenue	68
Georges Claustres, à propos de sa biographie	69
Le tome XV des Études Roussillonnaises	72
Les graffiti de Peyrestortes	75
Excursions	
Banyoles	87
Tarragone	92
Notes de lecture	
Histoire du Roussillon	109
Voies romaines du Rhône à l'Ebre	111
Soutenances de diplômes	
Le Maître de Vilarnau	112
Le dernier acte de la <i>cellera</i> roussillonnaise s'est joué à Toulouse	113
Divers	
Du bon emploi de quelques termes en Préhistoire	115
Une très bonne copie d'étudiant	117
Programme des conférences et sorties pour 1998	121
Composition du bureau et du C. A. de l'A.A.P.-O.	122



# ÉDITORIAL

## 15 ANS... ET ENCORE QUELQUES DENTS!

Quinze ans, c'est déjà vieux pour une association. Faut-il, comme pour les chiens, multiplier par 7 pour obtenir l'âge réel? L'opération nous donnerait 105 ans : nous voici centenaires! La constatation serait un tantinet effrayante si nous n'avions devant nous l'exemple de la S.A.S.L. dont la date de naissance remonte au siècle dernier et qui continue de vivre sa vie, en se souciant comme d'une guigne du poids des ans accumulés.

156 membres en 1997, 142 en 96, 146 en 95, et, pour 94, 148. Combien d'associations culturelles dans notre département peuvent se prévaloir d'un nombre égal d'adhérents? Les deux tiers sont stables et se retrouvent année après année, un tiers se renouvelle à chaque cycle. Un réel problème : le recrutement des jeunes. Certes les étudiants composent une part non négligeable du public qui assiste à nos conférences mais il faudrait, pour les fidéliser, d'avantage d'activités de terrain. Ce qui nous amène à nous tourner vers la partie la plus active de notre association : les archéologues.

5 d'entre eux sont passés, en quelques années, du statut de contractuels à celui d'archéologues professionnels employés par l'A.F.A.N , sous contrat à durée indéterminée.

Une énorme ponction sur le potentiel local et qui illustre, mieux que tout autre chiffre, le poids que représente aujourd'hui, en France, l'archéologie préventive. Un, ou plutôt une, a quitté le département, les autres sont tributaires des opérations engagées ici ou là. Et plutôt là qu'ici. L'année 97 s'est révélée particulièrement pauvre en fouilles de sauvetage pour notre département et la vie de notre association s'en est ressentie. Autre conséquence indirecte de ces chantiers extérieurs : ceux qui ont passé la semaine loin de chez eux sont forcément moins disponibles, le week end venu, pour des activités associatives qui se situent nécessairement hors des jours et des heures de travail. Ainsi, par un étrange paradoxe, le développement de l'archéologie a joué en notre défaveur.

Mais revenons au bilan de l'année achevée :

Les conférences, bien réparties entre la Préhistoire, l'Antiquité et le Moyen Age, nous ont apporté l'ouverture nécessaire vers l'extérieur, le Languedoc, la Catalogne sud, la région de Valence. Si Maryse et Raymond Sabrié nous ont fait défaut en Février, c'est pour le bon motif : la fouille d'urgence sur le *cardo* de la ville romaine de Narbonne ne pouvait souffrir de retard. Cette défaillance inopinée nous a valu une incursion rapide à l'autre bout de la Méditerranée, jusqu'en Syrie- l'occasion de vérifier, une fois de plus, l'immensité et la variété de l'empire romain-. Les recherches locales n'ont pas été oubliées avec la conférence

de Véronique Izard et les deux séances habituelles de rentrée. La deuxième, le 15 novembre, a été particulièrement riche.

Les sorties, où le tropisme vers le sud a joué une fois de plus, se sont déroulées à la satisfaction générale. Pour celle de Juin, l'extension au samedi après-midi, expérimentée pour Arles, confirmée à Tarragone, est en passe de devenir une tradition... On remarquera que le bulletin ne se contente pas d'en donner un compte-rendu succinct, mais reproduit l'intégralité des documents qui ont permis de la préparer. Ainsi, ceux qui n'ont pu se joindre à nous pourront, s'ils font à leur tour le déplacement, bénéficier d'un dossier substantiel. Grâce à la présence de Christian Hernandez puis d'Yvon Pottier, la bibliothèque, qui s'enrichit rapidement par des achats et des échanges, a été ouverte aux archéologues, bien sûr, pour qui elle est un instrument de travail irremplaçable, mais aussi aux curieux et aux étudiants de l'Université. L'arrivée de Guillaume Eppe, un fidèle de notre association, permettra d'assurer la continuité.

Au chapitre des réalisations, on se félicitera aussi de l'hommage rendu à Georges Claustres. La séance à Peyrestortes a réuni plus d'une centaine de participants et le repas qui a suivi, près de 70, le tout dans une atmosphère conviviale, où l'accueil de la municipalité a joué pour beaucoup. On trouvera ci-après le compte-rendu détaillé de cette manifestation. J'en veux garder, pour ma part, le souvenir de ces ancêtres que nous nous sommes découverts : Africanus l'Africain, Tiburtinus le Tiburtin, Sara la Juive, Cleopatra l'Égyptienne, quels hasards de la vie vous a amenés jusqu'à nous? Et vous Mentius le menteur, Lentinus le Lent, Pottinus le Buveur, sachez que la descendance ne vous fait pas défaut. Vous tous et toi aussi Amata, qui conjugue en latin le verbe aimer, vous avez connu le poids de la servitude, qu'aujourd'hui, du moins, la terre vous soit légère et que vos mânes apaisés se mêlent fraternellement à ceux de Georges Claustres, lui qui vous a éveillés de votre long sommeil.

Autre souvenir tangible de cette journée : le tome XV des Études Roussillonnaises, où ont collaboré pas moins de 21 archéologues du département et de la région. Il reste à en assurer la promotion pour que cette belle réalisation, où Pierre Ponsich et les Amis du Vieux Canet ont toute leur part, trouve ici et ailleurs toute la diffusion qu'elle mérite.

Un bonheur ne vient jamais seul : le tome 61 des Documents d'Archéologie Française (revue prestigieuse !) consacré à la via Domitia et à la via Augusta, est enfin paru. Ouf ! voilà une œuvre de longue haleine menée à bonne fin ! Ce succès revient pour partie à notre association, qui, en 1989, a assuré la logistique du colloque dont est issu le volume. Merci à tous ceux qui, à cette occasion, ont donné de leur temps et de leur énergie !

On trouvera dans les pages qui suivent un compte-rendu de ces deux ouvrages qui feront date dans l'archéologie roussillonnaise.

Cette année encore notre association a consacré une part de son énergie à la sauvegarde du patrimoine. Trop de sites disparaissent sans qu'on ait eu la possibilité de les étudier ou, même, d'en soupçonner l'existence. On peut améliorer la situation en multipliant les prospections, notamment à proximité des agglomérations dans les zones de POS déjà

constructibles ou qui le deviendront sous peu (c'est ce que fait actuellement, depuis cet automne, une équipe emmenée par Jérôme Kotarba et Olivier Passarrius, à laquelle participent nombre de nos adhérents) en exigeant que tout aménagement d'envergure soit précédé d'une opération d'archéologie préventive : cela va de soi, du moins pour nous, pour les sites déjà repérés et promis à la destruction. Mais quid des grands espaces que l'on se propose de construire ou de viabiliser et où la prospection n'a pu se faire car le terrain en friche n'est pas "lisible" en surface? N'y a-t-il pas lieu, dans ce cas, de procéder à des tests à la pelle mécanique avant de livrer le terrain aux travaux qui l'attendent? Mieux encore : ne faudrait-il pas procéder systématiquement à de tels tests, quels que soient les résultats de la prospection? L'expérience montre que, sur de superficies importantes, les tests donnent des résultats positifs et parfois totalement différents de ceux que l'on attendait. Les comptes-rendus qu'on lira ci-dessous en fournissent deux exemples frappants : dans la Z.A.C. de Saleilles, on recherchait une station du paléolithique supérieur et ce sont des structures du campaniforme qui ont été découvertes. Sur le tracé de la RD 618, c'est une nécropole à incinération qui a été mise au jour alors qu'on était en quête de la voie domitienne! De telles expériences montrent et démontrent que la recherche en surface, même si elle est un préalable, ne suffit pas pour déterminer s'il y a lieu ou non de faire des fouilles : des tests à la pelle mécanique sont nécessaires. Voilà l'objectif à atteindre. Les démarches que nous avons entreprises auprès du Service Régional d'Archéologie et de la Préfecture commencent à porter leurs fruits : ainsi, le projet immobilier du Parc Aristide Maillol, à Perpignan, d'une superficie de 8 hectares, à proximité du château seigneurial du Vernet et non loin de l'église Saint Christophe, fera l'objet, on peut du moins l'espérer, d'une opération préventive. Pour partie au moins, l'autre étant déjà lotie.

Il reste tous les cas où l'aménageur, l'exploitant agricole par exemple, est dans l'impossibilité de financer les travaux. Et ceci nous amène à amorcer une réflexion sur l'archéologie de sauvetage. L'A.F.A.N., qui jusqu'à présent a géré les interventions de prévention les plus lourdes, se trouve dans une position ambiguë. Alors qu'elle agit de fait comme une entreprise publique, elle demeure sous le statut d'association loi 1901. Ce qui lui a valu quelques déboires annonceurs de catastrophes : on a vu ainsi le Conseil Général des P.-O. la mettre en concurrence avec des associations privées, venues de Catalogne sud ou d'ailleurs, pour conduire les travaux sur le site médiéval de Mirafior. Une telle dérive qui se propose d'introduire les lois du marché en archéologie, n'est pas admissible, elle met en danger la qualité des travaux, les conditions de travail des archéologues et dédouane l'État de son rôle normal de protecteur du patrimoine. C'est le refus de cette démission qui a amené notre association à participer, aux côtés des archéologues, à la manifestation du 25 juin 1997, à Perpignan. On peut, d'ores et déjà, en apprécier le résultat puisque l'A.F.A.N. a obtenu la gestion des fouilles de Mirafior et que ces dernières ont commencé au début du mois de décembre, sous la direction d'archéologues roussillonnais. Nous avons pris toutes dispositions pour que les amateurs, membres de notre association, puissent y participer, s'ils le souhaitent.

Au-delà de ce cas, heureusement résolu, le problème des fouilles de sauvetage reste posé. C'est la collectivité qui est responsable du patrimoine, c'est elle qui doit en assumer les charges : cela passe par la transformation de l'A.F.A.N. en entreprise publique et par l'engagement financier de l'État, là où l'aménageur privé est insolvable.

Cela n'ira pas sans une prise de conscience locale. Il est temps de reprendre notre bâton de pèlerin pour prêcher aux élus la bonne parole : la gestion de notre patrimoine archéologique requiert la présence d'un service départemental d'archéologie. Sous la responsabilité du Service régional, il organiserait le dépôt de fouilles, répondrait aux demandes des communes pour des interventions légères, ouvrirait un chantier programmé où des étudiants et des amateurs pourraient s'initier et se perfectionner, coordonnerait la réalisation d'expositions et de publications destinées aux scolaires et au grand public. Tel est le premier objectif que l'on peut se fixer pour un avenir proche.

Il en est un deuxième, complémentaire. L'argent public doit, en saine morale, retourner au public. Sous forme de travaux de vulgarisation ou d'exposition, nous l'avons dit. Encore faut-il savoir où exposer. Triste constat, alors que tout près de nous, se dresse, comme un remords, la grande carcasse vide du Musée de Ruscino. Jusques à quand enfin, Monsieur le Maire, faudra-t-il supporter cette situation où le ridicule confine au scandale?

Voilà deux grands axes, parmi bien d'autres, qui peuvent structurer notre action pour 1998. L'occasion de montrer que, malgré son grand âge, notre association conserve encore l'usage de ses dents.

Pour terminer sur une note plus chaleureuse : je saluais ici même, l'année dernière, l'arrivée du nouveau conservateur du Patrimoine, chargé des P.-O. ; Xavier Fehrnbach a été, hélas, appelé à d'autres tâches. Son successeur s'appelle Christophe Pellecier. Il est, pour plusieurs d'entre nous, un ami de longue date. Nous voulons voir dans sa nomination un heureux présage pour l'archéologie roussillonnaise!

Jean-Pierre Comps

# René Marty n'est plus

René Marty nous a quittés le 30 septembre dernier à l'âge de 75 ans. Président-fondateur de l'association "Les Amis du Vieux Canet", il s'est investi tout au long de ces années dans la recherche historique concernant son village natal. Ses premiers articles ont paru en 1961 dans la revue des Archives Départementale C.E.R.C.A. sous le modeste titre "Notes sur Canet (XVIIe s.)".

Le devenir du château vicomtal de Canet lui a toujours tenu à cœur, et c'est sous son impulsion que les premiers travaux de sauvegarde ont été entrepris dans les années soixante-dix, et se sont intensifiés au cours de ces dernières années. Le résultat de sa passion pour le patrimoine canétois est aujourd'hui là, spectaculaire.

C'est encore grâce à lui et à une solide équipe de collaborateurs et d'amis que la revue d'histoire et d'archéologie méditerranéenne *Les Études Roussillonnaises* a pu renaître de ses cendres en 1987, sous la direction de Pierre Ponsich, son président-fondateur.

Il y a dernièrement publié les études suivantes :

Dans le tome XIII :

- "L'inventaire des biens et fiefs du duc d'Hijar, vicomte de Canet et vicomte d'Evol en 1749".
- "L'étang de Canet et de Saint Nazaire. Notes d'Histoire."
- en collaboration avec Pierre Ponsich : "Le puits à glace de Canet (1688)."

Dans le tome XIV :

- en collaboration avec Pierre Ponsich : "Mémoire de la généralité de Perpignan ou province du Roussillon dressé par ordre de Monsieur le Duc de Bourgogne"
- avec J.M. Roseinstein : "Histoire du ruisseau et du moulin de Canet".

Aujourd'hui, cette revue de haute qualité est redevenue ce qu'elle était dans les années cinquante : la référence incontournable pour tout ce qui touche à l'histoire et à l'archéologie de notre département.

La disparition de René Marty, personnalité affable et consensuelle, laisse un grand vide au sein de l'Association des Amis du Vieux Canet et du comité de rédaction de notre revue. L'A.A.P.-O. où il ne comptait que des amis présente ses condoléances les plus sincères à sa famille et à tout les Amis du Vieux Canet.

Robert Saut



# SAUVETAGES, SONDAGES, FOUILLES PROGRAMMÉES

Commune : CORBÈRE-LES-CABANES

Site : Grotte de Montou

Définition du site et datation : **Habitat temporaire, refuge, lieu de sépulture et abri pour les animaux.** Les fouilles portent particulièrement sur le Néolithique et les Ages du bronze, exploités dans différents secteurs de la grotte.

Type d'intervention : Fouille programmée pluriannuelle.

Responsable : Françoise CLAUSTRE UMR 150 CNRS.

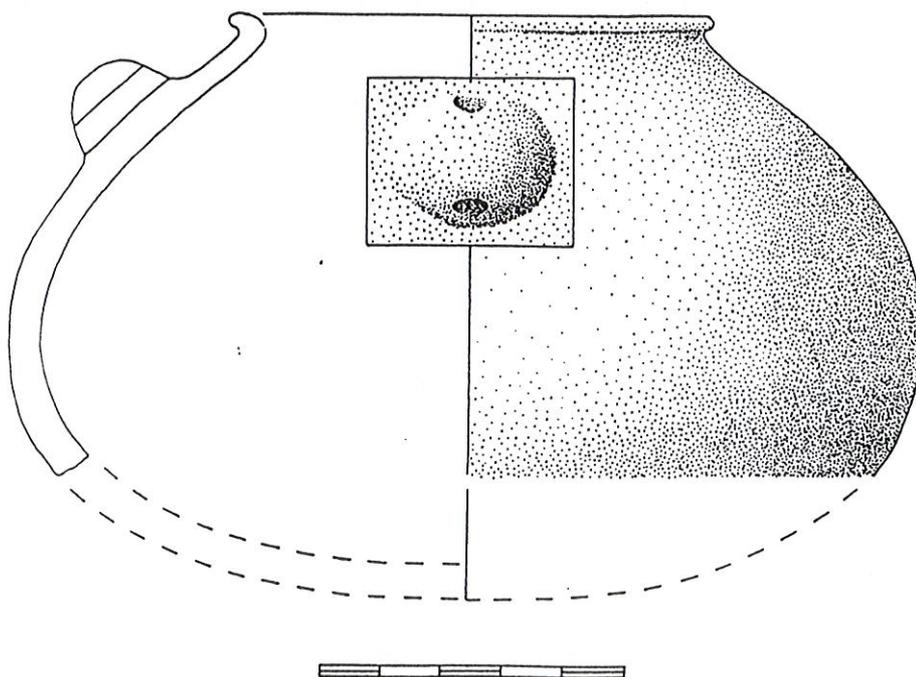
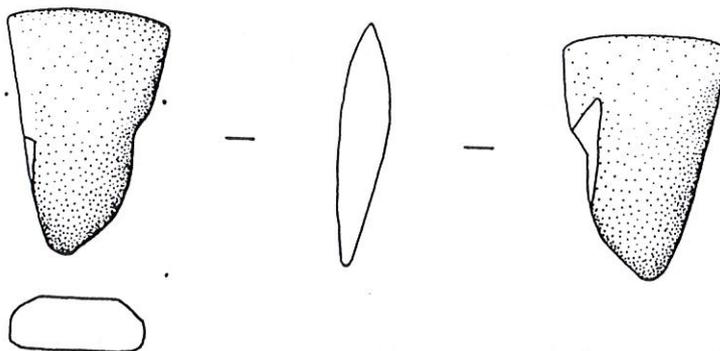
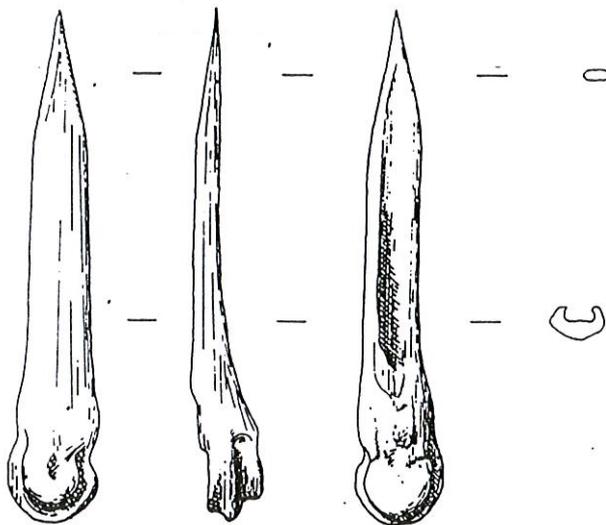
Collaborateurs : Ramon BUXO (carpologie), Nathalie DELCOS (étude de la céramique néolithique), Richard DONAT (anthropologie), Christine HEINZ (anthracologie), Denis LOIRAT (archéozoologie), Monique RICQ-de BOUARD (pétrographie), Christian PERRENOUD (sédimentologie), Henri SALVAYRE (géologie), Dominique SORDOILLET (micromorphologie), Frédérique VALENTIN (anthropologie), Jean-Denis VIGNE (archéozoologie).

## Résultats :

Les travaux engagés dans la salle 2 inférieure de la grotte de Montou depuis 1981 sont achevés. L'étude du site portera désormais sur l'exploitation des données issues des fouilles, à des fins de publication d'un premier bilan général sur les principales occupations de la cavité aux temps préhistoriques, protohistoriques et historiques. En 1997, les principaux résultats concernent les secteurs sépulcraux, les niveaux du Néolithique moyen et les sondages profonds jusqu'au substratum.

Le niveau sépulcral chalcolithique fait l'objet d'un mémoire EHES en cours de préparation par R. Donat. Une étude partielle préliminaire a été faite sur plus de 2000 ossements avec enregistrement du matériel et recherche des collages et liaisons de premier et second ordre. La présence de tous les éléments du squelette semble privilégier l'hypothèse d'un dépôt primaire des corps, sans doute à l'air libre. Dans le secteur étudié, restreint, le nombre de restes appartenant à des enfants est faible. D'autre part, malgré certains regroupements d'os, on ne peut encore parler de rangements intentionnels et la répartition verticale des os du pied et de la main semble révéler une sépulture collective avec dépôts successifs de corps.

Grotte de Montou - Niveau Néolithique moyen.  
Poinçon en os ; hache polie ; vase fermé avec bouton foré.



Le secteur sépulcral de l'étroit boyau Nord-Est, où l'on avait noté de nombreuses connexions anatomiques, comprend les restes de huit individus minimum se répartissant en cinq adultes et trois enfants de 7-9 ans, 6-7 ans et 1-2 ans. La datation C14 a confirmé l'appartenance de ces vestiges anthropologiques au Néolithique moyen (premier quart du IV<sup>e</sup> millénaire av. J. -C. en chronologie calibrée), d'où l'intérêt particulier de cette sépulture à caractère multiple pour contribuer à cerner l'émergence du rituel funéraire collectif.

Les couches d'habitat du Néolithique moyen, d'une épaisseur variant de 40 à 60 cm environ, se caractérisent par de nombreuses structures de combustion superposées, entre lesquelles peuvent s'intercaler des phases d'abandon. Ce sont des amas cendreaux et charbonneux plus ou moins étendus, des sols rubéfiés, des foyers limités : foyer en cuvette empierrée. La faune domestique est abondante : élevage des petits ruminants et des caprinés en particulier, essentiellement pour la viande. La faune sauvage est bien représentée par le cerf et les petits carnivores. Le lapin et le lièvre sont consommés.

Le mobilier céramique est riche en formes ouvertes ou fermées, au profil convexe ou sinueux : marmites à anses en ruban, coupes, assiettes à marli, vases subcarénés, vases subsphériques à moyen de préhension et suspension pleins ou forés, louches. Il est le plus souvent uni mais la décoration géométrique gravée existe et les éléments de faciès chasséen sont déjà présents en début de séquence. A côté de la céramique fine, doit être mentionné un pourcentage de céramique plus grossière, non négligeable. L'industrie osseuse reste particulièrement développée : nombreux poinçons pris sur os longs de caprinés, bovidés, cervidés et suidés. L'industrie lithique, outre les éclats de quartz/quartzite, comprend des pièces en silex (blond, brun, à patine blanche) : armatures à tranchant transversal triangulaires ou trapézoïdales, lames et lamelles, brutes ou retouchées, grattoirs, perçoirs. L'outillage poli est représenté par plusieurs haches généralement de petites dimensions. La parure consiste en perles sur test de coquillage, talc et en dentales, nasses, cardiums.

Dans plusieurs carrés, le niveau néolithique a été dépassé. Un sédiment sableux ou caillouteux, quasi stérile en mobilier, a été rencontré jusqu'à la couche argileuse rouge de base, reposant sur le substratum rocheux. Cette dernière, contenant des vestiges fauniques d'Equidés, de Cervidés et de Lagomorphes et des artefacts en quartz ou quartzite, relève du Paléolithique (Moustérien probable).

Commune : BELESTA

Définition du site et datation : Aven colmaté dont l'occupation humaine s'étend du Néolithique, voire du Mésolithique, aux temps Modernes.

Type d'intervention : Fouille programmée pluriannuelle.

Responsable : Françoise CLAUSTRE UMR 150 CNRS

Collaborateurs : Jacques BROCHIER (sédimentologie), Ramon BUXO (carpologie), Nathalie DELCOS (étude de la céramique néolithique), Christine HEINZ (anthracologie), Frédérique VALENTIN et Lise COUPAIN (anthropologie), Emmanuelle VILA (archéozoologie).

### Résultats :

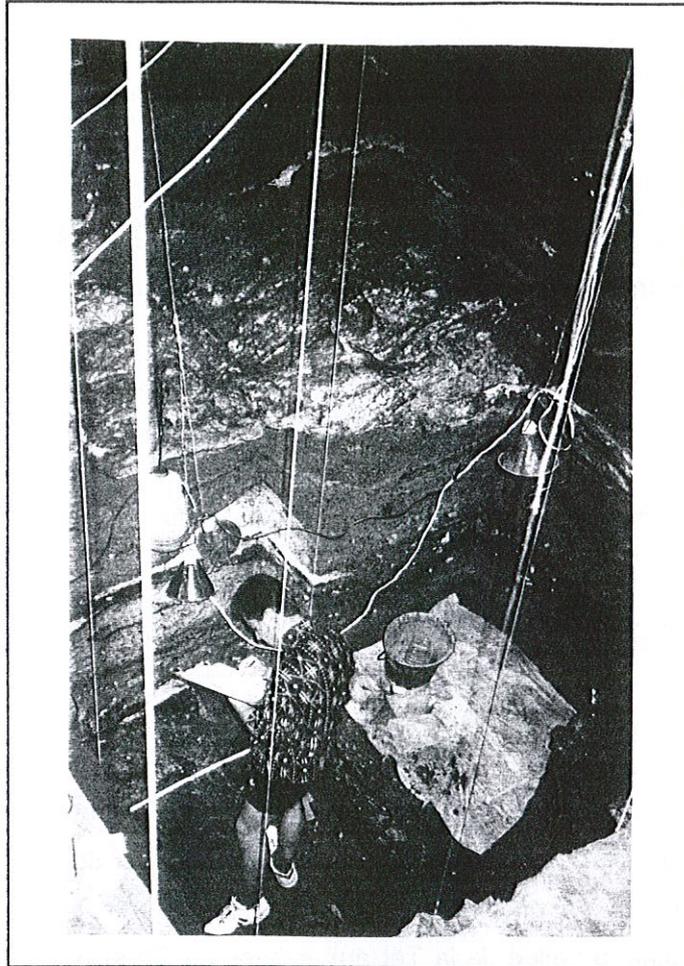
La fouille des niveaux du Bronze et du Chalcolithique/Néolithique final étant terminée sur la surface des 15 m<sup>2</sup> exploités dans la salle la inférieure de la grotte, ce sont les couches du Néolithique moyen, qui, sur cette même surface, ont fait l'objet des travaux de terrain 1997, après le décapage de l'important foyer Néolithique final (charbons en cours d'analyse C14) découvert en 1996.

Sont apparus successivement une aire de brûlage, une couche très caillouteuse à gros charbons de bois, comportant vestiges fauniques et céramiques, une couche quasi stérile en mobilier ( parage d'animaux domestiques herbivores ?), une passée graveleuse, une couche cendreuse anthropique avec céramique et faune, un sol fortement rubéfié rouge vermillon.

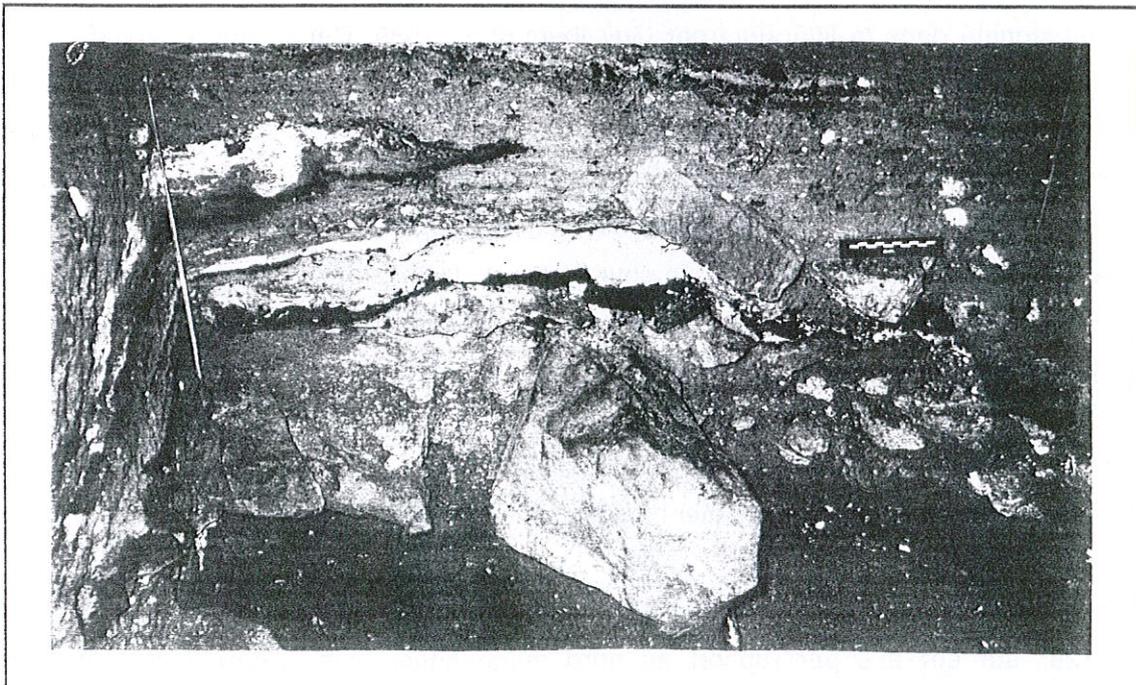
Sur 3 m<sup>2</sup>, la fouille du niveau Néolithique moyen a été achevée : présence de deux foyers principaux, amas cendreaux à base charbonneuse noire, faisant place à des horizons caillouteux, sableux, acéramiques, d'où disparaît progressivement la faune domestique, pour ne contenir qu'un peu de faune sauvage, beaucoup de microfaune, de la malacofaune et des charbons de bois. Une arène stérile sera finalement atteinte, semblable à celle du fond du sondage de la salle d'entrée I. Une datation de 10135 B.P. avait été obtenue pour la base de ce premier sondage.

Le mobilier néolithique Montbolo/Chasséen est essentiellement céramique. En dehors des nombreux fragments de vases subsphériques se rencontrent des fragments d'assiettes à marli étroit et épaissi. Un bel exemplaire présente un large marli à décor gravé (triangles et losanges remplis de lignes croisillonnées). Les formes carénées sont très rares. Les moyens de préhension les plus fréquents sont les anses en ruban (un cas de moustaches en relief associé). L'anse tunnelforme est exceptionnelle.

L'industrie osseuse ne consiste qu'en de rares poinçons pris sur os longs de petits ruminants.



Grotte de Bélesta - Salle la inférieure, vue générale du sondage central (cliché F. Claustre).



Grotte de Bélesta - Salle la inférieure, foyers de base (cliché F. Claustre).

L'industrie lithique en silex ne comporte que peu de pièces : lames, lamelles, armatures triangulaires à tranchant transversal. Le quartz/quartzite et la marne noire sont également débités, ainsi que la lydienne. Une seule petite hache polie, d'à peine trois cm de longueur, en roche verte, a été découverte.

Six datations radiocarbone sur des échantillons du Bronze et du Néolithique sont en cours. Les prélèvements sédimentologiques des couches du Néolithique moyen ont été effectués.

Commune : **BOULETERNERE**

Site : **Dolmen des Rières (Camp Gran 2)**

Type d'intervention : Fouille programmée

Responsable : Jean-Philippe BOCQUENET

### Résultats :

Ce monument est situé sur le territoire de la commune de Bouleternère dans les Pyrénées-Orientales, sur une petite crête orientée nord-ouest/sud-est. Il domine le ravin des Rières à l'ouest et celui de Moursougas à l'est. Cette hauteur domine la vallée de la Têt au sud. Ce monument, sur sa position topographique se trouve sur un ancien chemin de transhumance qui reliait la vallée de la Têt aux estives de Corsavy. D'autres dolmens et des orris récentes, situés à proximité l'attestent. A proximité immédiate, au sud, se trouve le dolmen du Coll de la Llosa II, et un autre au nord, sur un petit mamelon qui domine le Boulès. A 200 m au sud-est se trouve le dolmen des Mouillères (Camp Gran I).

Il est signalé dans la littérature par Guy Ibergay en 1989. Cet auteur le signale sous le nom de Camp Gran 2. Aucun auteur ancien ne signale ce monument avant cette date. Il nous a été indiqué lors des prospections avec Guy Ibergay en 1995. La cella a été vidée anciennement. Les fouilleurs ont délaissé le tumulus, comme dans la plupart des fouilles pratiquées à cette époque. Cependant cette structure a souffert lors de l'élaboration de la piste coupe-feu. Le tumulus n'existe plus que sous forme de lambeaux sur une faible épaisseur.

Le site du dolmen des Rières se trouve dans le massif cambrien des Aspres. Ce massif est essentiellement constitué de schistes ardoisiers gris-bleutés, verts disposés en lits parallèles et légèrement plissés, alternativement clairs et sombres, ainsi que de grés et de quartzites grossières. Cette série de schistes est appelée "schistes des Canaveilles". Les matériaux de construction du monument mégalithique sont des schistes et des blocs de gneiss issus de substrat local.

L'axe du monument est d'orientation sud-est/nord-ouest, avec une ouverture au sud-est et à 128° sur cet axe par rapport au nord magnétique (N.m. 1995). Cette orientation correspond au sens général des micro-failles et des strates du substrat.

Ce monument, si l'on s'en réfère à son architecture, peut être rattaché aux petits dolmens simples qui se retrouvent en grand nombre dans les Corbières, au nord. Le tumulus est de

forme ovale mais trop délabré pour en tirer quelque enseignement. En Catalogne, ce type de monument est daté du Néolithique moyen/récent. Cependant, si ces dolmens sont les plus représentés, ils sont aussi les plus mal connus. La rareté du mobilier archéologique, leur intégration discrète dans le paysage, et l'absence d'intérêt de la part des archéologues qui ont préféré se concentrer sur les monuments plus imposants ont entretenu leur méconnaissance. Aussi, le dolmen des Rières est l'un des premiers dolmens de ce type fouillé et étudié dans les Pyrénées-Orientales, et plus globalement sur une région qui inclut la Catalogne sud, les Pyrénées et l'Aude. Ce premier jalon, bien que très incomplet, permet de mettre en évidence une utilisation de ce type de monument au Bronze moyen-récent.

Commune : SAINT-MICHEL-DE-LLOTES

Site : Dolmen du Poste de Tir

Type d'intervention : Fouille de Sauvetage urgent

Responsable : Jean-Philippe BOCQUENET

#### Résultats :

Ce monument se trouve à la limite communale séparant les territoires de Saint-Michel-de-Llotes et de Caixas dans les Pyrénées-Orientales. Il a servi de point de repère au Moyen-Age lors de l'élaboration des limites des communes. Ce dolmen a été construit sur la partie sommitale du mamelon d'A Fournà (507 m). Celui-ci se présente sous la forme d'une petite colline allongée de direction globalement sud-ouest/nord-est, située à 500 m au sud-ouest du Serrat d'en Jacques. Des fouilles entreprises par Henry Baills en 1976 ont permis de mettre au jour dans la cella deux fragments de bronze et un fragment de céramique décorée de coups d'ongles.

La cella constitue un rectangle très allongé dont les grands côtés comportent plusieurs montants : trois pour la paroi sud et trois pour la paroi nord. En fait, les trois orthostates de chaque côté n'appartiennent pas tous à la cella. Par contre, les deux orthostates avant, doivent appartenir au couloir. L'espace sépulcral est fermé à l'ouest par une dalle de chevet débordante vers le nord. Il devait exister une seconde dalle vers le sud, car la dalle encore en place ne ferme pas totalement la cella. L'espace sépulcral est symboliquement fermé à l'est par une petite dalle basse qui ménage une petite entrée en porte-fenêtre d'où part un couloir large. A notre arrivée, la cella avait été vidée de son contenu. Le remplissage actuel est constitué de terre et de blocs mêlés formant un sédiment argilo-sableux d'environ 0,10 m.

Le couloir est aussi large que la cella. Son architecture est identique à l'architecture de la cella, c'est-à-dire que les côtés sont constitués d'orthostates. A l'intérieur, existe un remplissage de terre argilo-sableuse et de quelques blocs de taille moyenne. La forme générale du tumulus est globalement circulaire. Il est bordé de gros blocs et de quelques dalles dressées verticalement. Son remplissage est constitué de pierres de différents calibres

qui permettent de distinguer grossièrement deux niveaux. Alors que la dimension des pierres est relativement homogène dans un même niveau, elle va en augmentant lorsqu'on s'approche de l'assise du tumulus. Les seuls vestiges anthropiques retrouvés gisaient épars sur et dans le tumulus. Ils correspondent certainement à la vidange de la cella. Cette opération se traduit par des concentrations de céramiques dans certains secteurs du tumulus, notamment au nord derrière le second orthostate droit du monument où se trouvaient de nombreux fragments de céramiques appartenant à une grosse jarre portant une anse de préhension et un poucier.

Ce monument, si l'on s'en réfère à son architecture, peut être rattaché aux dolmens à couloir de type allée couverte catalane qui se retrouvent fréquemment en Catalogne sud. Ces monuments sont généralement associés à du mobilier du Néolithique récent de type Vérazien. Ce type d'architecture se rencontre sur une aire assez restreinte qui englobe le versant sud des Pyrénées. Les allées couvertes catalanes présentent souvent un couloir d'accès dont les montants latéraux restent à la même hauteur que ceux de la cella, de celle-ci vers l'entrée. Quelques exemplaires possèdent une petite dalle disposée transversalement à la longueur qui permet de distinguer la cella du couloir. Les allées couvertes catalanes sont l'achèvement d'un courant commencé avec les dolmens quadrangulaires à couloir rétréci (Coll de la Llosa - Casefabre), puis les dolmens à couloir large (Serrat d'en Jacques - Saint-Michel de Llores).

**Commune : Saleilles**

**Site : Le Mas Couret**

**Définition du site et datation : Vestiges d'occupation datables du Néolithique final - Chalcolithique**

**Type d'intervention : Fouille de sauvetage urgent**

**Responsable : Alain VIGNAUD (AFAN Méditerranée), responsable d'opération, et Stéphane BARBEY, assistant d'études (AFAN Méditerranée).**

Le site du Mas Couret se positionne au sud-ouest de Saleilles, sur le glacis au pendage peu prononcé d'une ancienne terrasse fluvio-glaciaire descendant vers le Réart, en rive gauche.

Sur ce terroir, à l'ouest, une hache polie avait été découverte par un habitant de Saleilles. De même lors de la construction d'un rond point, à proximité immédiate, M. Martzluff avait observé lors du décapage plusieurs taches brunes contenant quelques vestiges dont de la céramique modelée. Ces indices témoignaient pour une occupation de ce secteur.

Le projet de mise en œuvre d'une ZAC par la communauté des communes Sud-Roussillon intéressant cette zone, une intervention archéologique était demandée et a débuté sous forme de diagnostic couvrant une surface de près de 10 ha (P. Alessandri - AFAN). Sur une partie de cette dernière, à l'ouest à proximité des anciennes trouvailles, plusieurs structures

archéologiques étant découvertes, et une fouille complémentaire s'avérait nécessaire. Elle s'est déroulée par la suite du 3/3 au 17/3/97, sur une aire d'environ 3000 m<sup>2</sup>.

Les sols, générés par le travail du cours d'eau, sont pour le secteur qui nous intéresse constitués d'alluvions diverses dont l'essentiel sont des sables et des graviers emballés dans des limons bruns évoquant par place un ancien milieu hydromorphe.

Plus de 30 aménagements ont été découverts. Ces derniers sont tous des fosses, circulaires, de taille variable, qui, de par leur typologie et leur situation topographique définissent globalement (et en résumé) 2 groupes.

Le premier se rapporte à une quinzaine de petites fosses mises au jour principalement au sud, sur des terres limoneuses, brunes, qui pourraient caractériser une ancienne zone palustre en relation avec les crues du Réart. Bien qu'assez concentrées, ces petites cuvettes au demeurant érodées (0,50 m de diamètre moyen pour 0,10 m de profondeur), ne présentent aucun agencement évident. Des quelques tessons découverts dans leur remplissage ressort une panse portant un décor désorganisé de coups d'ongles ainsi qu'un bord fin d'un petit vase légèrement fermé.

Le second groupe concerne une douzaine de structures de combustion de type four polynésien, implantées sur des graviers. Leur diamètre varie de 1,10 m à 1,55 m, pour une profondeur moyenne conservée de 0,18 m. Leur originalité provient de leur situation : elles se positionnent à intervalles réguliers (près de 2,00 m), sur un axe absolument rectiligne, orienté sud-est, nord-ouest. Cette implantation pourrait suggérer que ces structures ont fonctionné en même temps, ou sur un laps de temps relativement court (les structures "anciennes" étaient encore visibles).

Il est possible que cet alignement soit subordonné à une contrainte géo-topographique, qui pourrait être le cours d'eau, cet ensemble étant a priori parallèle à l'ancien lit du fleuve. On peut supposer que cette activité qui ne semble pas associée à l'habitat, soit en relation avec l'économie, probablement dépendante du cours d'eau (chasse, pêche, besoin de l'eau...)

Le mobilier archéologique mis au jour dans les structures ou à proximité immédiate (accrochage par les labours) paraît homogène. Il présente un tesson de céramique campaniforme au décor Pyrénéen de la phase 3, des cordons lisses, des décors de lignes parallèles horizontales, et un décor scalariforme au peigne large d'ambiance campaniforme. L'absence totale de charbons de bois dans les structures ne permettant pas une datation par <sup>14</sup>C, de même l'indigence et la dispersion du mobilier s'avérant pénalisante, nous ne proposerons pour cette série qu'une datation très large, à savoir le Néolithique final/Chalcolithique.

A noter que le Mas Couret est le deuxième site de plein air à campaniforme, non funéraire, à avoir été fouillé dans les P.-O. (après la Pèdre Blaque à Passa - Mazières 1995)

Mazière 1995 : MAZIERE (F.) Fouille d'un habitat de plein air du Bronze ancien primitif en Roussillon, note préliminaire, *Travaux de Préhistoire Catalane*, 1992-95, C.E.P.C., vol. 8, p. 81-85.

Commune : **SALSES-le-CHÂTEAU**

Site : **Le Port**

Définition et datation : **Habitat de plaine en bord d'étang occupé au Ve s. av. J.-C.**

Type d'intervention : Fouille programmée pluri-annuelle

Responsable : Daniela UGOLINI (Chargée de recherche au CNRS), avec la collaboration de Florent MAZIERE (Etudiant, Université d'Aix-en-Provence : encadrement sur le terrain et suivi post-fouille), Christian OLIVE (Ingénieur au S.R.A. Montpellier : topographie, traitement informatique des relevés, photographie), Annie PEZIN (Archéologue A.F.A.N.).

Collaborateurs : Mercedes CATALA (carpologie), Lucie CHABAL (Chargée de recherche au CNRS : anthracologie), Claire-Anne de CHAZELLES (Chargée de recherche au CNRS : architectures et structures en matériaux légers), Philippe COLUMEAU (Chargé de recherche au CNRS : ostéologie), Véronique FABRE (Chercheur associé à l'UMR 154 : sépulture de périnataux), Handi GAZZAL (structures en matériaux légers), Max GUY (photo-interprétation, géologie), Jacqueline NOEL (membre de l'AAPO : prélèvement et traitement d'objets métalliques), Myriam STERNBERG (Chercheur associé à l'UNR 154 : ichtyologie), MM. F. GADEL, P. GIRESE et P. BARUSSEAU (Laboratoire de Sédimentologie et géochimie marines, Université de Perpignan : sédimentation et géologie).

### Résultats

Seconde campagne du nouveau programme triannuel, les fouilles ont repris le dégagement, à l'est du site, des pièces de l'îlot sud mises au jour en 1995. En particulier, l'étude des seuils -qui présentent une belle diversité des modes de construction- a permis de s'assurer définitivement de l'existence de maisons à trois pièces, une hypothèse envisagée dès le début mais qui attendait confirmation.

Un décapage mécanique a été effectué à l'extrémité ouest du site : il devait permettre de mettre au jour le fossé délimitant l'habitat que des travaux préalables (1992) avaient fait soupçonner. En fait, on a dû constater qu'il n'y a pas ici de fossé au sens propre, même si une dépression naturelle montre clairement le dénivelé entre le site et la parcelle voisine. Par contre, une très importante structure empierrée marque nettement la limite de la zone habitée. Malgré son allure linéaire de direction nord-ouest/sud-est, sa très grande largeur (plus de 6 m), et malgré l'emploi de blocs calcaires de grande taille (souvent plus de 50 cm), cette structure ne peut être interprétée comme un rempart et semble plutôt correspondre au ballast nécessaire à la surélévation d'une voie qui longerait le site sur son côté ouest. Bien que la structure ait été très abîmée par les labours qui ont déchaussé les pierres, des vestiges d'un revêtement en fragments d'adobes confortent l'idée qu'elle a servi pour la circulation. Un îlot d'habitations -auquel on accède par la rue principale du site- se trouve entre la place du village (découverte en 1996) et la bordure de la structure empierrée : il semble que l'on ait ici un des accès principaux au site.

Commune : PERPIGNAN

Site : Le Mas Vermeil

Définition du site et datation : Vestiges d'occupation romaine (de la fin du IIe s. av. J.-C. au début IIe ap. J.-C.)

Type d'intervention : Diagnostic avant travaux d'aménagement (création d'un lotissement).

Responsable : Alain VIGNAUD (AFAN Méditerranée), responsable d'opération, et Christelle NORET, technicien supérieur (AFAN Méditerranée).

Le site du Mas Vermeil se positionne à l'est de Perpignan, à mi distance de Cabestany et du site antique de Ruscino. Ces terres se rapportent à des collines peu prononcées dérivées des glacis villafranchiens (à l'ouest), cernés à l'est (vers la côte), par des terrasses basses constituées d'alluvions récentes.

Le gisement occupe l'une des dernières collines, au sommet tabulaire, dominant d'une quinzaine de mètres, suite à un abrupt important, ces zones de terres basses où coule le ruisseau de Las Llobères.

Deux notices de déclaration de sites déposées à la Carte Archéologique Nationale (SRA L. R. de Montpellier) concernaient ces secteurs sur lesquels avait été découvert du mobilier antique dispersé à la surface du sol. (J. Kotarba 1986, J.-P. Comps 1989).

Un lotissement (Portes du Mas Vermeil) devant être construit sur cette zone, un diagnostic archéologique était prescrit.

Les sondages exécutés en tranchées ont permis de distinguer 2 secteurs très différents : le noyau central de la colline constitué par de l'argile jaune homogène, mise au jour directement sous la couche arable, et en périphérie nord en bordure du relief, sur tout son périmètre, une bande d'environ 30 m de large, composée de nombreuses strates désorganisées, de sédiments et de matériaux divers.

Ces dernières très hétérogènes étaient disposées en "feuilleté oblique", accusant un pendage prononcé vers le bas de la colline. L'une d'entre elles, très brune et fortement anthropisée, incorporait une bonne densité de mobilier archéologique identique à celui découvert à la surface du sol. Cette couche irrégulière, de longueur et d'altitude variable n'était pas en situation stratigraphique normale : elle se rapportait à des déblais qui, par des moyens mécaniques, avaient été poussés en bordure de la colline.

L'on peut supposer que ces derniers proviennent de l'écrêtement du relief, probablement au cours de l'année 1946 où cette parcelle a été acquise et mise en culture.

En conclusion nous pouvons dire qu'il existait bien sur ce relief un petit habitat rural d'époque romaine républicaine, mais que ce dernier, suite à l'aménagement des terres, a été totalement détruit et rejeté dans les pentes. Si ce genre de site s'inscrit tout à fait dans le contexte général de l'occupation des sols à cette période autour de la cité antique de Ruscino, nous devons souligner qu'à ce jour aucun d'entre-eux n'a malheureusement pu être fouillé.

Commune : BROUILLA

Site : Église Sainte-Marie

Définition du site et datation : Église paroissiale, Xe-XXe s.

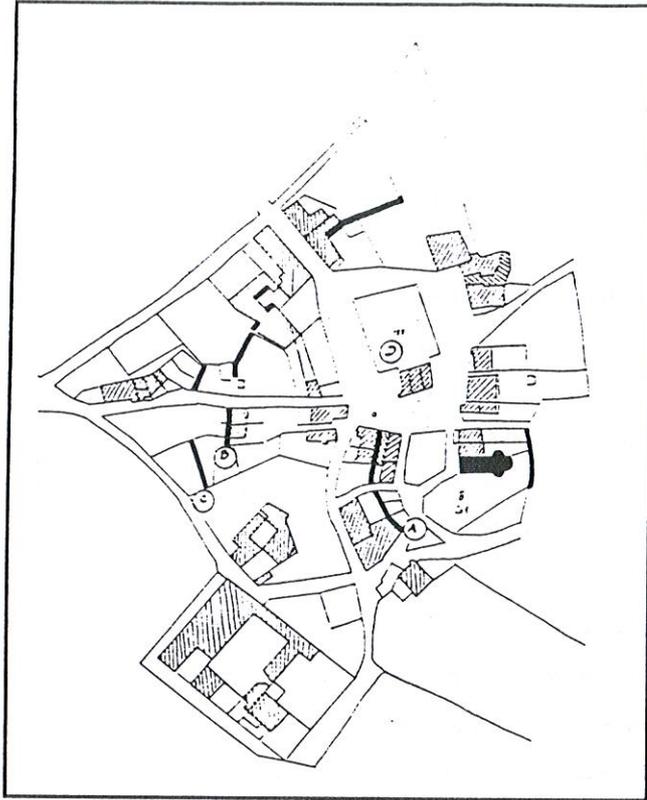
Type d'intervention : surveillance de creusement de tranchée autour du chœur et le long du collatéral sud pour la pose d'un drain. Sondage dans la nef. Opération d'une semaine.

Responsable : Odile MAUFRAS (chargée d'études, AFAN Méditerranée)

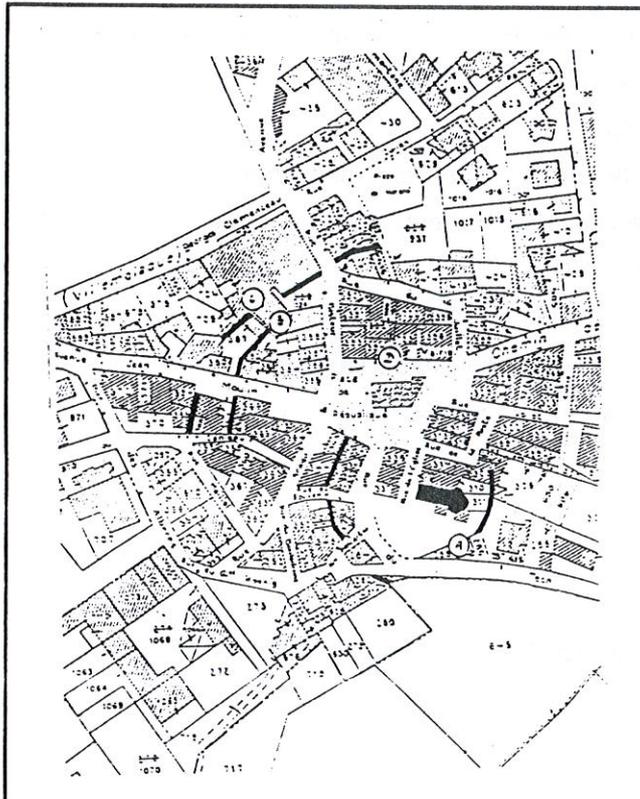
Résultats :

La surveillance du percement d'une tranchée autour du chœur et du collatéral sud de l'église Sainte-Marie, sise au centre du village de Brouilla, a permis la collecte de quelques informations architecturales qui complètent la connaissance du monument, et d'informations archéologiques qui illustrent la nécropole mitoyenne. Ces données restent limitées et n'apportent pas d'éclairage nouveau sur la topographie médiévale des abords de l'église et du village. Cependant, à l'occasion de cette opération il a aussi été fait un bilan des textes anciens concernant le village publiés par A. Catafau, A. Paccarius et P. Ponsich, et des indices topographiques observables sur les plans parcellaires des cadastres napoléoniens et actuel. Le croisement de ces données permet de retracer la formation du village autour d'une *cellera*.

Le village de Brouilla est installé en bordure d'une terrasse qui domine la plaine du Tech. L'église Sainte-Marie est au sud de l'agglomération, à proximité de la rupture de pente qui limite le site. Elle forme un centre autour duquel plusieurs lignes courbes et concentriques sont conservées dans le parcellaire. La première d'entre elles (A sur la figure 1) a un diamètre de 65 mètres environ, elle délimite un espace qui par sa taille et sa forme circulaire correspond à un enclos ecclésial (ou *cellera*, espace consacré autour de l'église). Ce dernier est du reste mentionné dans les textes de la seconde moitié du Xe s. associé aux églises Sainte-Marie et Saint-Jean qui forment alors un groupe ecclésial. Deux autres lignes courbes marquent le parcellaire à une plus grande distance de son noyau : les lignes B et C sur le plan qui, parce qu'elles délimitent un espace plus vaste, semblent correspondre à la clôture du village : fossé, talus ou enceinte. Cette limite se dessine comme une "courbe de croissance" autour de l'enclos ecclésial (A) qu'elle encercle. Elle lui est manifestement postérieure et témoigne du rôle cristallisateur des deux édifices cultuels et de leur périmètre consacré commun dans la formation de l'habitat groupé de Brouilla (on notera néanmoins que celui-ci apparaît dans les textes un peu avant la moitié du Xe s., antérieurement donc aux églises). Un groupement de fermes, la *villa Brulliano*, a pu préexister, mais ce noyau s'est manifestement densifié (ou déplacé) autour de l'enclos). En cela, le site répond à un schéma rectangulaire qui affecte au nord-ouest l'enclos ecclésial. Il s'agit de l'actuelle place de la République qui est nommée place du château dans les matrices cadastrales et qui reprend l'emplacement du *castellum de Brulliano* mentionné dans les actes dès le début du XIIIe s.



Plan cadastral de Bouilla, XIXe s. (A limite de l'enclos ecclésial, B Limite ancienne du village, C Limite ancienne du village, D Emplacement du château médiéval)



Plan cadastral de Bouilla, 1948 (A limite de l'enclos ecclésial, B Limite ancienne du village, C Limite ancienne du village, D Emplacement du château médiéval)

L'édifice seigneurial s'est juxtaposé à l'église et surimposé à l'enclos ; il est devenu un pôle concurrent dans la domination des hommes, peut-être dès les XIe ou XIIe s.

Cette image de la génèse et de l'évolution du village reste théorique faute de témoins architecturaux et archéologiques pour la corroborer ou l'infirmier. Le creusement d'une tranchée le long de l'église paroissiale n'a confirmé que l'existence d'un cimetière au sud du monument.

Du groupe initial seule l'église Sainte-Marie subsiste. Elle a été reconstruite au XIIe s. ; son portail en marbre encadré de deux colonnes à chapiteaux ornés la rattache par son style au second âge roman. Autour du chœur il n'a rien été retrouvé au contact de l'édifice, si ce n'est le remblai quasiment stérile dans lequel elle est bâtie. Toutefois la fouille n'a pas été menée au-delà des 0,70 m de profondeur utile à la pose d'un drain et il n'a pu être vérifié l'existence d'un monument antérieur ni d'aménagement spécifique aux enclos ecclésiastiques (greniers, maisons, etc). Un cimetière se développait au XIIe s. le long du collatéral sud contre lequel sont alignées des tombes en coffre de lauzes et des inhumations plus simples en fosse. L'étendue de la nécropole n'a pas été reconnue ni même sa surface de circulation, tronquée par des excavations relativement récentes. L'altitude du sol peut néanmoins être restituée au niveau du seuil de l'église qui a été remis au jour.

#### Bibliographie sommaire :

CATAFAU A. - Les *celleres* du Roussillon. Le regroupement villageois dans l'espace consacré autour de l'église et son rôle dans la formation de l'habitat concentré dans l'ancien diocèse d'Elne, Xe-XIVe s., in SENAC P. (éd) - Histoire et archéologie des terres catalanes au Moyen Age, 1995, p. 163-185.

CATAFAU A. - Les *celleres* du Roussillon, une approche de la naissance des villages dans l'ancien diocèse d'Elne (Xe-XVe siècles), thèse de Doctorat d'histoire, Université de Toulouse Le Mirail, 1997, 3 vol. 720 p.

PONSICH P., BADIA i HOMS J. - Santa Maria de Brülla, in PONSICH P. (dir) - Catalunya Romanica, tome XIV (Enciclopèdia Catalana), 1993, p. 137-140.

PACCANIUS A. - Les archives de Brouilla, bulletin dactylographié conservé à la Mairie de Brouilla (66), s.d. 32p.

Commune: **EUS**

Site: **Le château**

Définition du site et datation : Sondages sur le **château médiéval**

Responsable : Olivier Passarrius avec la collaboration de Carine Coupeau

#### Résultats :

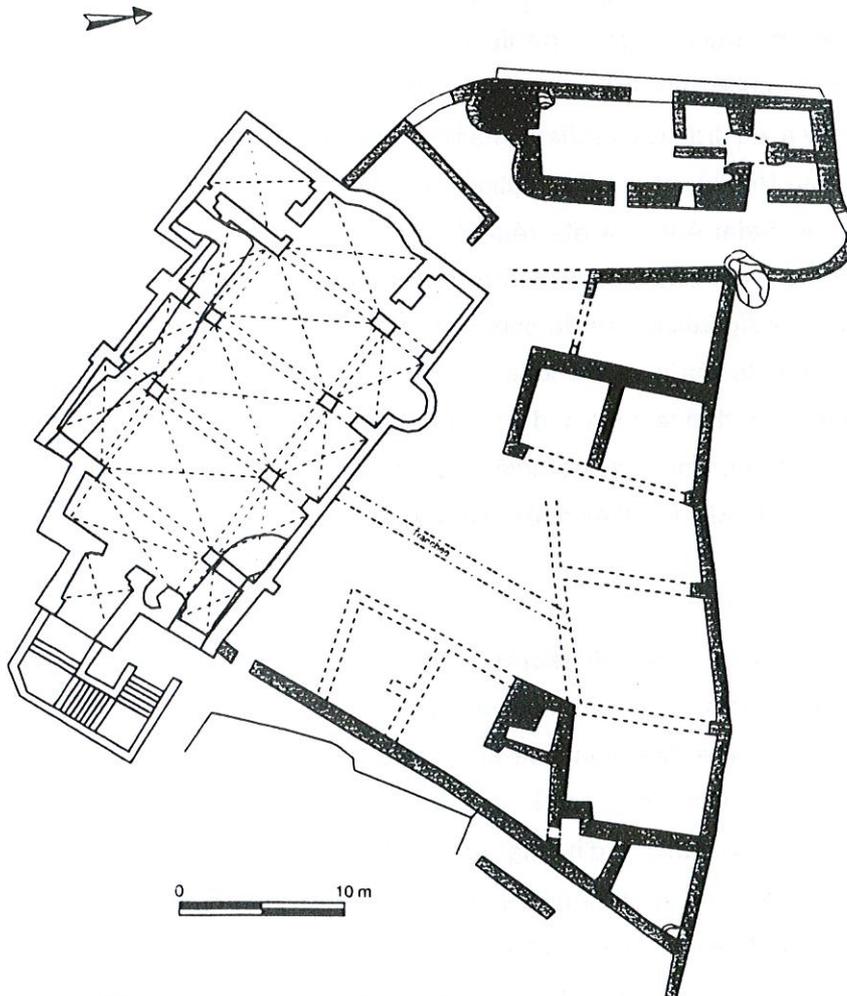
Les travaux menés sur le site du château d'Eus avaient pour objectif l'évaluation du potentiel archéologique de l'espace-cour (parcelle D 127), en amont d'aménagements divers. La réalisation d'une tranchée décapante de 18 mètres de longueur a permis de mettre

au jour des structures bien conservées d'époque moderne. L'épaisseur des remblais de cette période et le temps qui nous était imparti (deux semaines de terrain), nous ont incité à réduire notre surface d'investigation en réalisant un sondage.

Ce sondage, incisif, a montré l'existence d'un niveau d'aménagement nappant le rocher et supportant un petit muret. Le mobilier recueilli, malheureusement très fragmenté, permet de proposer une fourchette de datation couvrant l'ensemble du Moyen Age central.

Ces travaux montrent qu'il existe sur cet espace des niveaux médiévaux conservés, certainement rattachables à la première phase d'occupation du site.

Notre travail consistait également à entreprendre une étude architecturale sommaire du site. Elle a permis d'amorcer une première réflexion sur le *castrum* d'Eus et sur ses évolutions tout au long des neuf siècles d'occupation de la plate-forme.



Plan des vestiges du château d'Eus avec  
implantation du diagnostic.  
Relevé L. Bayrou (S.D.A)

Communes : SAINT-GÉNIS DES FONTAINES, PALAU-DEL-VIDRE

Type d'intervention : **Diagnostics sur la Route Départementale 618**, déviation de Saint-Génis-des-Fontaines - Opération de juillet et août 1997

Responsable : Jérôme Kotarba (chargé d'études, AFAN Méditerranée), avec la participation de Pascale Chevillot (géomorphologue, AFAN Méditerranée), F. Mazière (étude céramologique), R. Thernot (topographe, AFAN Méditerranée) et A. Vignaud (AFAN Méditerranée)

Résultats :

Cette opération d'archéologie préventive s'inscrit dans le cadre de la réalisation d'un nouveau tronçon routier sur la RD 618 (Argelès-sur-Mer - Céret), nouveau tronçon assurant le contournement par le nord de Saint-Génis-des-Fontaines. Ce projet est réalisé par le Service des Routes du Conseil Général des Pyrénées-Orientales. Les travaux mis en œuvre depuis plusieurs années sur la partie de la RD 618 entre Argelès-sur-Mer et Le Boulou, ont pour but de créer une liaison routière rapide entre la côte et Le Boulou.

Une première phase de travaux routiers réalisée en 1990 a concerné le contournement du quartier Lo Naret au Boulou et la construction d'un nouveau pont sur le Tech. En 1994, la déviation du village de Saint-André a été réalisée. En 1997, les travaux de la déviation du village de Saint-Génis-des-Fontaines démarreront donc. Il restera encore à réaliser la déviation du hameau des Agouillous sur la commune de Villelongue-dels-Monts.

Du fait de difficultés de maîtrise du foncier, cette première tranche de diagnostics n'a concerné que quatre des douze points d'intervention définis par le Service Régional de l'Archéologie. Cette tranche, qui s'est déroulée du 21 juillet au 8 août 1997, a été réalisée par du personnel de l'AFAN Méditerranée auquel se sont jointes quelques personnes bénévoles.

**Palau-del-Vidre - Vigné de Villeclare**

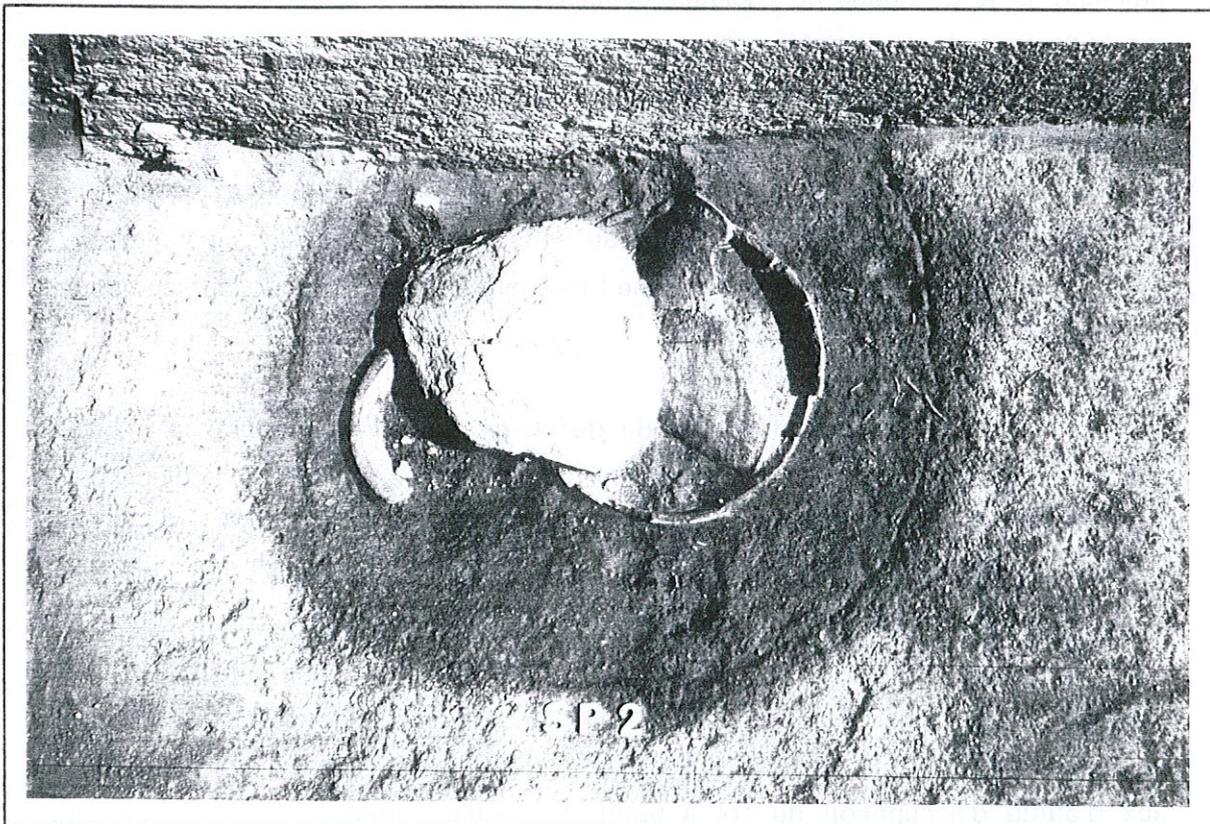
Sur ce site découvert lors de la prospection de 1990, uniquement visible alors dans la berme d'un fossé, le diagnostic systématique sur près de 2 hectares n'a permis de découvrir qu'une **fosse** bien nette. Celle-ci a livré un intéressant matériel du **Bronze final IIIb**. Il est probable que les autres vestiges d'habitat présents à l'origine sur la terrasse supérieure ont été emportés par l'érosion. On en retrouve les artefacts au pied de ce petit relief, dans un niveau de colluvions. L'extension du site vers le sud est très probable ; il s'agit d'ailleurs de la zone où le maximum d'indices a été observé en prospection.

## Saint-Génis-des-Fontaines - La Prade

Réalisé pour la recherche d'une branche probable de la voie domitienne (non retrouvée pour l'instant), ce diagnostic a permis de mettre en évidence la présence d'une **nécropole à incinération du Bronze final IIIb**, non observable en prospection au sol. Sur les 10 tombes rencontrées durant cette opération, 7 ont été intégralement fouillées sur le terrain. Plusieurs de ces tombes sont dans un état de conservation parfait puisqu'elles présentent encore leur pierre supérieure de signalisation ou de protection. D'autres, un peu plus hautes, ont été partiellement écrêtées par une mise en culture ancienne de la parcelle (romaine ou médiévale) ; le labour récent ne les a jamais atteintes. Cette nécropole pourrait compter très certainement une centaine de tombes dans l'emprise touchée par la future route, devrait faire l'objet d'une fouille extensive en 1998.

Dans ce même périmètre, deux **fosses de l'âge du Fer**, livrant du mobilier tourné, en particulier des amphores massaliètes et ibéro-puniques, ont été découvertes sans que nous puissions préciser leur fonction exacte et leur relation éventuelle avec l'espace sépulcral plus ancien.

La branche de la voie domitienne recherchée dans la partie ouest de cette parcelle n'a pas été retrouvée. Elle fera l'objet de recherches complémentaires dans les parcelles plus à l'ouest.



Saint-Génis des Fontaines - Nécropole de la Prade - Tombe 2  
(cliché A. Vignaud)

### **Saint-Génis-des-Fontaines - La Couloumine III**

Les tranchées opérées dans la partie ouest de ce secteur permettent de retracer partiellement l'histoire complexe de la zone. Précisons tout d'abord qu'il se trouve là une sorte de paléo-talweg dont le sol est composé d'alluvions provenant d'un ruisseau des Albères. Le niveau "archéologique" le plus ancien retrouvé est un lambeau de sol noir correspondant à un dépôt palustre qui a livré quelques tessons de céramique modelée. Vient ensuite se mettre en place un **niveau** livrant des fragments de céramique **de l'âge du Fer** assez nombreux pour nous indiquer que nous sommes à proximité immédiate ou sur un habitat (La Couloumine III). Sans doute peu de temps après, le chenal d'une petite rivière passe et divague dans cette zone. Un peu plus tard, un grand fossé rectiligne draine ce secteur. Il sera abandonné sans doute dans le courant du Haut-Empire. Enfin, à une époque cette fois beaucoup plus proche de la notre, un fossé d'irrigation orienté comme les limites parcellaires actuelles, est en service. Ces vestiges se trouvent à proximité d'un petit habitat romain républicain (La Couloumine II) qui sera prochainement étudié.

### **Saint-Génis-des-Fontaines - La Couloumine I**

Lors de la prospection de 1990, nous n'avons observé à l'endroit testé que quelques céramiques médiévales et modernes témoignant de mises en culture tardives. Le diagnostic systématique et le décapage de quelques centaines de m<sup>2</sup>, ont permis de découvrir deux **fosses** et quelques trous de poteau plus ou moins nets. Ces vestiges qui ne s'organisent pas, témoignent très certainement de la présence d'un habitat assez fruste en grande partie démantelé par les labours actuels. Le seul fragment de céramique reconnaissable est une panse avec un cordon lisse assez saillant. A titre d'hypothèse, on peut proposer comme datation pour ces vestiges le **Néolithique** au sens large. Ces vestiges constituent très certainement l'extension du site La Couloumine I reconnu de façon certaine dans une parcelle attenante non encore testée.

Ces premiers diagnostics ont permis de découvrir deux sites inédits : la nécropole protohistorique de La Prade, et un habitat potentiel du Ier/IIe âge du Fer à la Couloumine.

Dans les deux cas, les vestiges n'étaient pas visibles en surface pour la simple et bonne raison que les niveaux archéologiques n'étaient pas accrochés par les labours actuels. Les secteurs de La Prade et de La Couloumine sur Saint-Génis-des-Fontaines ont en effet subi un apport d'alluvions sans doute au tout début de la conquête romaine qui a enfoui sous 0,50 et 1 m de limon des vestiges vieux de 2500 à 3000 ans. Cette donnée, même si elle semble concerner des terroirs assez restreints, est importante. Elle nous montre les limites de nos travaux d'étude d'occupation du sol à partir des seules prospections. Elle est aussi intéressante car cet alluvionnement est le résultat de l'importance des activités humaines sur les sols en amont et notamment sur le massif forestier ; il est en particulier le marqueur d'une période de fort déséquilibre.

La seconde tranche de diagnostics aura très certainement lieu au début de l'année 1998.

Type d'intervention : Diagnostics sur la Route Nationale 114, sur le tracé de la future déviation d'Elne

Responsable : Annie PEZIN (chargée d'études, AFAN Méditerranée), avec Pascale CHEVILLOT (géomorphologue AFAN Méditerranée) et Alain VIGNAUD (AFAN Méditerranée)

Résultats :

Le futur tracé de la RN 114 - déviation d'Elne contourne de très près, sur 6 km, l'agglomération protohistorique, antique et médiévale d'Elne. Il était intéressant de tester ces terroirs occupés et certainement mis en culture depuis la création de la ville : une opération d'étude d'impact a donc été réalisée au printemps 1997, en protection pédestre complétée par des sondages à la pelle mécanique.

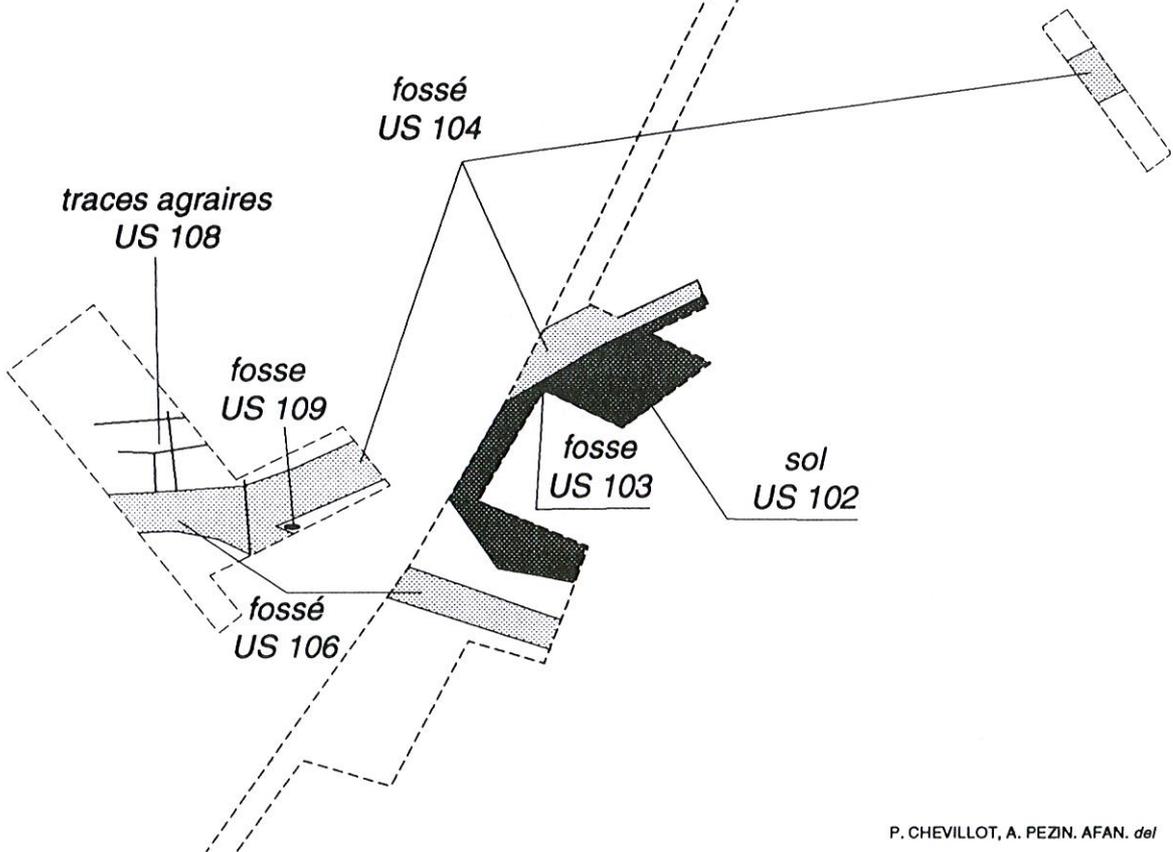
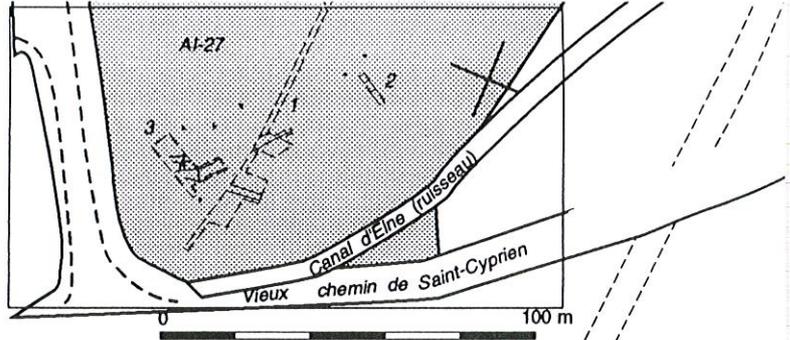
Le territoire traversé par le tracé avait déjà été en partie prospecté, livrant des vestiges d'habitats d'époques diverses, mais faisant aussi apparaître des secteurs vierges de tout site. Les divagations importantes du Tech, cours d'eau aux crues violentes, pouvaient être mises en cause pour expliquer ces manques. Ce diagnostic a donc permis de tester le potentiel archéologique de la partie traversée de la plaine alluviale du Tech.

L'étude géomorphologique s'est avérée particulièrement intéressante et apporte une meilleure connaissance des phénomènes de dépôts d'alluvions liés aux crues du Tech, sans pour autant permettre une modélisation du processus d'enfouissement de sites potentiels.

Le seul point de découverte de vestiges se situe sur les collines d'Elne à Saint Cyprien, à quelques centaines de mètres à l'ouest de l'oppidum, sur le lieu-dit Moli d'en Tourné. Dans ce secteur, l'ouverture de tranchées a permis la mise au jour, à 1,50 m de profondeur, d'une structure (fosse ou aménagement ponctuel) du I<sup>er</sup> s. après J.-C., de deux fossés d'amener l'eau (vers un moulin?) ou d'irrigation, attribués au Moyen-Age ou à l'Antiquité (US104 et 106), ainsi que de niveaux d'occupation peu anthropisés (abords d'un habitat?) de l'âge du Fer (US102).

Ces vestiges ont été dégagés et explorés par sondages dans le cadre de ce diagnostic ; ils ne feront pas l'objet de recherches complémentaires. En revanche, des surveillances de travaux ont été demandées et devraient être effectuées lors de la réalisation de la future RN 114, en particulier lors du recoupement d'anciens chemins qui peuvent remonter au Moyen Age ou même à l'Antiquité (chemins d'Elne à Latour-Bas-Elne, et d'Elne à Saint Cyprien).

R. N. 114 - DEVIATION D'ELNE  
Plan des vestiges, parcelle AI 27



Commune : PORT-VENDRES

Site : Salt d'En Basena

Type d'intervention : Sondage

Responsable : Georges CASTELLVI, chargé de cours à l'Université de Perpignan, chercheur associé à l'UMR 154 (Lattes)

Collaborateurs : Sabine GOT CASTELLVI (relevés, dessins), François GUTIERREZ et Jean-Charles RIBES (prospections), Christian XANCHO (détermination du matériel).

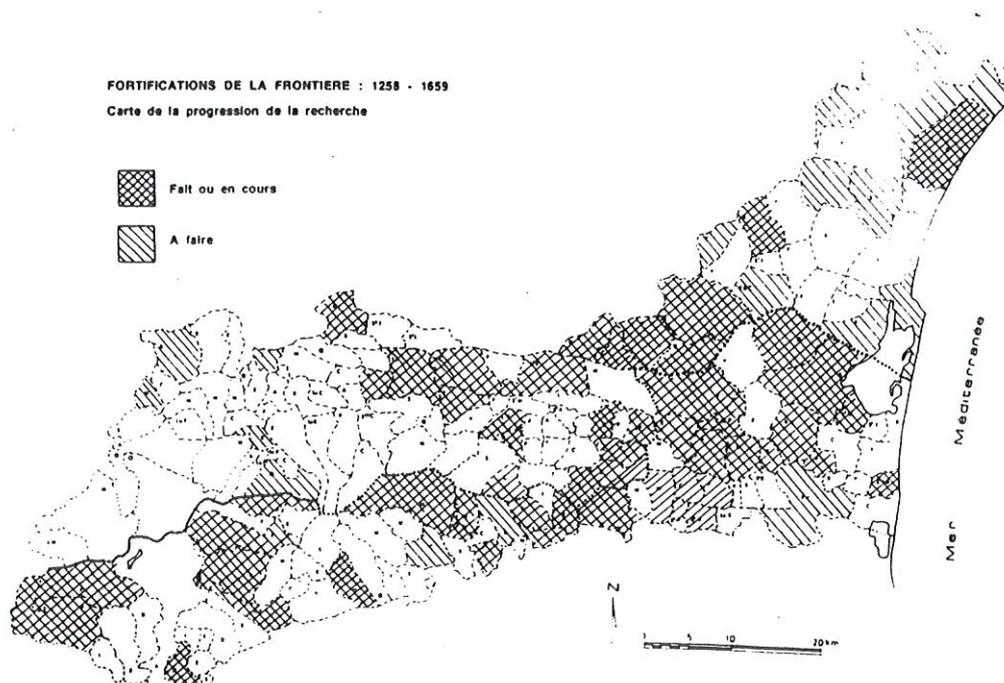
Définition du site et datation : occupation allemande (1943-1944)

### Résultats :

Sur la base d'un plan inédit de Port-Vendres daté du XVIIIe s., nous avons entrepris de localiser d'éventuelles fondations du "temple de Vénus" ou de tout autre construction ayant pu passer pour les ruines de cet édifice. Le site présumé présentant une plateforme aménagée de main d'homme, nous avons alors entrepris un sondage qui s'est avéré négatif. Seules ont pu être mises en évidence des traces d'un aménagement consécutif à la mise en place début 1943 d'une batterie allemande de défense anti-aérienne (*Flak*).

### DIVERS

Parmi les autres interventions, il faut signaler que Lucien BAYROU et son équipe continuent les recherches sur les fortifications de la frontière. Les travaux sont bien avancés, comme nous avons pu en juger lors de la conférence du novembre dernier, avec une remarquable couverture de photographies aériennes, et comme en témoigne le document ci-joint.





# RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES SUR LE TEMPLE DE VÉNUS

## **Découverte d'éléments architecturaux romains dans la rade de Port-Vendres** *(par Cyr DESCAMPS \*)*

Des découvertes dont a parlé la presse ont été effectuées durant l'été 1997 dans les eaux port-vendraises par l'équipe de l'*Association pour les Recherches sous-marines en Roussillon* (ARESMAR). L'intérêt suscité par ces découvertes est dû moins aux éléments retrouvés - somme toute modestes - qu'au lien qu'ils pourraient avoir avec le "Temple de Vénus".

Après avoir rappelé d'une part les investigations menées dans le but de localiser les vestiges de ce monument antique, et d'autre part les sondages menés en 1995 et 1996 sur le site RB de la rade de Port-Vendres, nous ferons un compte-rendu chronologique de la dernière campagne de prospection et sondage, et une première description des vestiges mis au jour. Cela introduira nos hypothèses actuelles et nos projets de recherches.

### **Historique des recherches**

Depuis les années 1980, l'association "Port-Vendres d'Abord" s'intéresse au problème, jamais résolu, de la localisation du Temple de Vénus, monument mentionné par des auteurs antiques du 1er siècle (Strabon et Pline) et qui a donné son nom (*Portus Veneris*) au port roussillonnais (Ptolémée, Pomponius Mela, Tite-Live). L'idée de Simone Quintilla, présidente de cette association, était que des débris du monument, érigé près de la mer, devaient se trouver sous l'eau plutôt qu'à terre, qu'ils aient été rejetés du rivage ou embarqués puis perdus en mer. S'appuyant sur des renseignements fournis par René Macia, responsable du club de plongée "Le Loup de Mer", qui aurait remarqué des fragments de blocs, peut-être des colonnes, en marbre, elle a subventionné des prospections auxquelles l'un de nous (C.D.) a participé, au large de l'anse de la Mauresque. Celles-ci ont abouti à l'observation d'une dizaine de blocs, dont cinq ont été remontés. Ces vestiges ont fait l'objet d'une déclaration aux Affaires Maritimes le 20 mai 1985 et de deux échos de presse dans l'*Indépendant* : "Est-ce le temple englouti ?" (23 mai) et "Un temple en pièces détachées ?" (26 mai).

Dans un rapport à la Direction des Recherches Archéologiques Sous-Marines, les blocs remontés sont décrits : trois sont des éléments architecturaux monolithiques sans datation possible, taillés dans des roches présentes dans la région (granite du Canigou, calcaire des Corbières) et deux, des éléments actuels, en rapport avec la seconde Guerre Mondiale. Il était bien précisé que rien ne permettait, dans l'état actuel des choses, de mettre en relation les blocs et le temple recherché.

Si l'objectif de prospector les eaux port-vendraises a été mis périodiquement au programme de l'ARESMAR, association créée en 1988, les choses n'ont pris un réel départ qu'en 1996, après la publication par Simone Quintilla dans *l'Exocetus volitans* n° 9 d'un article intitulé "Dis-moi "Vénus"... quel est ton mystère ?". Cet article fait état de découvertes mentionnées par les auteurs du XIXe s., dont des fragments de sculptures mis au jour au N.-E. de l'anse Gerbal en 1881, mais surtout reproduit un document inédit qui ouvre une nouvelle piste de recherches. Il s'agit d'un plan de Port-Vendres conservé au Service Historique des Archives de l'Armée de Terre (SHAT) à Vincennes, plan non daté mais que l'on peut situer aux alentours des années 1700 - 1704, et qui porte, parmi un certain nombre de points remarquables identifiés par une lettre de renvoi, la lettre D, légendée *Temple de Vénus*.

En août 1996, "Port-Vendres d'Abord" a subventionné des prospections conduites par Nathalie Gassiolle, de l'ARESMAR. La zone prospectée est située au pied de la falaise sud-est, à l'extérieur de l'anse de la Mauresque. A une profondeur de 17 m, sur un fond de petits galets et algues, plusieurs blocs très concrétionnés ont été localisés ; leur dimensions moyennes sont de l'ordre de 100 x 60 cm, et ils semblent être en basalte ; certains sont entourés d'un cordage ; les concrétions sont difficiles à enlever, même au marteau. Il a été prévu de poursuivre ces prospections et surtout de remonter certains blocs afin de les examiner plus en détail. L'hypothèse d'un lien avec un monument antique n'est pas retenue du fait du matériau utilisé - le basalte - fréquent par ailleurs dans les constructions militaires de Port-Vendres, du XVIIe au XIXe s.

Des prospections terrestres ont été menées en déc. 1996 - janv. 1997 par G. et S. Castellvi, F. Gutierrez et J.-C. Ribes pour examiner les constructions de l'époque moderne, qui auraient pu incorporer, en emploi, des blocs antiques. Une reconnaissance au lieu-dit *Salt d'en Basena*, correspondant à l'emplacement désigné par la carte du XVIIIe siècle, a montré l'existence d'une zone arasée dont l'âge devait être vérifié par sondage.

Sur la base de cette observation, l'ARESMAR a inclus dans son programme d'activités de l'été 1997 des prospections sous-marines en relation avec un sondage terrestre. Ces prospections, autorisées par le Département des Recherches Archéologiques Subaquatiques et Sous-Marines (DRASSM) et dirigées par J.-C. Ribes, ont été menées du 25 juillet au 2 août. Une bande côtière de 200 x 30 m a été explorée visuellement et deux sondages à la suceuse-dévaseuse ont été pratiqués au droit du terre-plein. Le résultat de ces investigations est négatif. Le sondage terrestre, autorisé par le Service Régional de l'Archéologie et effectué sous la direction de G. Castellvi a été réalisé début août et n'a pas, lui non plus, confirmé l'existence d'une construction à l'endroit exploré, tout au plus s'agirait-il d'une aire de stationnement de la DCA allemande (1942-44).

## Les sondages sur le site RB de 1986 à 1996

Lors de prospections-sondages effectuées dans la rade de Port-Vendres, un site ayant livré divers mobiliers en céramique et verre attribuables à l'Antiquité tardive avait fait l'objet, le 6 juin 1986, d'une déclaration aux Affaires Maritimes par A. Chele, B. Berehouc, C. Descamps et P. Joste.

Les sondages qui auraient permis de déterminer la nature et l'homogénéité éventuelle de ce site n'ont pas été effectués dans les années qui ont suivi cette première recherche pour des questions de proximité de secteurs archéologiques dont la fouille n'était pas achevée (épaves antiques Port-Vendres 2 et 3, auxquelles s'est ajoutée, en 1989, l'épave médiévale Port-Vendres 6).

Lors de l'établissement du programme d'activités de 1995, les membres de l'ARESMAR ont souhaité reprendre ce dossier. Ce qui correspondait à une demande de la conservatrice du Dépôt de Fouilles et du futur Musée d'Archéologie Sous-Marine, Lucienne Del'Furia, qui voulait disposer de plus d'informations sur la petite collection recueillie il y a près de dix ans. A proximité immédiate du sondage de 1986, un nouveau sondage a été effectué en juillet 1995, sous la responsabilité de Nathalie Gassiolle, sur le site désormais désigné par le sigle RB. Il s'agit d'une tranchée de 4 x 2,5 m perpendiculaire à la côte. Dans la matte de posidonie, entre 0,10 et 1,20 m, ont été mis au jour une amphore Almagro 51b, des tessons d'amphores africaines parmi lesquels domine la forme *Late Roman 3*, un plat en Sigillée claire D forme Hayes 61b, des fragments de verre, des clous en bronze et quelques fragments de bois très dégradés.

Ce mobilier se situe dans la première moitié du V<sup>e</sup> siècle, probablement plus près du milieu du siècle, et présente donc un bon synchronisme. Ni la stratigraphie, ni les vestiges retrouvés ne permettaient d'affirmer l'existence d'une épave, mais la présomption était réelle, d'autant que le site, proche de celui des épaves antiques Port-Vendres 2, 3, et 4, est potentiellement un lieu de naufrage. L'ARESMAR a donc programmé l'extension du sondage en direction de la côte et du fond de la rade pour se prononcer avec plus de certitude sur la nature du site, qui deviendrait *Port-Vendres 7* s'il s'agissait bien d'une épave.

Le second sondage a eu lieu en juillet 1996. Dix mètres carrés ont été explorés et ont fourni une collection importante de clous en bronze fortement oxydés et indubitablement liés à la charpenterie de marine antique. Parmi le matériel céramique recueilli dans ce secteur il faut surtout noter une pièce rarissime et pratiquement intacte, à savoir un entonnoir de grandes dimensions (diamètre de 32 cm, hauteur de 23 cm) très probablement utilisé pour remplir ou vider les amphores. Un petit sondage pratiqué en direction de la côte a montré une première limite du gisement. Et une vérification au détecteur métallique effectuée juste avant la fermeture du chantier a indiqué que la couche archéologique n'avait pas été entièrement exploitée puisque plusieurs échos, correspondant vraisemblablement à d'autres clous, ont été enregistrés.

L'ARESMAR a donc souhaité effectuer une ultime campagne sur le site RB pour d'une part finir de délimiter la couche archéologique par des sondages périphériques, et d'autre part terminer la fouille de celle-ci dans le sondage 1996. Nathalie Gassiolle étant indisponible par suite de sa participation aux fouilles du phare d'Alexandrie, l'autorisation de sondage a été donnée à l'un de nous (C.D.).

### **La campagne de prospection-sondage de 1997**

La campagne sur le site RB a eu lieu du 8 juillet au 8 août. De même que les précédentes, elle a bénéficié d'une importante subvention de la municipalité de Port-Vendres à laquelle il faut ajouter l'hébergement dans le préfabriqué de l'Obélisque et diverses prestations des services communaux.

Dix plongeurs possédant le C.A.H. (certificat d'aptitude à l'hyperbarie, obligatoire pour toute intervention en milieu sous-marin) sont intervenus sur le chantier. Il s'agit de Cyr Descamps, titulaire de l'autorisation, Jean Sicre, responsable hyperbare, et de Charles Camilleri, José Cortès, François Gutierrez, Alain Lejeune, Stéphan Mayor, Sylvain Raymond, Jean-Charles Ribes et Michel Salvat. Ont également aidé à la fouille Marie-Pierre Bories, Xavier Clerc, Christian Delhay, Benoît Guignard, Gilles Lesluin, Christophe Mallet, Hélène Roux et Lydie Valcke. Georges Castellvi, Sabine Got-Castellvi, Christian Gavage et Michèle Ribes ont participé à l'inventaire et à l'étude du mobilier recueilli.

Au total, 160 plongées ont été effectuées, d'une durée moyenne de 65 minutes, soit près de 175 heures de travail au fond. Ces chiffres sont légèrement supérieurs à ceux des deux précédentes campagnes sur le site.

Quatre sondages ont été implantés à la périphérie des sondages de 1995-96.

- Le sondage I, de 4 m<sup>2</sup>, poursuivi jusqu'à 1 m de profondeur, a donné une amphore *Late Roman 1* intacte mais apparemment isolée.

- Le sondage II, de 1 m<sup>2</sup>, n'a donné qu'un tesson très roulé, à 0,80 m de profondeur et a été abandonné.

- Le sondage III, de 2,50 m<sup>2</sup>, a donné quelques tessons et un fragment de col d'un gros *dolium*.

- Le sondage IV était au départ une tranchée de 4 m de longueur sur 1 m de largeur. A 1 m de profondeur, a été dégagée le 17 juillet après-midi une céramique intacte d'un type non encore trouvé sur le site. Il pourrait s'agir d'une amphorette de Maurétanie Césarienne. La pièce, laissée en place pour être photographiée avant déplacement, n'était plus sur le site le lendemain matin quand les travaux ont repris. Il faut noter que c'est la première fois qu'un pillage intervient, à notre connaissance, sur un chantier archéologique dans les eaux port-vendraises. Il est apparu que les coupes du sondage 1996 avaient également fait, récemment, l'objet de fouilles clandestines. Plainte a été déposée à la gendarmerie maritime.

Le 21 juillet, poursuivant le sondage IV, nous avons dégagé, dans le secteur de l'amphore volée, un premier bloc de pierre montrant un décor complexe. Ce bloc reposait sur une demi-amphore de type Dressel 20 (amphore à huile de provenance andalouse), à proximité immédiate d'une amphore intacte *Late Roman 3*. Le dégagement de ces vestiges a fourni des éléments roulés de faunes (Suidés et Ovicaprinés), des tessons également roulés, une monnaie en bronze fortement oxydée, et a révélé, sur la coupe, la présence de deux autres blocs décorés. Ceux-ci ont été provisoirement réenvasés par mesure de sécurité, et le sondage a été agrandi pour prendre la forme d'une tranchée de 5 m de longueur, élargie à 2 m dans le secteur des blocs, soit sur 2,50 m.

L'excavation concerne donc une superficie de 7,5 m<sup>2</sup>, et a été poursuivie jusqu'à une profondeur de 1 à 1,40 m, et 2,20 m dans un test de contrôle. Les deux blocs décorés, en marbre, ont été remontés. La couche archéologique a également fourni deux clous en bronze et un petit fragment de bois montrant une perforation de section carré et l'empreinte d'une tête de clou ronde : il s'agit très probablement d'un morceau de membrure.

Devant l'importance et la nouveauté des vestiges mis au jour, il a été décidé de ne pas étendre davantage le sondage IV car il apparaissait d'ores et déjà que la campagne 97 ne serait plus, comme initialement prévu, la dernière sur le site RB. Par ailleurs, tous les objets lithiques provenant des différents sondages et d'apparence allochtone ont été remontés : il s'agit de 70 blocs, dont le poids varie de 0,3 à 23 kg (poids moyen 5,6 kg) soit un poids total de 392 kg. Des traces d'aménagements ne sont évidentes que sur un petit nombre d'entre eux.

Le 25 juillet, jour de la remontée du troisième bloc décoré, les trouvailles ont été présentées à M. Jean-Jacques Vila, maire de Port-Vendres, et à Mlle Lucienne Del'Furia, conservatrice du Musée. Le DRASSM a été averti et deux de ses ingénieurs d'études, Mlles Marie-Pierre Jézégou et Hélène Bernard, sont venus inspecter le site en plongée le 31 juillet.

Ce même jour, à l'initiative du maire, une réunion s'est tenue pour informer les autorités locales et envisager les mesures de sécurité à prendre en urgence. Outre le maire et la conservatrice du Musée, étaient présents le sous-préfet de Céret, l'administrateur des affaires maritimes, l'officier du port, les commandants de brigades de gendarmerie terrestre et maritime, les deux représentantes du DRASSM et, pour l'ARESMAR, M. Ribes et les deux auteurs de ce compte-rendu.

Après présentation des vestiges et explications données par les inventeurs, la discussion a concerné l'interdiction de plonger sur le site, qui est effective dans la mesure où celui-ci se trouve en zone portuaire mais devra être rigoureusement appliquée et contrôlée, et le rebouchage des sondages sensibles. Ces opérations, non prévues initialement, pourront être réalisées grâce à une subvention exceptionnelle consentie par le DRASSM.

Nous avons également décidé d'interrompre l'achèvement du sondage 1996, où une couche archéologique inférieure contenant des amphores de type Dressel n'a été que partiellement explorée. Les modalités de la poursuite des recherches sur le site RB ont été évoquées avec les représentants du DRASSM. La municipalité de Port-Vendres est prête à favoriser au maximum ces recherches, et souhaite qu'elles aient lieu dès l'an prochain afin que le futur Musée puisse en tenir compte dans son programme prévisionnel.

L'opération de comblement a été exécutée dans les jours qui ont suivi et le chantier a pu être fermé, comme prévu initialement dans l'autorisation de sondage, le vendredi 8 août.

### **Hypothèses et perspectives**

La campagne 1997 sur le site RB devait être la troisième et dernière. La découverte d'éléments architecturaux finement ouvragés en pierre noble amène à se poser de nombreuses questions et ouvre une problématique qui appelle de nouvelles recherches. Il va donc être nécessaire d'envisager la poursuite des fouilles, dans un cadre administratif et scientifique à définir mais qui ne peut évidemment rester au niveau de simples sondages.

Il est évident que la question qui se pose immédiatement est celle d'un lien entre nos trouvailles et le Temple de Vénus recherché depuis de nombreuses années. Afin qu'aucune confusion ne soit possible, nous avons tenu à faire l'historique des investigations qui tendaient à répondre à cette question (localisation et devenir du monument cité dans les anciens textes) et de celles qui ont abouti aux découvertes de juillet 1997. Il est clair qu'il n'y avait aucun lien direct entre les deux problématiques et nous avons été les premiers surpris quand, dans une zone étudiée depuis trois ans, nous avons observé des blocs de pierre travaillés, et constaté que deux d'entre eux étaient en marbre. Aucun indice, aucune information préalable ne pouvaient nous faire pressentir ce type de résultat.

Est-il légitime de clamer pour autant que "l'on a retrouvé le Temple" ? Certainement pas, et la plus élémentaire prudence permet simplement de dire que trois blocs ont été découverts, et que les recherches doivent continuer et tendre à plusieurs buts :

- préciser la datation du site. D'ores et déjà, il apparaît que plusieurs niveaux, au moins deux, coexistent dans cette zone. Le plus ancien comporte un matériel céramique (Dressel 1, probables Dress. 2-4 et Dress. 20) qui le situe au changement d'ère. Le plus récent, avec la Sigillée Claire D et les *Late Roman Amphora*, est de l'Antiquité tardive, centré sur le Ve s.

- préciser la nature du site. Si des indices très forts, tant intrinsèques (nombreux clous de charpenterie marine et quelques restes de bois) qu'extrinsèques (secteur de côte très dangereux ayant vu au moins trois naufrages à l'époque romaine) plaident pour un nouveau site d'épave, la diachronie évoquée ci-dessus oblige à une grande circonspection car il n'y aurait pas qu'une épave sur RB...

- préciser l'origine, la date et la fonction des blocs architecturaux. L'extension de l'excavation devrait, raisonnablement, nous donner de nouveaux éléments. Mais, placé entre la côte, le chenal dragué et la zone fouillée dans les années 1970/80, le gisement n'a

certainement pas une grande extension et le nombre de blocs présents sur le site est nécessairement limité.

Les blocs déjà remontés vont pouvoir faire l'objet d'examens approfondis. Nous pensons aux laboratoires des Universités de Paris VI (Philippe Blanc) et de Nice (René Mazeran) où l'on pratique la détermination minéralogique des marbres. A M. Jean-Claude Bessac, ingénieur de recherches au CNRS, qui étudie les matériaux et les techniques de taille de la pierre dans l'Antiquité. A Mme Anne Roth-Congès, chargée de recherches au CNRS, spécialiste des styles architecturaux dans la construction gréco-romaine. Rappelons ici l'observation fondamentale faite sur les trois blocs, à savoir qu'ils sont tous cassés, l'un ayant été arraché brutalement sur un monument préexistant : ils n'étaient donc sûrement pas destinés à un remploi de même nature.

Enfin, s'il s'avère que l'hypothèse de débris du Temple de Vénus peut être prise en compte, la recherche de l'emplacement terrestre de celui-ci reste entièrement à faire, et les investigations menées sous l'impulsion de l'association "Port-Vendres d'Abord" ne doivent pas être ralenties mais, bien au contraire, elles prennent une place cardinale dans la problématique ouverte par les trouvailles de RB.

La découverte des trois éléments architecturaux est certainement prometteuse de révélations nouvelles et, d'ores et déjà, enrichit le patrimoine de Port-Vendres. L'équipe de l'ARESMAR peut être fière de son travail et il faut souhaiter que les moyens lui soient donnés de pratiquer ultérieurement une fouille en extension. Le site, abondamment remblayé, est pour le moment à l'abri des pillards mais une surveillance rapprochée devra être exercée lors des prochaines excavations pour que ne se reproduise pas l'incident, plus que regrettable, de la disparition de mobilier sur un chantier archéologique.

*\* Docteur en Préhistoire, Maître de Conférences à l'Université de Perpignan, président de l'ARESMAR.*

## **Observations préliminaires sur les blocs architecturaux**

*(par G. Castellvi)*

### **Les blocs décorés**

Parmi les pierres remontées du sondage IV, trois présentent des décors sculptés qui les datent du Haut Empire. Les trois pièces, deux en marbre et une en calcaire marmoréen, sont cassées. Elles appartenaient à des oeuvres finies, scellées à l'origine par des agrafes métalliques sur un (ou plusieurs) monument(s) dont elles ont été arrachées sans ménagement comme le montrent, au revers de la plus grande pièce, trois négatifs d'éclatement autour des trous d'agrafes. Il s'agit :

- d'un fragment de chapiteau de pilastre d'ordre corinthien, en marbre gris-bleu dont subsistent les deux-tiers inférieurs. Base 570 mm, hauteur maximale conservée

470 mm, épaisseur maximale 150 mm, poids 43 kg. La première couronne (*ima folia*) présente deux feuilles d'acanthé à nervure axiale et digitations, la seconde (*secunda folia*) une feuille d'acanthé centrale de même type, joutée de part et d'autre d'un caulicole cannelé à collerette supportant le départ d'un calice. Les feuilles d'acanthé sont sculptées en haut-relief. On note sur la face arrière les traces de taille d'une broche, la présence d'une ciselure à bandeaux à bretures, et la présence de trois trous d'agrafe disposés au milieu des côtés et du bas de la pièce et abîmés par des traces d'arrachement. Le fragment gisait à l'horizontale, feuilles d'acanthé en dessous : seules les extrémités de celles-ci sont en bon état de conservation de la surface, tout le reste étant criblé de trous de lithophages, donnant au marbre l'aspect d'une roche caverneuse de type meulière. Par ses dimensions et son décor, ce type de chapiteau est courant en Narbonnaise et Tarraconaise au I<sup>er</sup> s. ap. J.-C. : arc de Berà (Tarragona), arc de Cavillon (Vaucluse), pont flavien de Saint-Chamas (Bouches-du-Rhône),...

- d'un **fragment d'architrave** avec frise en calcaire marmoréen gris-bleu. Hauteur maximale conservée 277 mm (bandeau 70 mm, décor sculpté 75 mm, frise conservée 130 mm). Longueur conservée 380 mm, épaisseur conservée 180 mm, poids 17 kg. Au registre supérieur, décor de rais de cœur en étrier, et au registre inférieur de perles et pirouettes. L'exécution du décor au moyen d'un trépan est bien visible dans le fond des rainures. Bon état de conservation de la pierre.

- d'un **fragment de moulure** (cimaise) de belle facture en marbre gris-bleu, décorée d'un double talon droit, d'une hauteur totale de 125 mm. Cassures aux deux extrémités. Longueur conservée 448 mm, épaisseur 147 mm, poids 10 kg. A noter les traces d'outils sur les surfaces de contact, et un trou d'agrafe à section rectangulaire. Le fragment est en excellent état de conservation, à l'exception de quelques attaques de lithophages sur une extrémité.

*\*Docteur en Archéologie, chercheur associé à l'UMR 154 - Lattes (34), chargé de cours à l'Université de Perpignan, membre de l'ARESMAR.*

Pour en savoir plus sur ...

## Le temple de Vénus chez les auteurs de l'Antiquité

Plusieurs auteurs de l'Antiquité, grecs ou latins, ont fait référence au "port de Vénus" ou à son temple, entre le I<sup>er</sup> et le IV<sup>e</sup> s. ap. J.-C. Aucun texte plus ancien ni aucune relation de faits antérieurs à cette époque ne nous est parvenu à ce sujet. On ne peut donc proposer que des hypothèses quant à l'origine de ce temple : sans repousser totalement toute hypothèse de fondation antérieure à l'arrivée des Romains dans la région -un argument *a silentio* n'est pas une preuve en soi- (1) on peut supposer aussi Jules César -au retour d'une de ses victoires en Espagne (49 et 45 av. J.-C.)-, ou encore Auguste, à l'origine de celle-ci (2).

**Strabon** (*Géo.* IV, 1, 3 ; 6), géographe grec († v. 21-25 ap. J.-C.), fait du "sanctuaire d'Aphrodite" (litt.) un des deux points de repère de la frontière entre la Gaule et l'Hispanie, l'autre étant le trophée que Pompée avait élevé en 71 av. J.-C. au franchissement pyrénéen de la voie domitienne (auj. col de Panissars, com. du Perthus).

**Pomponius Mela** (*Chor.* II, 5, 84), géographe latin originaire de Bétique, précise, vers le milieu du I<sup>er</sup> s. ap. J.-C., le passage de cette frontière en la situant au *locus Cervaria* (auj. Cerbère, à la frontière franco-espagnole) ; il mentionne *portus Veneris* comme étant situé au fond d'un golfe, dans les promontoires des Pyrénées -ces *promunturia* désignant les caps de l'extrémité orientale des Pyrénées se jetant dans la mer Méditerranée (auj. du cap Béar au cap Creus)-.

Tout comme Strabon avait situé le temple de Vénus à 63 milles de Narbonne (soit environ 93 km), le naturaliste latin **Pline l'Anclen** (*H. N.* III, 22) († 79 ap. J.-C.) l'a situé à son tour, mais par rapport à la cité d'*Emporiæ*, sise au piémont sud des Pyrénées, à 40 milles (soit environ 59 km).

Les géographes grecs **Ptolémée** (II, 10, 1) au II<sup>e</sup> s. et **Marclen d'Héraclée** (*Per. Mar. Ext.* II, 17) au IV<sup>e</sup> s. ont fait mention à leur tour du temple, le plaçant sur le sommet de la montagne ou le promontoire pyrénéen touchant à la mer. Ptolémée en a donné les coordonnées de l'époque : 20° 20' de longitude pour 40° 20' de latitude.

A la fin du IV<sup>e</sup> s., **Ausone** (*Ep.* XVIII, 5, 27-28), le célèbre poète et grammairien bordelais, signale aussi *portus Veneris* comme un lieu où la cité de Narbonne élève des huîtres, mais s'agit-il toujours du Port-Vendres pyrénéen ou bien du site de Vendres, situé à l'embouchure antique de l'Aude et qui présente les fondations d'un monument signalé comme étant un (autre) temple de Vénus ?

Notons enfin que de nombreux historiens ont voulu voir une représentation du temple de Vénus dans une des vignettes de la Table de Peutinger portant un temple sur une île au large du *Promontorium Pyreneum*.

(1) Pour F. Lasserre (*Strabon, Géographie*, Les Belles Lettres, 1966, p. 125, n. 3.) la mention de la frontière au sanctuaire d'Aphrodite "*doit remonter par Posidonius à Artémidore*" , c'est-à-dire au plus tard aux années 100 av. J.-C. En ce cas l'origine hellénistique du sanctuaire serait alors possible.

(2) Pour argumenter l'hypothèse césarienne, nous versons ces quelques éléments de réflexion au dossier :

— César, comme avant lui Sylla puis Pompée, voua particulièrement un culte à Vénus comme en témoigne notamment la construction du temple qu'il lui dédia, à Rome, dans son *forum*, en 46 av. J.-C. à la suite d'un vœu fait avant la bataille de Pharsale (48 av. J.-C.).

— Port-Vendres est le dernier port de Gaule avant la frontière avec l'Hispanie ; en ce sens, comme le notera Strabon (IV, 1, 3), la présence du temple de Vénus indique la frontière proche. Ce temple a donc peut-être eu la même raison d'être que le trophée de Pompée à l'entrée de la *via Augusta* en Espagne, celle d'un monument de victoire. Dans cette catégorie entraient en effet les trophées, mais aussi les autels consacrés en actions de grâces (comme celui consacré par César, non loin du trophée de Pompée, en 49 av. J.-C.), les temples *ex manubiis* (bâti avec l'argent du butin pris à l'ennemi, comme ceux élevés par Fabius Domitius à proximité de son trophée, en 121 av. J.-C.) ; y figurent aussi les arcs de triomphe et les colonnes ;

— d'où l'idée que César, vainqueur définitivement de l'Espagne pompéienne en 45 av. J.-C. à la suite de la bataille de Munda, aurait pu élever un temple à "son ancêtre" Vénus, aux portes de l'Hispanie, et assez loin du trophée de Pompée déjà cantonné de son autel, premier monument de victoire césarien sur l'Espagne en 49 av. J.-C.

Il existe également des arguments pour placer la construction du temple sous Octavien, auquel la Transalpine était revenue en 41 av. J.-C., lors du second triumvirat, ou plus tard encore lorsque, sous le titre d'Auguste, il réorganisa cette province consulaire (27 av. J.-C.). Anne Roth-Congès, chercheur à l'UMR 154 de Lattes (Hérault), a émis l'hypothèse d'une restauration en marbre du monument au Haut Empire ; celui-ci pourrait être dès lors plus ancien.

Georges CASTELLVI

## FENÊTRE SUR LE SUD

Cette rubrique, que nous espérons régulière à l'avenir, est tenue par Andrée BASSO. Elle rassemble les traductions d'articles parus dans la presse d'Outre-Pyrénées, et le résumé d'études publiées dans des revues spécialisées.

### DÉCOUVERTE EN CANTABRIA DE PEINTURES RUPESTRES PLUS ANCIENNES QUE CELLES D'ALTAMIRA

Des archéologues de l'Université de Cantabria ont découvert dans la grotte de *El Pendo* sur le territoire de Escobedo de Camargo (près de Santander) une importante frise d'art rupestre d'environ 20 000 ans, c'est-à-dire de 3 000 ou 4 000 ans de plus que les peintures d'Altamira. L'ensemble, qui mesure 7 m de long et 3 de hauteur est composé de 14 représentations d'animaux de couleur ocre : 1 bovidé, 2 chevaux, peut être un troisième et quelques ovidés. Solutréen.

D'abondants vestiges ont été trouvés, matériel en os et industries lithiques notamment silex. La présence humaine remonterait à un millier d'années avant les peintures. Les strates archéologiques ont une hauteur de 20 m et contiennent des vestiges d'occupation et de cultures apparues dans le Nord de l'Espagne au cours des dernières 84 000 années.

Cette découverte, identique à celle réalisée à la grotte de *La Pasiéga* (il y a un an environ) renforce la théorie selon laquelle les solutréens se sont étendus sur l'ensemble du territoire de Cantabria.

(EL PAIS des 28 et 29/8/97 - AVUI du 28/8/97)

### LES RÉSULTATS DE LA DERNIÈRE CAMPAGNE D'ARCHÉOLOGIE SOUS-MARINE A EMPURIES FONT PENSER À L'EXISTENCE D'UN POSSIBLE PORT ROMAIN

Il s'agirait d'un port artificiel, inconnu jusques alors, et situé devant l'antique cité grecque. Les experts pensent qu'Empuries avait, lors de son époque de plus grande splendeur, aux II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> s. av. J.C., une énorme structure portuaire formée de digues, d'édifices et de magasins. Le Directeur du Musée d'Archéologie de Catalogne, Francesc TARRATS et celui du Centre d'Archéologie Sous-Marine, Xavier NIETO, ont fait connaître, le 21/10/97, les

premières conclusions des fouilles menées dans le fond marin ampuritaïn au cours des deux dernières années.

Les archéologues ont commencé à dessiner, de façon différente, la façade maritime grâce à la découverte en 1996, de 200 blocs de pierre taillée, près de la côte. Ils avaient déjà émis l'hypothèse que ces pierres appartenaient à une construction édifée devant la Néapolis. Ils avaient dès lors écarté l'idée qu'il s'agissait du chargement d'un bateau ayant fait naufrage.

Avec la fouille de 1997, l'idée d'un port artificiel se confirme avec la localisation de nouveaux vestiges : mortier, tambour de colonne, restes de décorations de marbre qui ont, probablement, appartenus aux magasins ou aux dépendances du port.

Le port artificiel d'Empuries dépasserait d'environ 200 m de la côte. Pour le construire, les ampuritaïns auraient mis à profit des roches naturelles qui affleurent, encore visibles de nos jours : *Les Muscleres Grosses*. Sa structure serait similaire à celle du port de la ville romaine de CESAREA en Israël.

(AVUI du 22/10/97)

## **LES VESTIGES ARCHÉOLOGIQUES ROMAINS ET PALÉOCHRÉTIENS DÉCOUVERTS, EN 1993, A TARRAGONE LORS DE LA CONSTRUCTION DU CENTRE COMMERCIAL EROSKI PEUVENT DÈS À PRÉSENT ÊTRE VISITÉS AU PARKING SOUTERRAIN DU COMPLEXE**

EROSKI a investi 300 millions de pesetas pour fouiller, déplacer et conditionner la partie la plus significative de l'ensemble archéologique : une basilique paléochrétienne et une villa romaine du IVème et Vème s. après J.-C. dont étaient conservées quelques fondations.

L'équipe d'archéologie de l'université Rovira i Virgili, dirigée par Ricardo MAR et Rodolfo CORTES, a complété tout le sous-sol avec des matériaux modernes et a élaboré des maquettes en bois pour permettre de voir comment étaient ces édifices.

Le fait qu'un *atrium* précède la basilique en fait un exemplaire unique dans la Péninsule Ibérique et la place au niveau de Saint Pierre du Vatican et de Sainte Sophie de Constantinople.

On pense que la villa romaine était une résidence d'été d'un personnage important de Tarraco. L'attention est appelée sur une mosaïque en très bon état de conservation utilisée comme sol du *caldarium* des thermes.

Le devenir de cet ensemble archéologique avait suscité un grande controverse parmi les habitants et le monde scientifique. L'affaire avait même été portée devant les tribunaux.

D'après le Maire de Tarragone, la solution adoptée, démontre la compatibilité entre les intérêts archéologiques et ceux d'une ville moderne.

(AVUI du 12/12/97)

## DE LA DRAGENDORFF 29 A LA HAYES 8 CONSIDÉRATIONS SUR LE COMMERCE MARITIME AUX I<sup>er</sup> ET II<sup>ème</sup> S. après J.-C.

A partir d'un nouveau type de céramique, découverte principalement à Empuries et baptisée Terre Sigillée Africaine A 1 antique, Xavier NIETO étudie les mécanismes du commerce maritime en Méditerranée qui ont permis la substitution de la Sigillée du Sud de la Gaule par la Sigillée africaine

La sigillée Africaine A 1 antique, plus rouge que la sigillée africaine, sans parvenir à la couleur de la sigillée du sud de la Gaule, comprend deux groupes :

- formes qui suivent des prototypes européens
- formes d'origine africaine.

Sa production aurait commencé à la fin du I<sup>er</sup> siècle alors que les premières sigillées africaines apparaissent dans les cités vésuviennes.

Le but de son travail étant d'établir le trafic maritime entre la Narbonnaise et l'Afrique Proconsulaire, X. NIETO centre son étude sur le groupe de tradition européenne.

La production A 1 tente d'imiter, le plus fidèlement possible, les formes européennes, non seulement les caractéristiques morphologiques mais également la couleur.

Cette forme étant abondante à Empuries et absente dans les typologies, fait penser qu'elle s'est diffusée dans une zone très limitée située aux environs d'Empuries. Par ailleurs, en cette fin du I<sup>er</sup> siècle après J.-C., Empuries se trouve dans l'orbite économique de Narbonne. Cette présence démontre donc une relation commerciale prioritaire entre l'Afrique Proconsulaire et Narbonne et confirme la redistribution depuis Narbonne vers Empuries.

Pourquoi cette imitation?

Il faut en chercher la raison dans le rôle joué par les céramiques de table dans le chargement des navires et distinguer entre chargement principal (celui qui par sa rentabilité justifie le voyage du navire) et chargement secondaire (qui accompagne le chargement principal dans les espaces laissés libres entre les amphores). Divers produits originaires de la zone de production des chargements principaux ont bénéficié d'une demande plus grande, notamment les céramiques. La substitution d'un type de céramique à un autre n'est pas la conséquence d'une lutte commerciale ou de conquête de marché : elle est due au changement de centre économique. Les bateaux qui chargeaient à Narbonne vont désormais le faire en Afrique. En conséquence le chargement secondaire sera différent. Pour cette raison, et pour éviter le refus du consommateur habitué à un certain type de céramique, le nouveau centre producteur tente d'imiter le plus fidèlement possible les produits céramiques qu'il remplace.

La céramique de table est un reflet fidèle du commerce maritime. Son étude peut apporter une information importante pour la connaissance du commerce naval antique. La notion de chargement principal et secondaire doit être complétée par celle bateaux de route directe et bateaux de route de redistribution, qui oblige à introduire les concepts de port principal et port secondaire.

Seront dits de route directe, les bateaux qui transportent des chargement homogènes, c'est-à-dire fabriqués dans la même zone géographique. Ils uniront deux ports principaux.

Le bateau de route de distribution sera celui qui transporte un chargement hétérogène formé par des produits de zones de production différentes et que le transporteur a acquis dans un port principal La céramique de table est un reflet fidèle du commerce maritime. Son étude peut apporter une information importante pour la connaissance du commerce naval antique. La notion de chargement principal et secondaire doit être complétée par celle bateaux de route directe et bateaux de route de redistribution, qui oblige à introduire les concepts de port principal et port secondaire.

Seront dits de route directe, les bateaux qui transportent des chargement homogènes, c'est-à-dire fabriqués dans la même zone géographique. Ils uniront deux ports principaux.

Le bateau de route de distribution sera celui qui transporte un chargement hétérogène formé par des produits de zones de production différentes et que le transporteur a acquis dans un port principal pour le redistribuer dans des ports secondaires placés sous l'orbite économique d'un port principal.

Ces considérations faites, X. NIETO apporte les preuves de ce qu'il avance en examinant la Sigillée de la Gaufresenque et la Sigillée africaine.

A l'époque de Claude, les produits de la Gaufresenque se rencontrent dans 6 centres de consommation : Empuries et Tarragone, Rabat et l'Algérie, Bonn et Londres. Entre Caligula et Claude, les potiers de la Gaufresenque ont pu s'organiser pour répondre de façon satisfaisante à la demande croissante en chargements secondaires des bateaux qui arrivaient à Narbonne. Ces bateaux faisaient parvenir la Sigillée de la Gaufresenque aux centres de consommation, imposant un nouveau produit.

Les premières sigillées africaines apparaissent dans les villes vésuviennes, donc avant 79. Mais avec Vespasien, entre 69 et 79, la Gaufresenque est en déclin, déclin qui est spectaculaire à l'époque de Domitien. La baisse de production de la Gaufresenque est donc antérieure à l'augmentation significative des exportations africaines. On en déduit donc que la Sigillée africaine n'a pas dû lutter pour conquérir le marché mais qu'elle s'est contentée de remplir l'espace abandonné par la sigillée sud gauloise. L'huile africaine arrive en Italie à partir de la deuxième moitié du 1er s., ce qui provoque un déplacement de la production du bloc Italie/Narbonnaise au bloc Maurétanie/Afrique.

La raison de cette situation, d'après NIETO, est inséparable du transport de chargements principaux par voie maritime. Les bateaux qui jusqu'alors avaient fréquenté la Narbonnaise cessent de le faire d'où baisse des chargements secondaires et de la production et diffusion des céramiques de la Gaufresenque. Toutefois, le déclin de la Gaufresenque est freiné

par le commerce que la Narbonnaise maintient avec les zones voisines : AMPURIAS et TARRAGONE et avec les centres loin de la Méditerranée où les influences arrivent avec plus de retard : LONDRES et BONN. Un fait significatif : tandis qu' à AMPURIAS et à TARRAGONE le déclin spectaculaire se produit après Néron, en Afrique ce déclin se produit plus tard, après Vespasien.

Ceci peut paraître contradictoire avec ce qui précède. En fait, quand l'Afrique Proconsulaire commence à exporter ses productions, la Narbonnaise dispose d'une infrastructure portuaire, d'un réseau de distribution et de circuits commerciaux capables de répondre à la demande d'une grande partie de la population de l'empire romain. A ses débuts, l'Afrique manque d'infrastructure pour fournir des consommateurs potentiels. Il paraît donc logique de penser que les produits africains se dirigeaient au début, vers le grand commerce qui se répartit depuis Narbonne. D'où l'augmentation du trafic maritime entre la Narbonnaise et l'Afrique. Au trafic de Narbonne vers l'Afrique se joint celui de l'Afrique vers Narbonne avec pour résultat l'échange de chargements secondaires entre la Narbonnaise et l'Afrique à l'époque de Vespasien.

C'est dans ce contexte que doit s'expliquer la présence de la Sigillée africaine type A 1 qui arrive à Narbonne et donc à Empuries. Cette sigillée essaie d'imiter la forme et la couleur des produits usités sur les lieux de consommation, d'où les ressemblances avec la Sigillée sud-gauloise de la Gaufresenque.

(Article de Xavier NIETO PRIETO\* paru dans la revue CYPSELA X 1993 GIRONA pp 77 - 85)

(\*Directeur du Centre d'Archéologie Sous marine de Catalogne,  
sis 95, rue PEDRET - 17007 GIRONA)

## **LA FOUILLE DU CARDO B NOUVEAUX APPORTS SUR L'ABANDON DE LA VILLE ROMAINE D'AMPURIAS**

Du 17 Avril au 13 Juin 1 990 s'est effectuée la fouille du cardo B de la ville romaine d'Empuries , dans la partie comprise entre la muraille transversale qui divise, probablement, la ville d'Est en Ouest et le forum.

Cette fouille, outre des égouts et des pavements, a permis la découverte d'un matériel archéologique considérable (céramiques, amphores, verrerie, métaux, os travaillés, monnaies...), que les auteurs examinent méthodiquement.

L'étude de ce matériel, coïncidant avec les ensembles connus jusqu'alors, permet d'affiner la date de la fin de la ville romaine.

Au cours du II<sup>ème</sup> s., de manière graduelle et progressive, on assiste à une dégringolade définitive de l'activité urbaine, de sorte que de grandes zones de la ville restent inhabitées pour toujours. Toutefois, il n'y a pas de rupture brusque. Il s'agit d'une conséquence logique de causes structurelles profondes découlant surtout de la perte de poids spécifique de la ville dans les circuits commerciaux, phénomène qui avait motivé son expansion. Le début de cette crise remonte même au premier siècle, quoique, archéologiquement, elle ne soit manifeste que quelques temps après. Après ce processus d'abandon, la présence humaine continue avec un nouveau caractère, habitat situé dans d'autres zones et qui aura une plus grande continuité. Sur la colline de la ville romaine, cette présence limitée s'arrête définitivement à la fin du III<sup>ème</sup> s. après J.-C.

(article paru dans la revue CYPSELA X 1993 GIRONA pp 159- 194)

signé par :

Pere CASTANYER\*, Enric SAN MARTI\*, Marta SANTOS\*,  
Joaquim TREMOLADA\*, Cristina BENET\*\*, Josep Maria CARRETE\*\*,  
Xavier FABREGA\*\*, Josep Anton REMOLA\*\*, Xavider ROCAS\*\*  
\* Conjunt Monumentaal d'Empuries - Empuries 17130 L'ESCALA  
\*\* Codex c/Pare Iglesias 3 - 43 003 TARRAGONA  
\*\*\* Museu de Ceramica Terracota - 1.700 LA BISBAL D'EMPORDA

# CONFÉRENCES

## **PALMYRE ET LA SYRIE ROMAINE, UNE AUTRE FACE DE L'EMPIRE**

(conférence et résumé de J.-P. COMPS, le 15 février 1997)

Concernant l'empire romain, ce dont nous trouvons trace, ici, chez nous, n'est qu'une infime partie d'un immense ensemble. Il est bon par conséquent, de temps à autre, de lever le nez, pour aller voir ailleurs sous quel facies différent se présente l'objet de notre étude. En retour, le résultat de nos propres recherches locales pourra être replacé dans une perspective plus juste.

### **LA ROMANISATION**

C'est Pompée le Grand, qui en -64, a ravi son royaume au dernier Séleucide et en a fait une province romaine. La romanisation sera lente car il y a des contraintes. Contraintes extérieures : le royaume nabatéen, avec sa capitale Pétra, au sud et surtout à l'est, un voisin turbulent et jamais définitivement vaincu, les Parthes et leurs successeurs, les Perses Sassanides. Contraintes internes : nous sommes là dans la partie grecque de l'empire, et l'hellénisme imprègne fortement les élites. Par ailleurs la population est d'origine sémite, surtout arabe, parle et écrit l'araméen. Sous le vernis grec transparaissent les civilisations mésopotamiennes, dont la région a toujours été partie prenante.

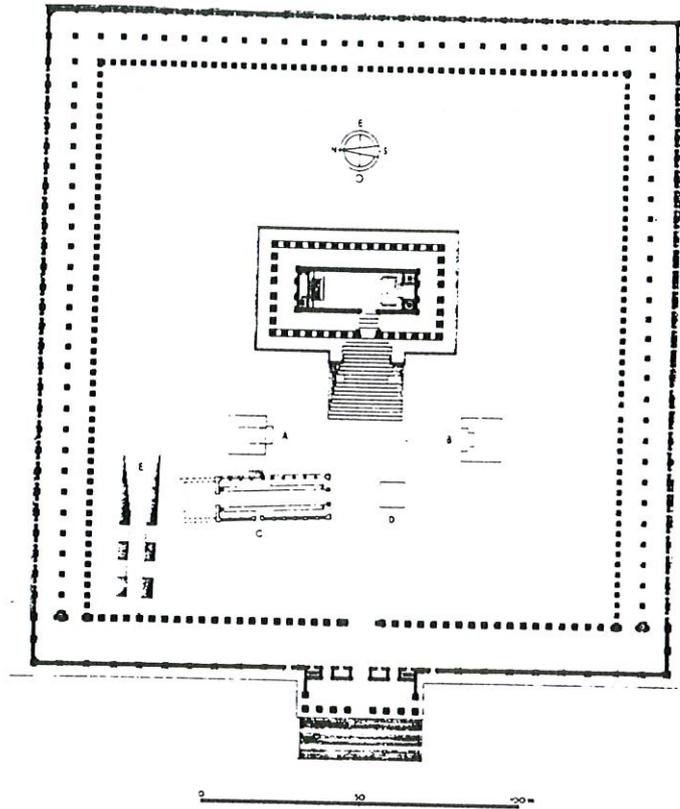
Les Romains vont, à leur habitude, améliorer le réseau des voies de communication et s'appuyer sur les cités existantes pour gouverner. La capitale est Antioche, ville des plus considérables, elle vient au 3e ou 4e rang du monde romain. On a ensuite Emese (aujourd'hui Homs), Apamée, Damas... et bien d'autres encore. Parmi elles Palmyre.

### **PALMYRE**

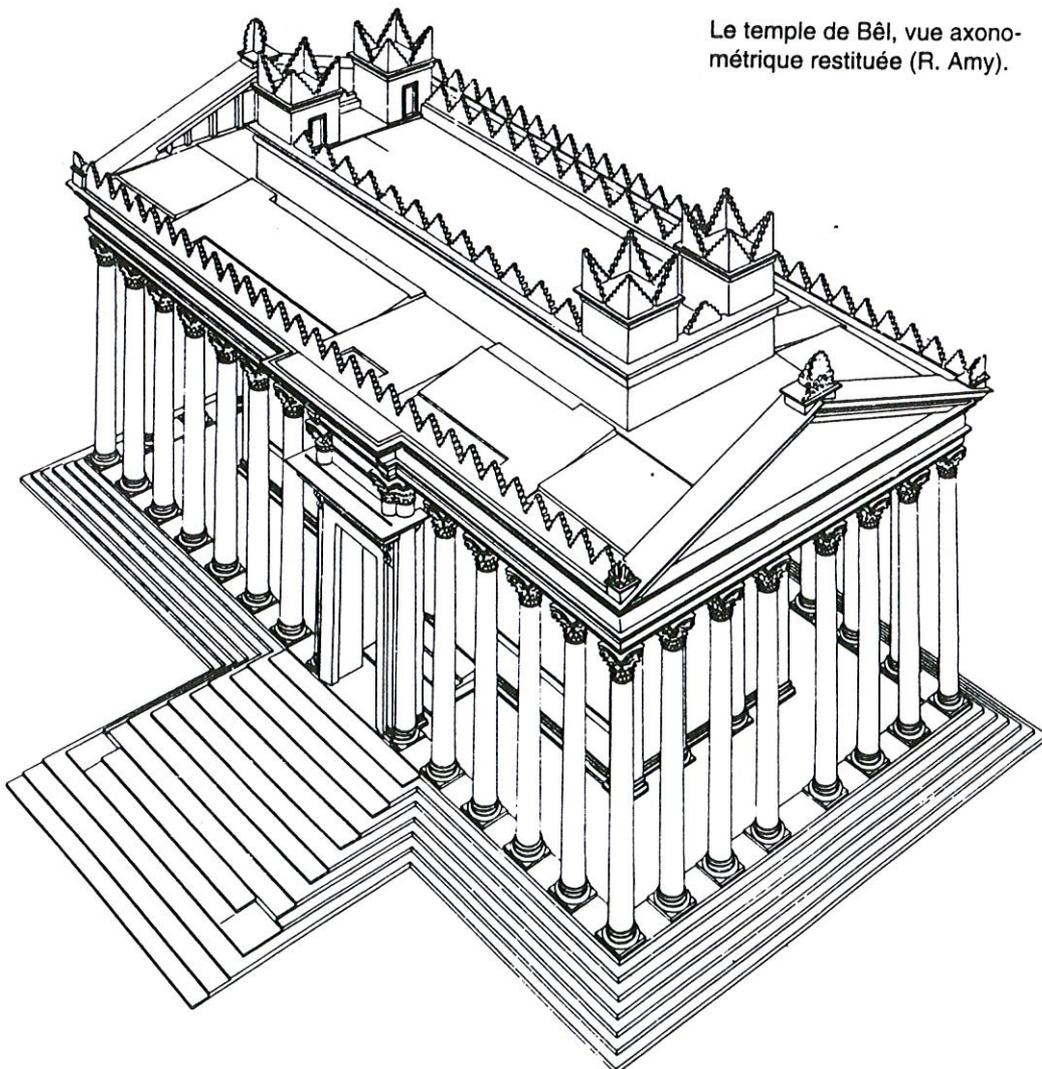
C'est une oasis, comme Damas. La ville est structurée par une longue rue, de direction est-ouest. Pour visiter la ville, nous suivrons cette longue avenue depuis l'est jusqu'à son extrémité ouest.

#### **Le temple de Bel**

Il est au milieu d'une cour carrée de 200 m de côté, entourée d'une enceinte. Avant d'arriver au temple, un bassin pour les ablutions, un autel pour les sacrifices et une salle pour les banquets sacrés.



Le sanctuaire de Bêl, plan restitué (R. Amy).



Le temple de Bêl, vue axonométrique restituée (R. Amy).

Le temple proprement dit présente quelques traits qui rappellent ses homologues romains, notamment au niveau des décors mais pour l'essentiel il traduit des influences mésopotamiennes : rampe monumentale qui mène vers l'entrée, ouverte, non dans l'axe, mais sur le grand côté ouest ; les chapiteaux corinthiens de la colonnade étaient en bronze ; le toit, décoré de merlons, n'était pas à double pente mais comportait une terrasse (on y célébrait des sacrifices) ; à l'intérieur, deux chambres sacrées, abritant les statues des dieux, surélevées par rapport à la cella, se faisaient face.

Bel était représenté en compagnie de Yarhibol, le soleil, et de Aglibol, la lune. Il revêtait parfois l'apparence d'un grand aigle aux ailes déployées, ce qui facilitait l'assimilation avec Jupiter.

### **La grande colonnade**

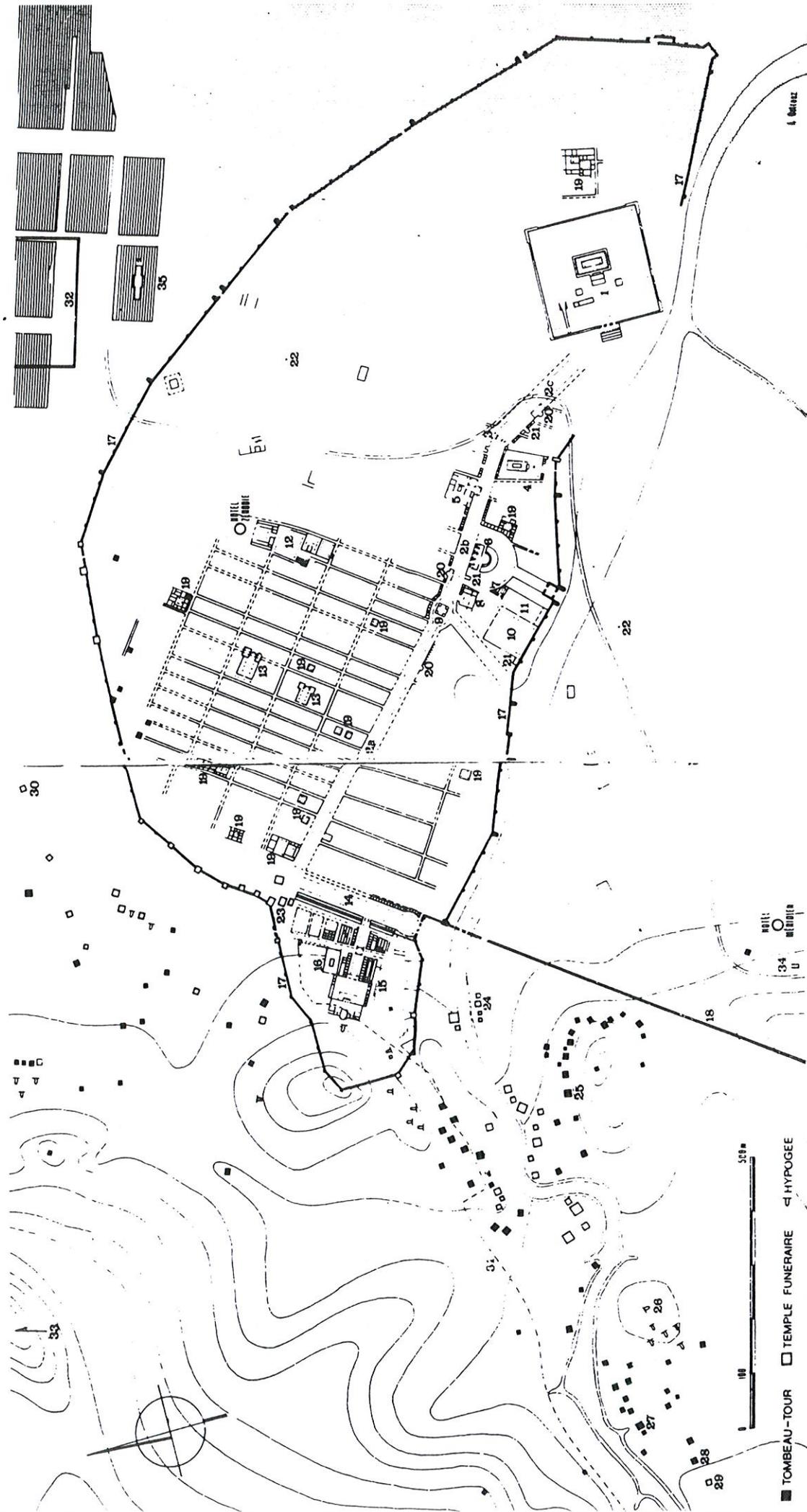
C'est une tradition dans les grandes villes syriennes que la rue centrale soit bordée de chaque côté d'un portique, tradition née sans doute à Antioche et qui s'est ensuite répandue. A mi-hauteur, les colonnes sont pourvues d'une console qui portait une statue, honorant un personnage célèbre. On trouve parfois au-dessous une double inscription, en grec et en palmyrénien, variété locale de l'araméen.

La grande colonnade de Palmyre, longue de 1200 m, est bordée des principaux monuments de la ville : un arc monumental aux très beaux décors, le temple de Nebo, les thermes, le théâtre dont le mur de scène représente un palais (celui de Bostra est mieux conservé encore, on peut en admirer le décor baroque). Un peu plus loin, l'Agora, la place publique, bordée d'un portique sur ses quatre côtés. C'était le centre politique et le centre des affaires, on a retrouvé non loin de là un tarif douanier, mais il frappait seulement les marchandises destinées à la ville elle-même.

Un peu plus loin, le long de l'artère centrale, se dresse le tétrapyle, ensemble de 16 colonnes, groupées 4 à 4, qui marque un croisement.

### **Le commerce International**

Plus loin encore, après avoir traversé un quartier résidentiel, on rejoint la colonnade transversale, longue de 210 m seulement mais large de 25 m, auxquels il faut ajouter de chaque côté les 5 m de chaque portique. Au-delà des portiques, les boutiques. C'était là, vraisemblablement, que transitaient les marchandises qui, depuis l'Arabie, l'Inde, Ceylan (où l'on a retrouvé d'énormes trésors monétaires romains) et la Chine, se dirigeaient ensuite vers la capitale de l'Empire. Palmyre était située sur l'une des routes de l'encens, des parfums, des pierres précieuses, des colorants et des épices, c'est ce qui faisait sa richesse. Les marchandises arrivaient en bateau jusqu'au golfe persique, puis des caravanes de chameaux les transportaient ensuite à Palmyre et au-delà sur les ports de la côte. Les représentations de chameaux ou de navires présentes au musée témoignent de ce grand commerce international (Rome à son tour vendait des minerais ou des produits artisanaux en orient), qui fit la fortune des négociants palmyréniens, au 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> siècles de notre ère.



an de Palmyre (d'après A. Ostrasz).  
**Urbanisme** : 2 a, b, c : Grande Colonnade. - 3. Arc monumental. - 9. Tétrapyle. -  
 i. Colonnade transversale. - 31. Aqueduc. - 34. Source Elqa.  
**Sanctuaires** : 1. Bél. - 4. Nébo. - 12. Baalshamin. - 16. Allat. - 21. "Salles de banquet"  
**édifices publics** : 5. Bains de Dioclétien. - 6. "Sénat". - 7. Théâtre. - 8. "Césaréum". - 10 et  
 i. Annra et bâtiment annexé. - 20. Exèdres. - 22. Colonnnes honorifiques.

**Edifices militaires** : 15. Camp de Dioclétien. - 17. Enceinte de Dioclétien. - 18. Rempart  
 ancien. - 32. Emplacement du camp romain du Haut Empire.  
**Monuments funéraires** : 23. Temple funéraire. - 24. Tombe d'Ailami. - 25. Tour de  
 Jamblique. - 26. Hypogée de Iarhai. - 27. Tour d'Elahbél. - 28. Tour d'Atenatan. - 29. Qasr  
 el Abiad. - 30. Tombeau de Marona.  
**Faïsses chrétiennes** : 13

■ TOMBEAU-TOUR □ TEMPLE FUNÉRAIRE ◀ HYPOGÉE



## **Le camp de Dioclétien**

Il se dresse à l'extrémité ouest, à mi-pente de la colline et rappelle le déclin de la cité. En 260, l'empereur Valérien est battu et fait prisonnier (humiliation suprême) par le "roi des rois", Chappour, le roi perse. Son fils Gallien, qui doit faire face à d'autres invasions et à des tentatives d'usurpation délègue, dans la nécessité, de grands pouvoirs au chef d'une grande famille palmyrénienne, Odénat. A la mort d'Odénat, sa veuve, Zénobie, envahit l'Egypte, la province d'Asie et réclame, Gallien ayant été assassiné, l'Empire pour elle et pour son fils. Elle est alors battue par Aurélien et sa ville prise. Le camp, élevé par les tétrarques surveille la ville, en même temps qu'il est un des dispositifs de défense de la frontière contre les Perses.

Il est organisé classiquement par deux grandes voies, la voie prétorienne et la *via principalis* qui se croisent à angle droit. Le camp était entouré d'une enceinte, et fermé par des portes. En remontant la voie prétorienne, on débouche sur le *forum*, bordé de boutiques. Non loin de là, se trouvait le temple d'Athéna, assimilée à la déesse guerrière arabe, Allat. Du forum, un escalier monumental mène au prétoire, place occupée par le commandement qui domine toute la cité de Palmyre. Au centre de la place, le temple des enseignes qui abritait les étendards et les statues des empereurs divinisés et celle du prince régnant.

A l'époque de Dioclétien, la ville fut entourée d'un rempart que l'on peut voir encore.

Au-delà des remparts, les tombeaux.

## **Le monde des morts, l'art palmyrénien**

Les tombeaux peuvent revêtir plusieurs formes : par exemple, celle d'un temple gréco-romain classique (on trouve, à l'intérieur de l'enceinte, au bout ouest de la grande colonnade, un très beau temple funéraire). Mais le plus souvent ils ont l'aspect d'une tour. C'était des tombeaux collectifs : la riche famille qui l'avait fait bâtir se réservait les places d'honneur pour ses sarcophages et vendait ensuite des *loculi* où l'on plaçait le corps du défunt. Une tour pouvait ainsi loger, sur plusieurs étages, plusieurs centaines de morts. Chaque case était fermée par une dalle où était souvent sculpté le buste du défunt. Les visages sont figés, graves voire inexpressifs. C'est un art profondément différent de l'art romain classique. On y trouve appliqué, sur les bas reliefs, le principe de frontalité : les personnages sont représentés de face au mépris de toute vraisemblance. C'est que l'on ne cherche pas ici à reproduire la vie dans son mouvement et sa vérité. Cet art, d'origine religieuse, traduit surtout l'existence et la majesté des dieux. Curieusement, on va retrouver les mêmes principes dans l'art du Bas-Empire et dans l'art de Byzance : par exemple, dans la représentation de Dioclétien et de Maximien, oeuvre déposée au musée du Vatican. Pour les grandes oeuvres, la différence saute aux yeux si l'on compare, par exemple, la procession de l'Ara Pacis, oeuvre augustéenne, et les offrandes de la cour de Justinien, sur la mosaïque de Saint-Vital, à Ravenne.

Cette inflexion très profonde de l'art romain est-elle due à l'influence de l'art oriental ou bien les artistes, pour mieux traduire la présence du sacré dans l'art officiel ont-ils retrouvé d'eux-mêmes les mêmes principes ? C'est ce qu'il faudrait éclaircir.

# **L'HISTOIRE DES CAMPAGNES de la conquête romaine au Moyen-Age en Provence et en Languedoc oriental**

(conférence de Claude RAYNAUD, chargé de recherches au C.N.R.S. - 15 mars 1997)

## **Le cadre géographique**

Deux secteurs de recherche : autour de l'étang de l'Or (cantons de Lunel et de Mauguio) et la Vaunage.

Le premier correspond à une zone basse : étang et plaine littorale. Le second a un relief plus varié : plaine d'effondrement limitée par des collines et des plateaux calcaires.

## **Une équipe pluri-disciplinaire**

Participent aux recherches des archéologues qui animent une équipe de prospection et de nombreuses fouilles d'établissements, et des spécialistes divers (morphologie agraire, sciences de la terre, sciences environnementales, statistiques, cartographie, céramologie et anthropologie).

## **Un rivage fossilisé**

Les images satellitaires montrent une ligne qui correspond à un littoral fossile. Il ne faut pas oublier qu'à l'époque romaine, existait dans la région un très long étang, le *stagnum Latterra* de Pline. La prospection a permis de confirmer cette hypothèse en retrouvant sur cette ligne d'importants gisements qui sont en fait d'anciens ports. Peu à peu l'alluvionnement a fermé des graus, comblé des étangs, toutefois la ligne de rivage existant à l'époque romaine a continué à fixer l'habitat jusqu'aux XIe-XIIe siècles, époque où il a dû reculer plus profondément à l'intérieur des terres, vraisemblablement à cause de la malaria.

Aujourd'hui l'immense étang antique est fragmenté en unités beaucoup plus réduites et l'étang de l'Or est l'un des 5 étangs qui subsistent.

## **Connaissance fortuite et recherche systématique**

Dans ce cadre dont on a pu retrouver la configuration antique, les recherches ont été menées de façon systématique. On voit apparaître un décalage important entre la répartition des sites par période historique et les choix opérés de façon plus ou moins arbitraire par l'archéologie régionale. Les opérations de toute nature (fouilles, prospections...) en Languedoc-Roussillon privilégient certaines périodes au détriment d'autres : ainsi l'âge du Fer suscite en pourcentage plus de fouilles qu'il n'est représenté sur le terrain, de même le plein et le Bas Moyen-Age. A l'inverse, l'Antiquité tardive et le Haut Moyen-Age attirent peu de vocations. Cette spécialisation des archéologues ne tient pas à un choix mûrement réfléchi

lié à l'objet même de la recherche, il est plutôt le fait du hasard : prestige de tel ou tel archéologue qui fait école autour de lui ou difficulté à repérer une période qui laisse peu de vestiges apparents alors qu'une autre est représentée par des monuments importants, comme les églises ou les châteaux par exemple...

### **Cartes d'occupation du sol**

L'intérêt du travail pluridisciplinaire, c'est qu'il permet de constituer de véritables cartes d'occupation du sol (et non des cartes de sites, comme c'est souvent le cas).

#### **1) Période républicaine**

Elle est bien marquée en Vaunage, sans doute à cause du voisinage de Nîmes mais discrète autour de l'étang de l'Or pour deux raisons : la vie sociale semble à cette époque dominée par l'habitat groupé (Lattes, Ambrussum) mais aussi parce qu'elle se repère mal, les vestiges étant enfouis profondément.

On peut néanmoins distinguer quelques systèmes de peuplement : le long d'un axe de circulation par exemple.

#### **2) Le Haut-Empire romain**

On remarque alors de véritables systèmes avec un centre majeur (*villa* ou agglomération secondaire) et tout autour des sites moins importants en relation avec ce centre.

Certains sites peu étendus ne correspondent pas vraiment à un habitat, ils sont liés, comme la fouille l'a montré, aux activités agricoles (bergeries, lieux de stockage...) sans être vraiment un habitat.

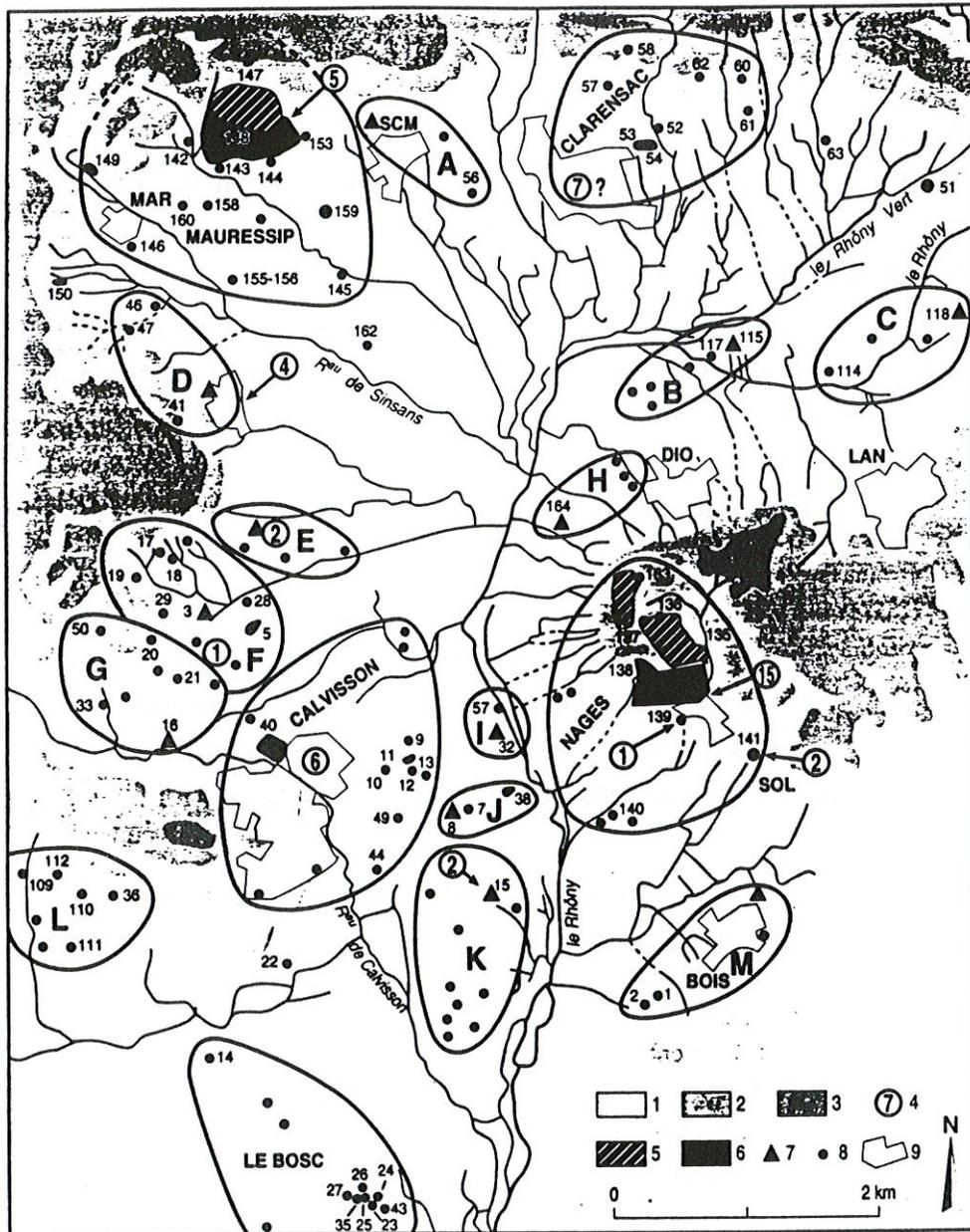
On peut aussi penser qu'un certain nombre participent d'un front pionnier qui a duré le temps de la conquête agricole et qui ne se justifie plus, une fois le terroir organisé pour la production. Ainsi s'expliquerait en partie la désertion de bon nombre de gisements du Haut-Empire.

#### **3) Bas-Empire et Moyen-Age**

Traditionnellement, on passe sans transition du modèle romain au modèle médiéval. Au Bas-Empire, les puissants ont accaparé les campagnes à leur profit et tout tourne autour de grandes *villae* dispersées, c'est le système du patronat et du colonat.

Pour le Moyen-Age, au contraire, le modèle est l'habitat groupé autour du village-*castrum* et il ne subsiste que de rares habitats dispersés.

Mais la recherche permet d'éclairer peu à peu cette longue période obscure qui va du Ve au XIe siècle et les premiers résultats ne confortent pas nécessairement les idées reçues. Ainsi, à Calvisson, il existe des cabanes groupées au VIIe s. Ainsi encore, le terroir d'Aimargues apparaît déjà, à l'époque carolingienne, comme très organisé autour des *villae* existantes, rien n'y montre une occupation lâche, comme il est généralement admis pour cette période. A Dassargues, on découvre que le système radiocentrique de voies de communication préexiste à la formation de villages médiévaux.



**Fig. 2.** Agglomérations, *villae* et réseaux agraires du haut Empire : le cas de la Vaunage (Gard). 1 : relief entre 50 et 75 m. 2 : relief entre 75 et 100 m. 3 : relief supérieur à 100 m. 4 : nombre d'épigraphes découvertes. 5 : *oppidum* de l'Âge du Fer. 6 : agglomération gallo-romaine. 7 : *villa* présumée (le cas de Bizac reste incertain (site 15)). 8 : habitat dispersé, annexe agraire. 9 : extension des agglomération actuelles (noms abrégés). Réseaux présumés domaniaux : les Bagnoles (A), Grassette (B), Coulogues (C), Sinsans (D), Carroux (E), Coiran (F), Largellier (G), Viou (H), Traversière (I), Girondelle (J), Bizac (K), Puech de Monceau (L), les Fonts (M) (DAO M. Clatot, CRA-CNRS).

### **Conclusion en forme de réflexions méthodologiques**

Il faut travailler dans la longue durée, on voit ainsi les évolutions. Mais attention aux chiffres qui peuvent induire en erreur. On ne peut par exemple se contenter d'additionner les sites pour apprécier l'importance du peuplement à une époque donnée, il est plus judicieux de tempérer ces données en tenant compte également de la surface occupée. Il est vrai que toutes les périodes n'habitent pas l'espace de même façon, il faut appliquer une pondération par exemple entre l'époque romaine impériale, grosse consommatrice d'espace bâti et le Moyen-Age, beaucoup plus modeste. En appliquant cette pondération, on obtient une courbe à peu près plane depuis l'Antiquité jusqu'au XIe s. où elle commence à grimper.

Attention aussi, pour l'origine de nos villages, aux déductions obtenues à partir de la seule forme de l'habitat actuel. L'expérience a montré, à Lunel-Viel par exemple, que de tels raisonnements peuvent conduire à des conclusions parfaitement erronées.

En fait, il faut multiplier les approches et faire intervenir les textes, quand il y en a, et la fouille. Pour l'instant, restons modestes dans nos conclusions.

(compte-rendu de J.-P. Comps)

# LA CERAMIQUE DE PATERNA ET MANICES AUX XIIIe/XIVe s. : technologie, classification, importations en Languedoc-Roussillon

(conférence de François AMIGUES -12 avril 1997)

Pendant tout le bas moyen-âge (XIIIe, XIVe, XVe), à partir de la conquête chrétienne de Jacques Ier, les céramiques de la région de Valence inondent tout l'occident médiéval, l'Égypte et même plus loin, le Liban.

On trouve souvent de ces céramiques vertes et brunes, bleues et dorées en fouille dans la région Languedoc-Roussillon et en particulier à Elne, Collioure et Perpignan. Ces céramiques sont considérées chez nous comme céramique de luxe, pas à Valence. Tout le monde est amoureux de la céramique dorée (papes, rois, grands seigneurs) qui remplace la vaisselle d'or pour les jours ordinaires.

Les potiers sont très connus et célèbres, on les appelle souvent pour travailler à l'étranger : en 1360, à Avignon, le cardinal Haudouin fait venir des potiers de Paterna pour exécuter les pavements de sa résidence. Vers 1384 (?) le duc Jean de Berry appelle Jehan de Valence pour fabriquer des carreaux pour ses résidences à Poitiers, Bourges, Mehun-sur-Yèvre.

Ces potiers sont des *mudejares*, des musulmans qui maintiennent très vivement les traditions. Au début du XVIIe s., la production s'achève avec l'expulsion des morisques dont certains vont s'installer en Tunisie, et l'on constate un transfert de technologie impressionnant.

## SITUATION

La ville de Paterna se trouve sur une colline qui domine la plaine de Valence. On a retrouvé un pan de muraille de son alcazar d'époque islamique qui dominait le village. Le site du *Testar del Moli* (1) se trouve le long du Turia dans une zone d'argiles quaternaires constituant les dépôts fluviaux de la rivière.

Plusieurs autres ateliers existaient autour de Valence, dont Manices en particulier, mais les argiles utilisées étant strictement les mêmes, il est difficile de préciser l'atelier de provenance dans la vaisselle exportée retrouvée en fouille. On se contente de parler de céramique de Valence.

Après de regrettables spoliations au début du siècle par des antiquaires, le service archéologique municipal de Paterna et la Casa Velasquez entreprirent conjointement des fouilles en 1985, fouilles qui se poursuivent toujours vu l'intérêt majeur du site. Le *Testar del Moli* constitue une immense zone de fabrication des poteries, une véritable "zone industrielle" de potiers.

## LES ATELIERS

Les ateliers se situent sous 30 cm environ de terre arable stérile rapportée au XIXe s. pour la culture des orangers. Deux niveaux ont pu être retrouvés :

1- Un niveau du XIIIe s. dont les structures en élévation ont été complètement arasées au XIVe s. Restent seulement les fosses d'extraction de l'argile et les emplacements des tours dont le remplissage est constitué de céramiques vertes et brunes ou bleues et dorées, puis de tessons grossiers, puis de glaise.

Quinze tours fonctionnaient simultanément et on donne une production quotidienne de 200 pièces par potier et par tour ce qui est considérable. Les tours étaient semi-enterrés et le volant se trouvait au niveau du sol.

2- Au-dessus, un niveau du XIVe s. Là, les structures des ateliers existent encore. Elles se présentent sous formes de grandes nefs en L de 30 m de long et 2,80 m de large. Les murs sont en *tapijal* (chaux, graviers, terre) banché (technique arabe) enduits sur les quatre faces.

Les tours sont complètement enterrés. Au fond de la fosse un mortier est calé avec des tessons. A l'intérieur, scellée avec de la glaise, se trouve une tasse dans laquelle vient se positionner la pierre percée d'un petit orifice où vient s'appuyer la pointe de l'axe du tour.

Au XVe siècle, on installe des tours à banc dont le système d'appui des axes est semblable au précédent, mais ces tours sont complètement extérieurs au sol.

## ORGANISATION SPATIALE DES ATELIERS

### 1 - A l'extérieur des bâtiments

- fosses d'extraction.
- bassins de préparation de l'argile : concassage, trituration, puis addition d'eau et décantation.
- amassage ou 1er marchage dans le bassin.

### 2 - A l'intérieur

- aire de marchage dans l'angle du L de l'atelier. Pétrissage avec les pieds. Cendres et glaises superposées permettent de déterminer cette zone. On taille ensuite des carrés de 30x30 qui sont stockés dans l'atelier.
- zone de tours pour le façonnage.
- zone de séchage avant la cuisson des poteries. En dehors des périodes de production, cette zone est utilisée pour entreposer le matériel, par exemple les disques en terre cuite destinés à supporter les pièces.

### 3- Zone de cuisson

Au nord-ouest, en dehors des ateliers. Une vingtaine de fours ont été découverts mais malheureusement détruits au début du siècle. Mais un four découvert en 1985 a pu être fouillé : c'est un énorme four de 10 m de long sur 3 m de haut et 5 m de large en forme de "godasse". Ses parois en adobes ont subi de nombreuses réparations. L'étude d'un four

identique construit il y a une centaine d'années et qui fonctionnait encore récemment a permis de reconstituer son fonctionnement et son cycle de cuisson qui durait 4 jours.

## QUELQUES PRODUCTIONS

### 1- La céramique verte et brune

Décorée d'oxyde vert de cuivre et brun de manganèse sur émail stannifère blanc, elle apparaît vers le milieu du XIIIe s. et sa fabrication ne se serait pas poursuivie au-delà de 1410. Elle rappelle la *cuerda seca* d'époque islamique. Les thèmes décoratifs sont variés et souvent d'inspiration musulmane.

Quelques exemples :

- pichet-bassin avec blason à l'int. et un décor de cervidés et de palmettes à l'ext.
- écuelle : blason avec les "pals" d'Aragon.
- pièce provenant de l'abbaye d'Escaldieu, et décorée de paons.
- cloche du Lauragais (la trouvaille la plus occidentale).
- pièce avec arbre de vie.
- pièce avec lion marqué (comme les rois sassanides qui marquaient leurs animaux).
- plat avec cerf (symbolique).
- tesson avec des personnages.
- pied de lampe avec calligraphie pseudo-coufique.
- pied de lampe avec mains de Fatima et clef du paradis (*mudejar* par excellence).
- décors géométriques (triangles).

### 2- La céramique à décor bleu

Apparaît à Paterna dans le 1er quart du XIVe siècle. Apogée dans la 2me moitié du XIVe et la première moitié du XVe. s. Les motifs rappellent ceux de la verte brune et sont également d'inspiration musulmane mais on y trouve aussi des influences chrétiennes.

### 3- La céramique à décor bleu et doré

D'inspiration nazride (Grenade) décorée à l'oxyde métallique de cuivre et à l'oxyde bleu de cobalt. Elle existait à la même époque que la verte et brune. Le bleu est très clair, le doré est verdâtre ou olivacé. Le décor de spirales est très courant, très important dans l'Islam.

### 4- La céramique commune

C'est la céramique "vernise", le vernis étant une couverte au plomb vitrifiée- c'est la céramique la plus populaire et la moins chère- Il en existe deux variétés :

- le vernis *melado* couleur de miel (oxyde de fer).
- le vernis vert à base d'oxyde de cuivre.

La céramique verte disparaît au milieu du XIVe s..

On trouve, dans cette catégorie, toutes les formes nécessaires à un service complet de table et de cuisine : écuelles, plats à marli, pichets, bouteilles, lampes à huile sur pied, diables, marmites et une série de récipients divers : mortiers, jarres, cache-pots....

NOTES:

(1)- *Testar* : accumulation de tessons de poterie (*testaccio* en Italien).

(2)- Pour plus de détails et pour admirer des photos en couleurs de nombreuses productions, voir la plaquette éditée lors de l'exposition au Musée Saint-Jacques à Béziers en 1993 (Bibliothèque A.A.P.-O.).

# **PALÉOMÉTALLURGIE ET PALÉOPEUPEMENTS : plus de deux mille ans d'histoire des paysages dans les Pyrénées méditerranéennes.**

(conférence de Véronique Izard\* - 24 mai 1997)

\*Géographie de l'environnement (GEODE), UMR 5602 CNRS, Maison de la recherche, Université de Toulouse II, 31058 Toulouse.

## **INTRODUCTION**

Les recherches sur l'histoire de l'environnement, conduites depuis quelques années dans la moitié Est des Pyrénées, apportent des résultats nouveaux sur l'évolution des paysages montagnards. Combinant à la fois les résultats de disciplines des sciences de la nature et des sciences de l'homme, elles permettent d'appréhender les différents facteurs impliqués dans l'évolution des paysages, et autorisent une approche particulièrement fine des interactions et des relations homme/milieu. L'anthropisation de la montagne est, depuis le Néolithique, à l'origine de dynamiques successives des espaces forestiers. Dans l'extrémité orientale de la chaîne pyrénéenne, depuis l'Antiquité, le prélèvement de bois répondant aux besoins communautaires et celui indispensable au développement des artisanats et proto-industries a profondément marqué l'évolution du milieu. La métallurgie au bois, au premier rang des actions anthropiques responsables de dynamiques de toute sortes, s'est inscrite comme problématique de recherche. La démarche mise en œuvre, pluridisciplinaire, régressive et multiscalaire, offre des éléments de réponse aux questions des relations sociétés/métallurgie/environnement.

## **1 . PROBLÉMATIQUE ET DÉMARCHE**

Le rôle des activités proto-industrielles dans l'histoire de l'environnement n'a que trop rarement été pris en compte. En 1922, Maximilien Sorre est le premier à évoquer la relation forge/forêt, et attribue en partie l'état des milieux forestiers des montagnes méditerranéennes à l'activité humaine. Par la suite, certains botanistes et géographes vont considérer l'action anthropique comme un des facteurs d'évolution déterminant. Cependant, dans leurs approches scientifiques classiques, ils n'ont pu ni mesurer ni définir les dynamiques induites ; dynamiques éphémères, durables, réversibles ou irréversibles, qui forment la trame même de l'histoire de l'environnement. En 1978, dans sa définition des principes de l'écologie historique, Georges Bertrand précise qu'il faut faire "une étude des rapports entre les sociétés successives et les espaces géographiques qu'elles transforment pour produire, habiter et rêver". La prise en compte, dans les recherches environnementales, de l'homme comme acteur et de la longue durée, devenait nécessaire et indispensable.

Dans toute la partie orientale des Pyrénées, les premiers résultats<sup>1</sup> révèlent que l'évolution du milieu a largement été commandée par la métallurgie au bois. Depuis l'Antiquité, les sociétés sidérurgiques exercent, pour leurs besoins, des pressions grandissantes sur les espaces forestiers ; pressions dont l'intensité variable est à l'origine de modifications parfois extrêmes des paysages. Appréhender le poids de cette industrie, son développement dans l'espace et dans le temps, ses répercussions sur le milieu et les sociétés qui la pratiquent, contribue à l'étude de l'anthropisation de la montagne. Mais l'analyse des paysages métallurgiques dans le cadre spatio-temporel défini (l'extrémité orientale des Pyrénées) reste complexe. En effet, l'identification des phases successives de l'impact métallurgique, est parfois difficile à situer chronologiquement et géographiquement. La caractérisation des évolutions et des dynamiques paysagères engendrées n'est pas simple à percevoir, comprendre et décrire. L'effort porté sur les reconstitutions paléométallurgiques et paléoécologiques ne pouvait se concevoir sans une démarche associant plusieurs disciplines. L'approche paléoenvironnementale est possible grâce à l'étude de sites emboîtés, c'est à dire d'unités géographiques variables, appréhendées à différentes échelles. Cette démarche est facilitée par la multitude de vestiges archéologiques et paléoenvironnementaux (crassiers, forges, mines, charbonnières, signatures écologiques...) présents dans tout l'espace considéré.

## **2 . MÉTHODOLOGIE**

Cerner les interactions et les relations sociétés/métallurgie/environnement, à la fois au niveau temporel et spatial, échappe au cloisonnement disciplinaire qui caractérise trop souvent les études scientifiques. L'approche globale mise en œuvre fait nécessairement appel à la pluridisciplinarité, intégrant sciences de la nature et sciences de la société. Elle combine à la fois l'archéologie et l'histoire, visant à l'étude sur la longue durée de la sidérurgie. La géographie et l'éco-histoire, permettant d'analyser les dynamiques récentes de l'environnement. L'anthropologie, intégrant l'homme dans le milieu, est indispensable pour appréhender les formes spécifiques des relations sociétés/environnement. Et des disciplines paléoécologiques telles que l'anthracologie et les résultats d'études palynologiques, sont susceptibles de définir les évolutions successives des paléopeuplements charbonnés.

L'archéologie permet tout d'abord de repérer et replacer spatialement les sites de forges et de mines. Cette contribution a porté en priorité sur les emplacements sidérurgiques proto-historiques. Les relevés systématiques, effectués sur chacun des sites découverts, ont à l'heure actuelle, permis de situer chronologiquement un certain nombre de crassiers. Le dépouillement de multiples fonds d'archives, des premiers textes disponibles aux VIII-IXe s., jusqu'aux derniers documents relatifs à l'industrie métallurgique, complète ensuite

---

<sup>1</sup> Les résultats, qui ont déjà fait l'objet de plusieurs publications, émanent d'une recherche scientifique en cours d'achèvement (1998).

l'inventaire. Pour ces périodes couvertes par les sources écrites, les apports de l'archéologie pallient l'imprécision de certains textes. L'ensemble des données acquises offre une vision en continu de la paléoméallurgie, depuis le III<sup>e</sup> siècle avant notre ère jusqu'à l'époque contemporaine. L'histoire de la sidérurgie, définie spatialement et chronologiquement, est synthétisée au moyen de cartographies successives.

L'approche éco-historique et géographique (travail d'archives, interprétation de photographies anciennes et photographies aériennes, relevés phytogéographiques...), est fondamentale pour l'étude des paysages végétaux. Elle nous renseigne sur les variations et l'état de la couverture végétale, sur les modifications (conversion d'une futaie en taillis par exemple), régressions, dégradations, substitutions (du sapin au profit du hêtre...), disparitions, extension, etc. L'approche multiscalaire, centrée sur l'étude de sites (versant, bassin secondaire, vallée principale) à l'intérieur desquels sont analysés différentes unités ou objets représentatifs (forêt, charbonnière, etc.), permet de généraliser les données et définir des modèles d'évolution. L'anthracologie est basée principalement sur l'étude des places de charbonnage, retrouvées en forêts et hors forêts, marqueurs ponctuels de l'exploitation forestière pour la production de charbon de bois. La composition spécifique des charbonnières rend compte localement de l'image des peuplements au moment de leur exploitation. Les fragments carbonisés sont prélevés en stratigraphie, selon un protocole d'échantillonnage qui prend en compte divers paramètres (préparation du site, approvisionnement, édification). L'étude de ces traces offre des informations spatiales fines, prolonge et complète les données éco-historiques et géographiques. Les résultats sont confrontés aux données de la palynologie historique, définissant les évolutions générales des paléomilieus. Dans un proche avenir, l'analyse des macro-restes ligneux s'étendra aux fragments présents sur les sites sidérurgiques. Ces études complèteront les informations et fourniront des précisions d'ordre chronologique.

La combinaison des approches paléoenvironnementales met ainsi en évidence le degré et la forme de l'impact anthropique. La mise en parallèle de l'ensemble des résultats obtenus, permet de saisir, sur le long terme, l'évolution des paysages paléoméallurgiques. Les différentes phases et phénomènes dégagés, ne doivent pas nous faire oublier cependant, qu'il reste encore des limites. La connaissance des états du passé, des interactions sociétés/méallurgie/environnement, seront notamment affinées grâce au recours à des fouilles archéologiques plus approfondies.

### **3. RÉSULTATS**

Dès la fin du III<sup>e</sup> s. avant notre ère jusqu'au milieu du III<sup>e</sup> s. après, de vastes centres de réduction et de transformation du fer s'installent à proximité des gisements miniers. Ici peut-être plus qu'ailleurs, cette proto-industrie semble avoir été, dès cette époque, à l'origine d'importants changements sociaux-économiques et environnementaux. Les milieux forestiers de moyenne montagne, répondant à l'approvisionnement en combustible des forges, font l'objet d'une exploitation massive. Au lendemain de la grande paix romaine, les

troubles suscités par les guerres, les invasions, les razzias et les épidémies, bouleversent l'activité. Cette proto-industrie reste pourtant une composante essentielle de la vie économique et culturelle des sociétés du haut moyen âge. L'impact sur les espaces boisés se généralise à la forêt montagnarde. La dispersion des forges, plus petites, au centre des peuplements d'altitude, dessine une nouvelle géographie de la métallurgie. Alors que dans ces zones les sapinières régressent au profit des pinèdes et taillis de feuillus, les espaces ouverts de moyenne altitude s'enrichissent et se reforestent. Dans le renouveau de l'époque carolingienne, le rôle de la sidérurgie apparaît primordial. Les prémices de la croissance économique et la mise en valeur intensive des terroirs, ne peuvent en effet se concevoir sans l'existence d'un outillage diversifié et perfectionné. Le développement des communautés rurales fixe la première trame de l'espace agro-sylvo-pastoral. Les forges qui s'installent au sein des villages et dans l'enceinte des châteaux, répondent aux besoins communautaires locaux. Les enjeux centrés autour des mines et des forges deviennent manifestes. L'émergence de la *moulina de ferr* (forge hydraulique), au XIVe siècle, suscite une augmentation importante de la production de fer et des exploitations minières. Une véritable infrastructure industrielle se met en place. L'intensification du charbonnage se surimpose aux pratiques sylvo-pastorales traditionnelles. Avec la pression plus grande exercée sur les peuplements forestiers, les premières manifestations de la crise forestière apparaissent. Les conflits parfois violents entre communautés villageoises et maîtres de forges induisent une codification stricte des usages et des droits au bois. La conversion des peuplements de futaie (hêtre et chêne) en taillis et la disparition progressive du sapin marquent la fin du Moyen Age. Les peuplements forestiers des vallées méditerranéennes se trouvent profondément transformés. La réputation des fers catalans, incontestée sur les grandes places des marchés d'Europe, fait oublier les difficultés liées à l'approvisionnement en combustible. Elle suscite, au siècle suivant, une intensification du nombre de forges (plus d'une quarantaine au XVIe s., auquel il faut ajouter les ateliers de transformation). La surexploitation des forêts aboutit alors à une dégradation généralisée des milieux. Les difficultés de production de la fin du XVIe s., induites par le manque de bois, deviennent rapidement une fâcheuse réalité, limitant l'industrie toute entière. Les forges chôment et l'activité minière est en souffrance. L'adoption au siècle suivant de la trompe des Pyrénées, dans le procédé de réduction directe du minerai, doit permettre de pallier, en partie, les difficultés dépendantes de la pénurie de combustible. Mais cette technologie, qui donne naissance à la forge catalane, n'améliore pas la situation générale. Parallèlement à la création de nouvelles forges, certaines usines ferment leurs portes. La concurrence des fers étrangers, et les coûts de plus en plus importants d'approvisionnement en charbon, se combinent et portent un lourd préjudice à la production. Dans tous les rapports, le manque de bois, les forêts rabougries, dégradées et ruinées, sont dénoncés. Les fers issus des forges catalanes ne peuvent plus rivaliser avec les produits sortis des haut fourneaux au coke installés, à partir de la fin du XIVe s., dans les régions du Centre et du Nord. Le XIXe s., marqué de ruptures, déséquilibres, reprises et déclin, s'inscrit comme le siècle de tous les

changements. Alors que le glas sonne pour les dernières forges traditionnelles qui cessent une à une de battre le fer, les hauts fourneaux au bois s'installent sur le pourtour du massif du Canigou et tentent de relancer l'activité. L'amodiation des gisements miniers par des sociétés étrangères, permet la mise en place de nouveaux procédés d'exploitation et le développement des moyens de transport. Un nouveau souffle est donné à l'industrie. Cependant, la concurrence nationale et étrangère, les guerres (même si elles sont responsables d'un nouveau regard porté sur les gisements du sud) et les crises minières successives du début du XXe s. (1918, 1921-31), paralysent l'extraction et le traitement du minerai. Les hauts fourneaux de Ria, les mines de Batère et de la Coume, qui parviennent à maintenir leur activité, ne retiennent plus grand monde. Mineurs, forgerons et charbonniers contribuent à donner à l'exode rural, amorcé dès la fin du XIXe s., un caractère beaucoup plus important que dans les Pyrénées centrales et occidentales. La métallurgie et les activités agro-sylvo-pastorales n'exercent plus les mêmes pressions sur l'environnement. Le renversement brutal de situation se traduit par une reconquête spectaculaire de la forêt et une diversification des milieux. Enrichement des zones cultivées, évolution spontanée (vieillesse des taillis, colonisation des hêtraies par le sapin, etc.) et aménagements des forêts de moyenne altitude, reconquête forestière (par le pin et le bouleau) des pâturages et reboisements RTM<sup>2</sup> dans les zones sensibles de haute montagne, créent une mosaïque de paysages.

## CONCLUSION

Les signatures de millénaires d'anthropisation des milieux, dans l'extrémité orientale de la chaîne pyrénéenne, nous amènent à reconsidérer l'action de l'homme dans l'évolution de l'environnement. Les résultats présentés apportent des informations nouvelles et poussent à souligner l'importance des activités sidérurgiques dans l'évolution du couvert végétal. La mise en parallèle des données de disciplines des sciences de la nature et des sciences de l'homme, pour l'étude des paysages paléométallurgiques et pour l'histoire de l'environnement montagnard, a permis d'une part d'évaluer sur le long terme l'impact de cette industrie sur la société et le milieu, d'autre part de matérialiser les états successifs induits. Ces acquis permettent enfin d'analyser les dynamiques paysagères actuelles et de prévoir les réponses futures de l'environnement aux modes et formes d'exploitations en cours.

(résumé par V. IZARD)

---

<sup>2</sup> Restauration des terrains en montagne.



# LA JOURNÉE DU 8 NOVEMBRE À PEYRESTORTES

C'est une triple circonstance qui a réuni à Peyrestortes, le samedi 8 novembre 1997 à Peyrestortes, une centaine de membres et de sympathisants de l'A.A.P.O. Il s'agissait d'abord de rendre hommage à un pionnier de l'archéologie en Roussillon, Georges Claustres. Cette manifestation était prévue depuis longtemps mais nous attendions la parution du volume des Études Roussillonnaises qui lui était dédié pour nous réunir. Le livre est arrivé trop tard pour être offert à notre ami, décédé le 16 janvier dernier. C'est un hommage posthume qui lui a été rendu.

La seconde circonstance était donc la sortie de l'ouvrage, le tome XV de la série lancée en 1951 par une équipe roussillonnaise dont Pierre Ponsich était, et demeure pour notre joie à tous, le chef de file. Après une éclipse de près de trente années (1957-1987), la parution a pu reprendre grâce au soutien actif de l'Association des Amis du Vieux-Canet, et le volume qui sort est le neuvième de la nouvelle série : le rythme d'une parution annuelle a pratiquement été tenu. Cet ouvrage de 200 pages, magnifiquement illustré, qui contient seize contributions et une préface de Jean Guilaine, professeur au Collège de France, témoigne de la bonne santé de la recherche en "histoire et archéologie méditerranéenne", sous-titre de la revue, et plus précisément ici en archéologie roussillonnaise car il s'agissait d'honorer un pionnier en la matière.

Enfin ce tome XV et cette année 1997 marquent le quinzième anniversaire de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, et de même que le dixième anniversaire avait donné lieu à un rassemblement festif - comme on dit maintenant - il convenait de célébrer dignement ce nouveau cap franchi dans la vie associative de notre déjà plus toute jeune A.A.P.O.

Un courrier a été envoyé à tous les membres, et pas seulement à eux : les amis de Georges Claustres, bien sûr, et les membres de l'Association des Amis du Vieux Canet étaient conviés à une manifestation qui, se tenant à Peyrestortes, concernait aussi les habitants de cette sympathique commune. Pourquoi Peyrestortes ? Avant tout parce que Georges Claustres y a œuvré dans les années 1950, et a mis au jour, au lieu-dit Las Sedes, une superbe collection de céramiques gallo-romaines, beaucoup présentant des graffiti dont il a fait et publié l'étude. Mais aussi parce que la ville dispose d'une grande et belle salle qu'elle a mis gracieusement à notre disposition, et qu'elle expose - dans une présentation rénovée il y a peu - les objets provenant des fouilles de Georges Claustres et de celles effectuées il y a une dizaine d'années par Annie Pezin.

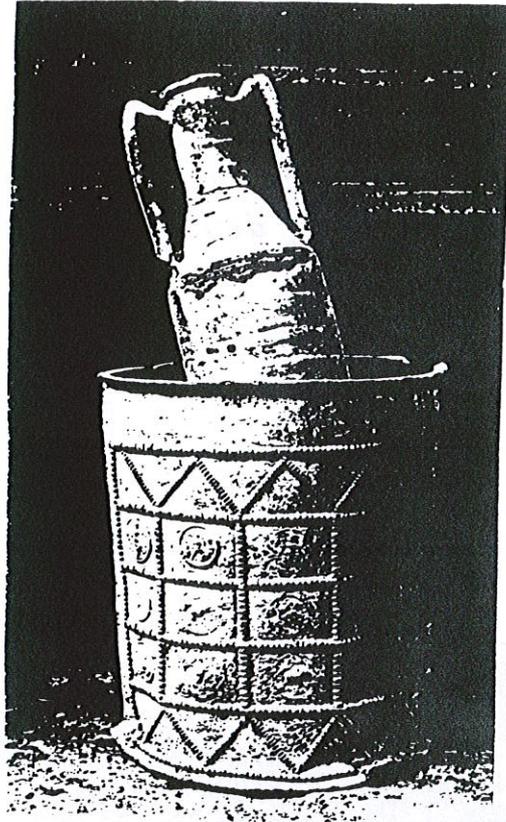
Dans le courrier, qui débutait par un comminatoire "Tous sur le pont !" était présenté le programme de la manifestation : une évocation de la vie et de l'oeuvre de Georges Claustrès par Cyr Descamps et Jérôme Kotarba, la présentation du numéro d'hommage des Études Roussillonnaises par Jean-Pierre Comps, un exposé de Jean Abelanet sur les graffiti de Peyrestortes, la visite de l'exposition archéologique sous la conduite d'Annie Pezin, un apéritif sur place et, réservé en priorité aux membres de l'A.A.P.O. mais aussi à leurs amis, une paella servie dans une sorte d'auberge espagnole où chaque convive était convié (ce qui est normal...) à amener un dessert.

Ce programme a été suivi à la lettre par la centaine de participants qui se sont retrouvés, à 17 heures, au Centre Culturel de Peyrestortes. Dans une courte allocution, la plus courte de la soirée, le maire a souhaité la bienvenue aux amis de Georges Claustrès, des Études Roussillonnaises et de l'A.A.P.O. Ont suivi les différentes interventions que nous donnons ci-après, l'apéritif et le repas.

Deux moments forts ont marqué la partie festive de la manifestation. Tout d'abord la remise d'un cadeau au petit Paul-Majd, bébé de quelques semaines représenté par ses parents, Valérie Porra-Kuténi et Tarek Kuténi. Le président de l'A.A.P.O. a fait remarquer que le dixième anniversaire de l'Association avait déjà été marqué par deux naissances de futures archéologues, celles de Mélanie Kotarba et d'Elsa Castellvi, et qu'il convenait d'ores et déjà de penser au vingtième anniversaire...

Le second moment a été le discours du Président entre la poire et le fromage (deux desserts parmi la centaine apportée) du repas. Afin que nul n'en ignore, le texte, dont une partie est restée dans son latin d'origine (ce qui peut rimer avec cuisine...) a été distribué sous forme d'un pamphlet - au sens étymologique du terme - et nous nous faisons un plaisir de le reproduire *in fine*.

Cyr DESCAMPS



---

BIBI SERVIT NQ N XAKRTIBI

---

Parietibus tortis  
Ab Urbe Condita 2750  
J. Chiracoque L. Jospino consulibus  
ante diem sextum Idus Novembres

*Pendant qu'à Peyrestortes de riches Gaulois s'essaient au maniement délicat de la langue latine...*



*à Rome, on en est encore à inviter ses amis.*

Ecoute le menu : le marché n'en aura point fait les frais. Des paturages de Tibur viendra un chevreau bien gras, le plus tendre du troupeau. Il n'aura pas encore brouté l'herbe ni osé mordre aux branches des jeunes saules : il a plus de lait que de sang; des asperges de montagne que, laissant là son fuseau, la fermière a cueillies; puis de gros oeufs, encore tout chaud des tresses de foin, avec les poules qui les ont pondus; des raisins conservés une partie de l'année, aussi beaux qu'ils l'étaient à leurs ceps; des poires de Signia et de Syrie et, dans les mêmes corbeilles, des pommes au frais parfum, rivales de celles du Picenum...

C'eût déjà été une débauche qu'un tel repas, jadis, pour notre Sénat...Mais aujourd'hui les riches ne goûtent plus de plaisir à manger, turbot ni daim n'ont pour eux de saveur, parfums et roses leur semblent méphitiques, si leurs larges tables rondes n'ont pour supports un prestigieux léopard en ivoire, la gueule grande ouverte...Pour eux un pied de table qui n'est qu'en argent, c'est comme un anneau de fer au doigt...

Chez nous, pas une once d'ivoire, fût-ce sous forme de dés ou de jetons. Les manches mêmes de mes couteaux sont en os : voit-on que cela donne un goût rance aux viandes ou que la poularde qu'ils découpent en soit moins savoureuse ? Point de maître d'hôtel, supérieur à toutes les officines, disciple du docte Tryphérus chez qui on détaille des mets de choix, tétines de truies, lièvre, sanglier, antilope, oiseaux de Scythie, flamant gigantesque, chèvre de Gétulie, avec un couteau émoussé...Lever un émincé de chevreuil ou une aile de poule d'Afrique, le mien ne le saurait pas : c'est un novice un peu naïf et qui n'est habitué qu'aux tranches des modestes grillades.

Un jeune esclave dont la mise est grossière, mais le protège contre le froid, te présentera des coupes plébéiennes qui n'ont coûté que quelques as. Pas de Phrygien, ni de Lycien, ni de sujet acheté au marchand d'esclaves. Un point important : quand tu demanderas quelque chose, demande le en latin. Tous portent le même accoutrement; cheveux coupés et lisses, peignés exprès aujourd'hui en l'honneur des convives. L'un est le fils d'un pâtre inculte, l'autre d'un bouvier : il soupire après sa mère qu'il n'a pas vue depuis longtemps, il est triste et regrette sa cabane et ses chevreaux familiers. C'est un enfant d'un visage, d'une réserve digne d'une naissance libre : on voudrait que fussent tels ceux que revêt la pourpre éclatante. Il n'apporte pas aux bains, avec une voix enrouée, des testicules gros comme le poing, il n'a point donné déjà ses aisselles à épiler et ne dissimule pas craintivement un membre énorme derrière un vase d'huile. Il te servira du vin qui est né sur les montagnes d'où il est lui-même venu et sur le haut desquelles il a joué. Vin et échanton sont du même cru.

Peut-être t'attends-tu à voir un chœur se mettre à chanter de lascives chansons de Gadès, et des filles, encouragées par les applaudissements, s'affaisser jusqu'à terre en jouant de la croupe...Notre souper nous donnera aujourd'hui des plaisirs d'une autre qualité. On y récitera des vers de l'auteur de l'Illiade et des poèmes de Virgile aux accents si sublimes qu'on ne sait à qui décerner la palme.

Juvénal  
(Satire XI)

## ALLOCUTION DE BIENVENUE

par Jean-Pierre COMPS

Merci, Monsieur le Maire, de nous avoir si gentiment accueillis à Peyrestortes pour cet hommage à Georges Claustres. Merci à M. Bonnet, maire-adjoint et à tous les employés municipaux à qui nous avons occasionné un surcroît de travail.

Si le nom de Georges Claustres est avant tout lié à Perpignan et à Ruscino, il est aussi lié à Peyrestortes puisque c'est lui qui a commencé les fouilles de Las Sedes et étudié les nombreux graffiti trouvés lors des travaux. Graffiti dont Jean Abélanet nous parlera dans quelques instants.

Quand l'Association Archéologique a entrepris de réunir la contribution des archéologues roussillonnais pour cet hommage, Georges Claustres était encore en vie. Mais vous savez combien les archéologues travaillent lentement, et aujourd'hui Georges Claustres n'est plus. Son fils, qui a de graves problèmes de santé, n'a pu se déplacer et nous prie d'excuser son absence. Souhaitons-lui un prompt rétablissement.

Avant de passer la parole à mes collègues, je voudrais remercier tous ceux qui ont permis la réalisation de l'ouvrage qui vous est présenté : Pierre Ponsich qui continue, avec une foi que les années n'entament pas, à animer la revue qu'il a lancée au début des années 50, les Amis du Vieux Canet qui en assurent la réalisation matérielle et la gestion. Nous avons eu à déplorer cette année le décès de René Marty, président des Amis du Vieux Canet depuis de longues années, c'est une deuxième perte douloureuse pour nous tous. Nous espérons, quant à nous, que la collaboration que l'Association Archéologique a entamée avec la revue en 1994 se poursuivra longtemps encore pour le bénéfice de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et à l'archéologie locales.

La grève des camionneurs a empêché un certain nombre de personnes de nous rejoindre, elles m'ont demandé de les excuser : les représentants du Service régional d'Archéologie à Montpellier ; Guy Barruol, inspecteur général de l'archéologie. Je remercie aussi tous ceux qui ont accepté de faire le déplacement jusqu'ici : François Souq, responsable régional de l'AFAN, Rémi Marichal, successeur de G. Claustres sur le site de Ruscino, et tous nos amis archéologues du Roussillon, de Cerdagne et de Catalogne du sud mais aussi les numismates, les musiciens que Georges Claustres a côtoyés dans sa vie. Georges Claustres était un homme discret, un peu secret, mais nous sommes heureux qu'il trouve sa place ici aujourd'hui dans cette grande famille que nous constituons tous autour de lui.

## GEORGES CLAUSTRES, À PROPOS DE SA BIOGRAPHIE

par Cyr DESCAMPS

Je ne reprendrai pas ici la biographie publiée dans les Études Roussillonnaises, où j'ai essayé de présenter Georges Claustres dans toutes les étapes de sa vie et non seulement sa carrière d'archéologue. Car on oublie, ou parfois on ne sait même pas, qu'il a été un musicien reconnu, pratiquant plusieurs instruments et tenant à l'occasion la baguette de *maestro*. Sa participation à la formation de Guilhaumon-Aîné, orchestre réputé dans l'immédiat après-guerre, est bien la preuve que son talent était reconnu.

Mais je voudrais d'abord évoquer les conditions de rédaction de cette notice : pendant la douzaine d'années où j'ai visité assez régulièrement Georges Claustres, il me racontait des anecdotes le concernant. J'ai constaté que celles concernant la période de captivité revenaient de plus en plus souvent... Je n'ai pris des notes que lorsque Jérôme Kotarba m'a parlé du volume d'hommage en projet, et de l'urgence de rédiger une biographie. Je suis alors allé le voir cinq ou six fois de suite, bloc-notes à la main.

C'était en avril 1996. Il était déjà quasiment aveugle, et il n'y a pas eu moyen d'accéder à ses archives, où j'aurais pu compléter mon information et aussi trouver des photos, concernant par exemple des fouilles de Ruscino ou la visite en 1949 du maire de Perpignan à l'hôtel Pams. Cela aurait recréé une ambiance et rendu plus agréable la lecture d'un texte un peu sec, qui dépare un volume par ailleurs si bien illustré.

Sa mémoire était défaillante, et il lui arrivait de chercher pendant d'interminables minutes le nom d'un ami, voire le prénom de sa femme... Il a fallu que j'aie vu la liste des maires de Perpignan pour retrouver le nom de celui qui l'avait aidé lors de l'installation du Musée, Félix Mercader. J'ai tenu à rester le plus près possible de ses souvenirs, qui devaient parfois être précisés, voire rectifiés ; c'est ainsi que Marie-Claude Valaison m'a dit qu'il ne fallait pas employer le terme de conservateur pour les trois années où il avait assuré l'intérim de l'administration du Musée Rigaud. Que G. Castellvi m'a fait distinguer *Lugdunum Convenarum* (St Bertrand de Comminges) et *Civitas Consoranorum* (St Lizier) etc. Le texte dans sa rédaction quasi-définitive a reçu son *imprimatur* et j'y tenais beaucoup car il ne s'agissait pas -encore - d'une notice nécrologique mais bien de la biographie d'un collègue à qui nous voulions rendre hommage, au soir de sa vie.

Revenons sur quelques histoires. Pour ce qui est de Tautavel, je savais que le crâne avait failli être découvert par René Ribes, sa pioche étant passée à une vingtaine de centimètres du précieux fragment... Mais ignorais que le gisement préhistorique avait failli être découvert par Georges Claustres et son ami Roger Grau, quelques mois avant J. Abélanet...

Un jour que je le rencontrais à la brocante dominicale, sur l'esplanade des Expositions, il venait d'acheter une brochure. C'était le tiré à part d'une de ses œuvres, dédié à une personnalité politique connue... J'avais mentionné l'anecdote dans mon premier texte, mais il me l'a fait supprimer...

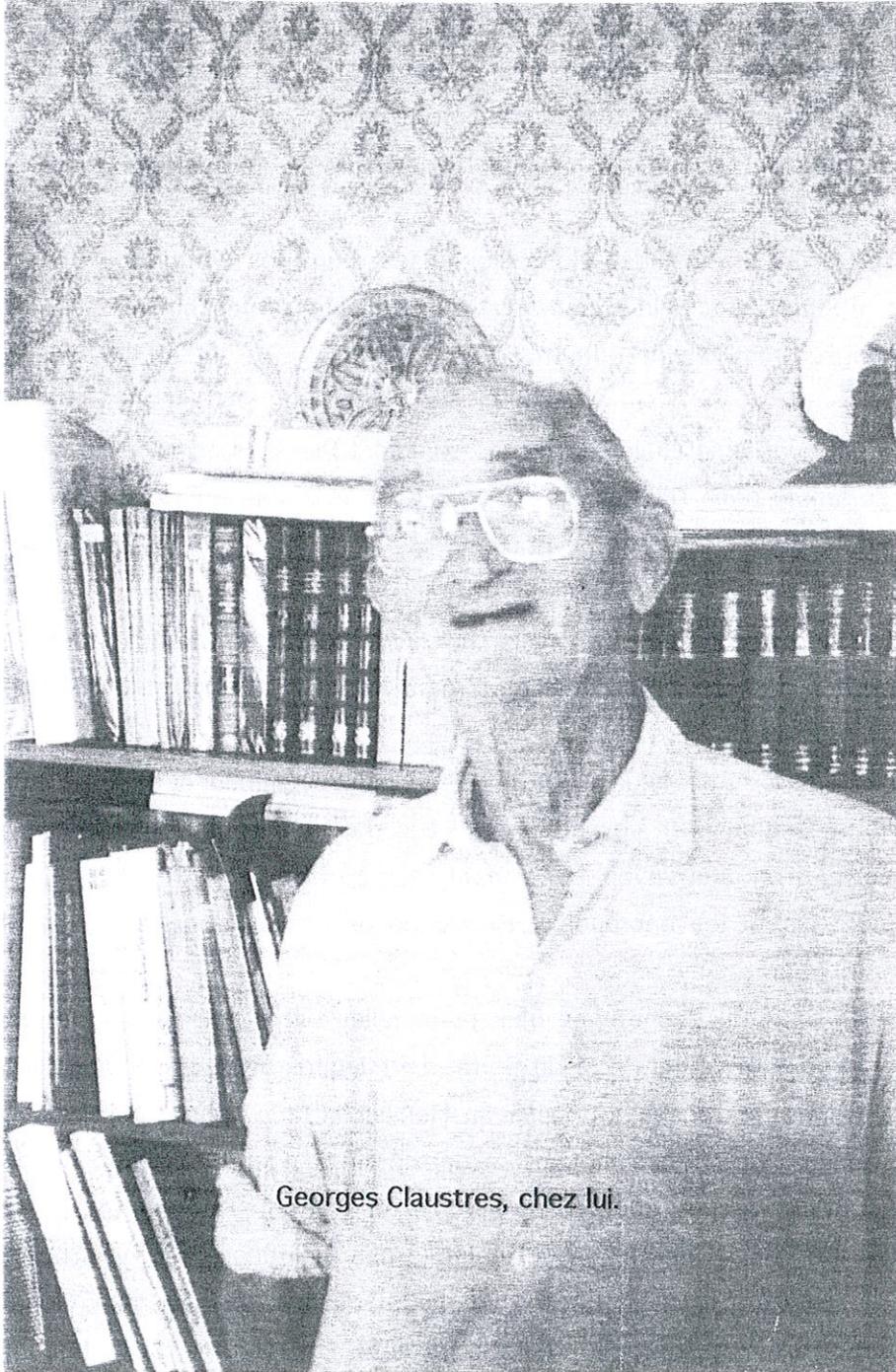
Il a aussi censuré d'autres passages, comme la mention de ses déboires avec un archéologue pour qui il avait restauré des céramiques avec promesse de rémunération, promesse jamais tenue...

Cela m'amène à dire quelques mots de son caractère. C'était un homme secret, discret - Jean-Pierre Comps vient de le rappeler -, modeste, ayant toujours peur de déranger. Et spontanément peu bavard : son fils Bernard m'a dit qu'il avait appris des choses sur la jeunesse de son père en lisant la notice ! Il était curieux de tout, et prenait autant de plaisir à écouter les histoires que je pouvais lui raconter qu'à évoquer ses souvenirs, ce qui n'est pas si fréquent chez les personnes âgées. Très économe, il ne s'est pas servi d'une retraite somme toute honnête pour améliorer son environnement ou son ordinaire. Je peux également ajouter qu'il ne disait du mal de personne, et qu'il ne se plaignait pas, bien qu'il ait paru souvent désabusé ; je ne l'ai jamais trouvé vindicatif, même s'il lui arrivait d'exprimer des regrets.

Qu'ajouter ? C'était un homme charmant... Cette phrase est revenue à plusieurs reprises dans la bouche d'interlocuteurs qui l'ont connu. En dehors de jugements parfois sévères portés sur son travail d'archéologue, je ne lui ai pas connu d'ennemis.

Ami Georges Claustres, toi que je n'ai jamais tutoyé ni appelé par ton prénom, merci d'avoir tracé des sillons et ouvert des voies, merci aussi de nous réunir aujourd'hui autour de ton souvenir.

Comme on le dit au Sénégal, que la terre te soit légère.



Georges Claustrès, chez lui.

## LE TOME XV DES ÉTUDES ROUSSILLONNAISES

par Jean-Pierre COMPS

Avant d'aborder le contenu de ce numéro, permettez-moi de m'attarder un peu sur sa présentation parce que ce n'est pas tous les jours que vous trouverez une revue d'histoire et d'archéologie aussi luxueuse. Papier glacé, magnifique couverture, photos ou schémas couleur et surtout très belle composition de Gérard Mora qui a bien voulu, pour ce numéro comme pour le précédent, donner son temps bénévolement. Par ces temps mercantiles, c'est digne d'être souligné et applaudi.

Ce numéro spécial des Études Roussillonnaises réunit les contributions de vingt et un archéologues. Il faut y ajouter la préface de Jean Guilaine, professeur au Collège de France dont la signature prestigieuse authentifie en quelque sorte la qualité des travaux ici présentés.

Dans cette préface, Jean Guilaine rappelle comment Pierre Ponsich, au début des années 1950, a osé se lancer dans l'aventure des Études Roussillonnaises, créant ainsi la revue qui faisait cruellement défaut. Et nous ne pouvons que souscrire à la phrase qui termine cette contribution : "Longue vie aux Études Roussillonnaises !"

Dans un premier article, Cyr Descamps rappelle évoque les grands traits de la vie de Georges Claustres, puis Jean Abélanet et Jérôme Kotarba publient sa bibliographie, travail qui sera fort utile.

Vient ensuite une fort belle étude de Françoise Claustre (empêchée de se joindre à nous à cause de sa participation à un colloque ) sur l'âge du Bronze en Roussillon, article où elle résume tout ce que l'on peut savoir, concernant cette période, sur les grottes, les mégalithes, l'habitat de plein air, et les nécropoles. Beaucoup de cartes, de relevés, de photos, une synthèse remarquable.

Elle est suivie de trois recherches plus ponctuelles : la première de Pierre Ponsich et Françoise Claustre sur le dolmen n° 1 du Serrat d'En Jaques à Caixas. Étude ponctuelle mais qui s'élargit à l'étude des anses à poucier en Roussillon, ces appendices caractérisant une variété de céramique du Bronze moyen. La deuxième de Florent Mazière concerne quatre nouvelles haches métalliques de l'âge du Bronze récemment découvertes. La troisième de Michel Martzluff porte sur une variété de molettes (les molettes étant la partie mobile de la meule, dessin p.64-65) en forme de barque datant de la protohistoire. Que faisaient ces barques en Andorre et en Cerdagne, voilà le mystère. Ces Cerdans n'en finiront jamais de nous étonner.

C'est bien ce que l'on voit avec l'article de Pierre Campmajo et Guy Rancoule qui publient la céramique tournée du site perché de Llo en Cerdagne. La liaison privilégiée avec l'Ampurdan y apparaît clairement, au moment où l'écriture ibère, abondamment représentée par des inscriptions rupestres, se développe, deux manifestations qui permettraient de voir

dans la Cerdagne une zone-refuge pour les populations ibérisées de la plaine, bousculées par la conquête romaine.

L'Antiquité romaine fait l'objet de cinq études. La première, comme il se doit, concerne Ruscino, ou plutôt la campagne proche de Ruscino, au sud de la Têt. C'est un pointage des sites connus, où Jérôme Kotarba et moi-même avons essayé de retracer la vie de ce terroir depuis la conquête jusqu'à la fin de l'empire romain, ce qui permet de replacer le chef-lieu de la cité, s'il y a réellement eu une cité de Ruscino, dans son contexte spatial et économique.

L'étude numismatique de Bernard Dutres ne nous éloigne pas de Ruscino, puisque c'est à cette cité qu'il attribue la frappe des monnaies au dauphin datées du début de la conquête, en somme une monnaie des *Sordones* tolérée par les Romains. Il y a là de quoi rabattre le caquet aux Colliourencs : nous avions à Perpignan notre dauphin bien avant eux.

On retourne à la campagne avec la publication, par Christian Olive et Annie Pezin, de la fouille de l'atelier de potier de la Foun del Mas à Ponteilla. Cet atelier, certainement lié à un grand domaine, comme à Sallèles d'Aude, produisait des amphores Gauloises et Dr. 2/4 destinées à écouler la production de vin, ainsi que de la céramique commune et des matériaux de construction, tuiles, briques, tubulures de chauffage.

Bernard Liou et Yves Chevalier signalent une estampille de potier inédite relevée à Port-Vendres sur une amphore Dr. 20, transportant de l'huile de Bétique.

L'huile (d'olives bien entendu) et le vin étaient présents sur toutes les tables, même les plus humbles apparemment, il fallait donc les acheminer vers les endroits les plus reculés, et donc il fallait des chemins, sinon des voies. Nous en arrivons ainsi au travail de Jean Abélanet qui décrit, avec cartes, photos et relevés à l'appui, le tracé d'une voie d'origine antique, depuis Espira jusqu'à Estagel. Il y avait forcément une voie qui remontait le cours de l'Agly et il faut féliciter Jean Abélanet d'y avoir bouté le nez dessus. Il note les sites rencontrés, les chapelles, les passages aménagés qui jalonnent le parcours, un vrai topo-guide.

Un bond spatial et un bond temporel nous transportent dans la vallée de la Têt et au Moyen-Âge. Georges Castellvi a repéré, à Sant Feliu, une motte castrale qu'il a fouillée et c'est cette fouille qu'il rapporte. Pendant longtemps on a considéré que les mottes castrales, c'est à dire une fortification élevée sur un tertre artificiel, c'était bon pour les gens du nord : c'est le grand mérite de G. Castellvi d'avoir montré que les gens d'ici pouvaient aussi faire leur pâté de terre.

On reste au Moyen-Âge avec l'étude d'Olivier Passarrius, Carine Coupeau et Aymat Catafau sur Vilarnau, village médiéval déserté. On connaissait l'existence de cette petite agglomération par les textes mais elle n'était pas localisée avec précision. Christian Donès l'a identifiée, Olivier Passarrius et Carine Coupeau ont assuré les premières fouilles, et Aymat Catafau a rassemblé les textes s'y rapportant. Ce qu'il y a de remarquable et dont il faut féliciter les auteurs, c'est que cette première publication suit de très près les travaux sur le terrain.

pointe ou le poinçon du graveur, les inscriptions affectent de préférence la surface plus tendre des urnes, cruches ou plats en céramique à pâte claire.

On connaît actuellement, grâce à des séries de décomptes retrouvés dans la fouille des ateliers de la Gaufresenque (Millau), la date, à quelques années près, pendant laquelle ont exercé les potiers dont les noms apparaissent sur les estampilles imprimées sur le fond des vases en céramique sigillée. La centaine d'estampilles provenant de la fosse-dépotoir de *Les Sedes* permettent une datation qui couvre une bonne partie du premier siècle de notre ère, soit du règne de Tibère (avènement en 14) à celui de Domitien (assassiné en 96).

Les caractères employés dans ces inscriptions sont à peu près les mêmes que les nôtres. Rappelons, à ce propos, que notre alphabet moderne (alphabet latin) est adapté de l'alphabet grec, que les Grecs eux-mêmes l'avaient emprunté aux Phéniciens, inventeurs de l'écriture alphabétique. Rappelons également que cet alphabet phénicien est à l'origine de l'alphabet ibère qui fut utilisé sur la côte catalane jusqu'à l'Hérault, du IV<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> s. avant J.-C.

A la différence des bordereaux d'enfournement des potiers de la Gaufresenque qui sont rédigés en écriture cursive, car gravés avant cuisson sur la pâte molle de plats ou d'assiettes sigillées, les graffites de Peyrestortes, gravés sur céramique déjà cuite, sont en lettres majuscules. Cependant, par rapport aux inscriptions lapidaires sur marbre ou sur bronze, ce type d'écriture comporte quelques particularités. Ainsi la barre transversale du A fait montre d'une certaine fantaisie : elle peut être placée soit comme dans notre A majuscule, soit verticalement entre les deux jambages (  $\uparrow$  ), soit en oblique sur le jambage droit (  $\nearrow$  ), soit même être escamotée (  $\wedge$  ). La lettre E est tantôt identique au E moderne, tantôt remplacée par deux petits traits verticaux (  $\parallel$  ), graphie courante dans l'écriture cursive. La barre médiane du F est assez souvent absente ; la barre sommitale est alors gravée obliquement et est parfois détachée de la hampe : (  $F, \uparrow, \uparrow$  ). Il est parfois difficile de distinguer le C du G. On sait qu'en latin, le J se confond avec le I et le U avec le V. La graphie du L emprunte volontiers à la cursive la forme simple : (  $l$  ), mais on a aussi des formes plus complexes : soit un petit trait vertical ou oblique à la base de la hampe (  $l$  ou  $l$  ), soit un développement de cette base : (  $l$  ). Les autres caractères de l'alphabet, malgré leur forme parfois anguleuse, sont faciles à reconnaître.

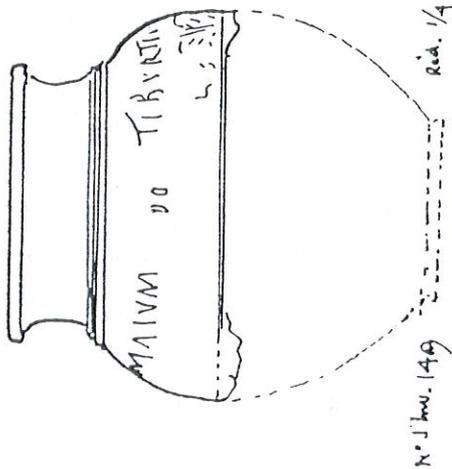
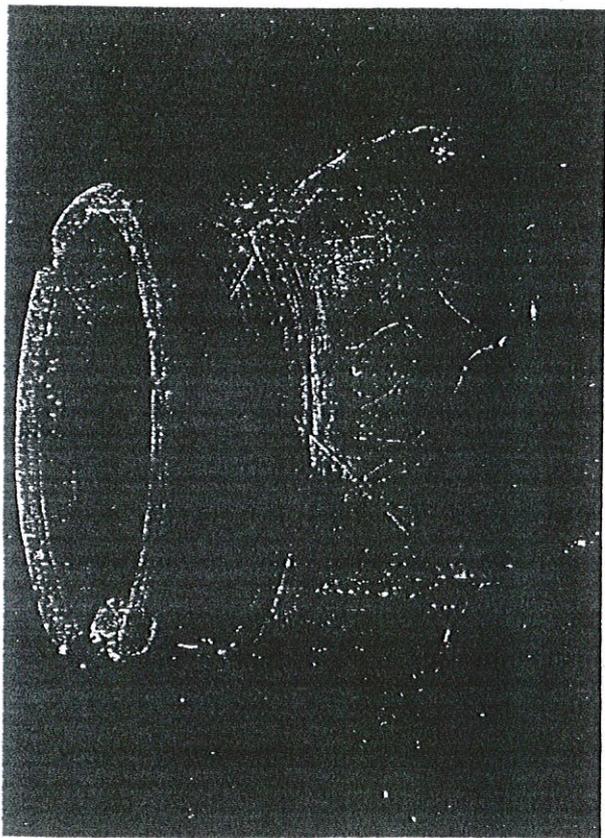
La grande majorité de ces graffites sont des marques de propriété : la possession est tantôt indiquée par le simple nom au nominatif : *Alego, Mentitus, Cleopatra, Sara, Novia* ou par le génitif de possession : *Amatae* (d'Amata), *Fullonis* (de Fullon), *Pottini* (de Potin), *Albinis* (d'Albin), etc. ; tantôt par des marques de propriété, peut-être lorsque le possesseur ne savait pas écrire : une rouelle gravée sur le fond d'un vase, un signe en croix, une marelle (rectangle ou carré à diagonales), souvent un arboriforme (en forme d'arbre), etc. ; enfin, la possession est parfois clairement indiquée : *Amatae s(um)*, (le s étant l'abréviation de *svm*, j'appartiens à Amata) ; *Tiburtini sum fur cave malum* (J'appartiens à Tibutinus, voleur prend garde au bâton) ; cette plaisante menace se répète sur d'autres vases : *Actinis sum fur cave malu(m), ...-unis sum cave malu(m)* ; les mots *fvr* et *malv* se devinent sur d'autres graffites incomplets.

Il faut souligner que grâce à ces graffites de Peyrestortes, c'est la première fois dans l'histoire de notre pays -excepté le nom légendaire de Pyrène- que des habitants d'époque romaine sortent de l'anonymat. Rappelons que les Romains portaient trois noms : le *praenomen* (prénom), le *nomen gentilicium* (nom de la *gens* ou famille), et le *cognomen* (surnom, faisant allusion à quelque particularité physique, morale, ou plaisante du personnage). Les prénoms étant en nombre assez limité, la *gens* ayant un sens très élargi (maisonnée, clients, affranchis...), c'est le surnom qui était employé dans la vie courante. Les esclaves ne possédaient que leur surnom.

Sur les 137 graffites des vases de Peyrestortes -dont beaucoup sont malheureusement incomplets-, on réussit à déchiffrer une vingtaine de noms d'hommes et cinq ou six noms de femmes : *TIBVRTINVS* (le Tibertin, originaire de Tibur), *ACTINVS* (le Lumineux, le Rayonnant, qualificatif sans doute ironique, tiré du grec *actis, actinos* : rayon de lumière), *FVLLO* (génitif : *Fulonis*, le Foulon, celui qui foule les draps au foulon, nom de métier), *POTTINVS* (Potin, le buveur. Du verbe *poto* : je bois), *NVMPHIVS* (génitif : *Numphi*, prénom romain attesté en Gaule), *ALEGO, ALESO* (génitif : *Alesonis*), *ALVGO* (trois prénoms d'origine probablement gauloise), *LISPOTO* (qui peut se lire *ESPOTO* pour *expoto* : je bois complètement = le Buveur), *SVCESSVS* (génitif : *Successi*, prénom attesté) -sur ce même vase, on lit *TIBICINIS* (génitif de *Tibicen* : le joueur de flûte) ; s'agit-il de l'indication de la spécialité de Successus ? Ou bien du surnom d'un autre possesseur du vase ? Cela est possible, car devant Successus, apparaissent deux lettres : AM, qui pourraient être l'abréviation de *ambo* : aux deux- ; *MENTITVS* (le menteur), *FLEVIANVS* (soit pour *Flavianus*, prénom attesté, soit jeu de mot à partir de ce prénom avec le verbe *fleo, flere* = pleurer = le Pleureur ?) ; *ALIVS* (génitif : *Alii*) ; *LENTVS* (le Lent) ; *CVAINOTVS* (formé sur le grec *cuanos* ou *cyanos* = bleu sombre ?) ; *PRIMVS* (surnom très courant). Noms de femmes : *AMATA* (l'Aimée, qui figure 3 fois dans le répertoire des graffites), *SECVNDAE* (le graffite *TEST(A)...VNDAE* doit probablement se lire : vase de (Sec)unda) ; *CLEOPATRA* (graffite que Georges Clautres avait lu *ICLIFOP(A)TRA*, en tenant compte de traits adventices : le I initial n'a pas le même aspect que le reste de l'inscription et le petit trait qui transforme la deuxième barre du E ( II ) en F est une éraflure fortuite) ; *SARA* (prénom d'origine juive : il apparaît 4 fois sur les vases) ; *FAVSTA* (l'Heureuse, la Chanceuse) ; *NOVIA* (la Nouvelle) ; *INSVLA* (l'île, le pâté de maisons ; mais le mot n'est peut être pas un prénom de femme ?).

Une cruche à vin (oenoché) porte un graffite malheureusement incomplet : *CELI...*et plus loin *LENIAE* : Lenia est-il un surnom formé sur la racine *lenis*, qui veut dire doux = la Douce ? Mais Pline, le naturaliste, désigne sous le nom de *celia* une bière fabriquée en Espagne à partir de millet fermenté. S'agirait-il du contenu de la cruche : de la bière, de la douce ?

Une autre inscription, à peu près complète, sous le rebord d'un petit gobelet à paroi fine, décoré à la barbotine de rinceaux en relief, est une claire invitation à boire : *BIBE SERVE NON VACO TIBI* : (Bois, esclave, je ne suis pas vide pour toi).

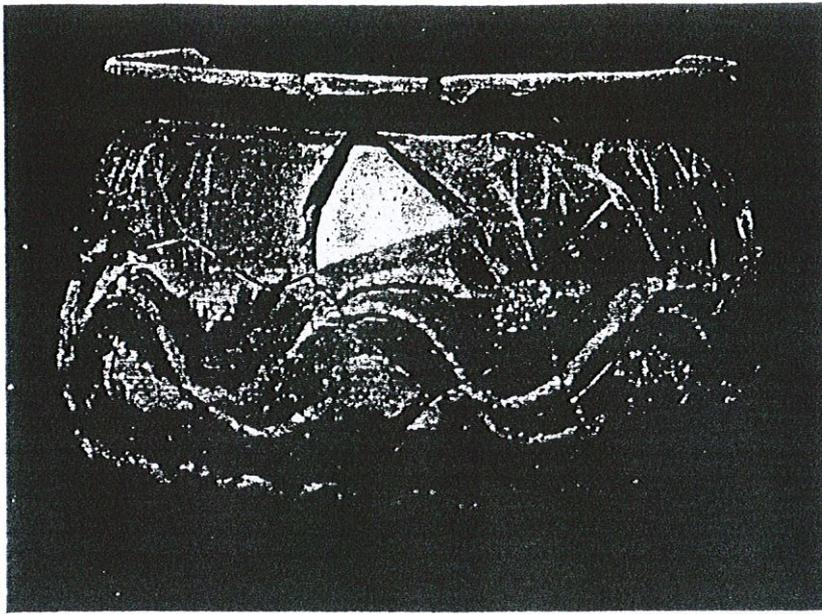


TIBVNIIS SVMS

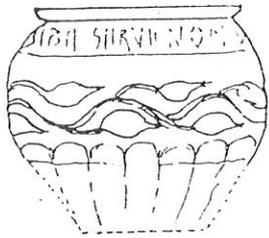


1

AVRS (AN) MAIVM

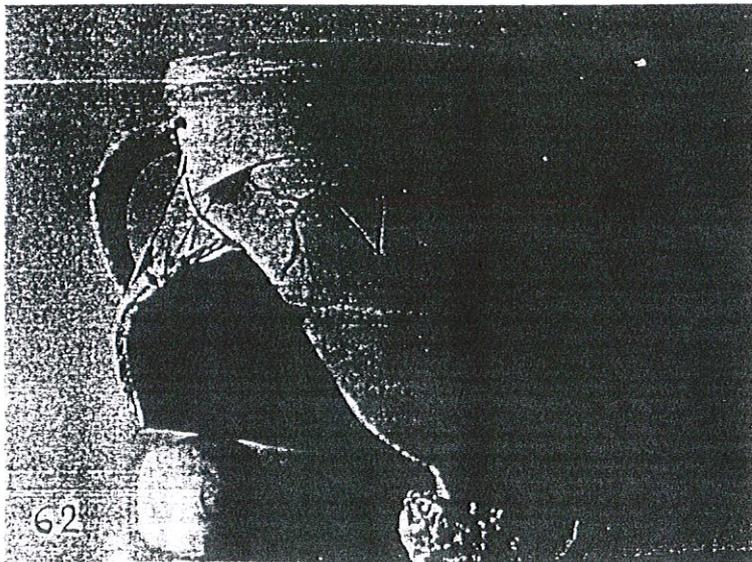


BIBI SERVE NON YACO TIBI



1cm

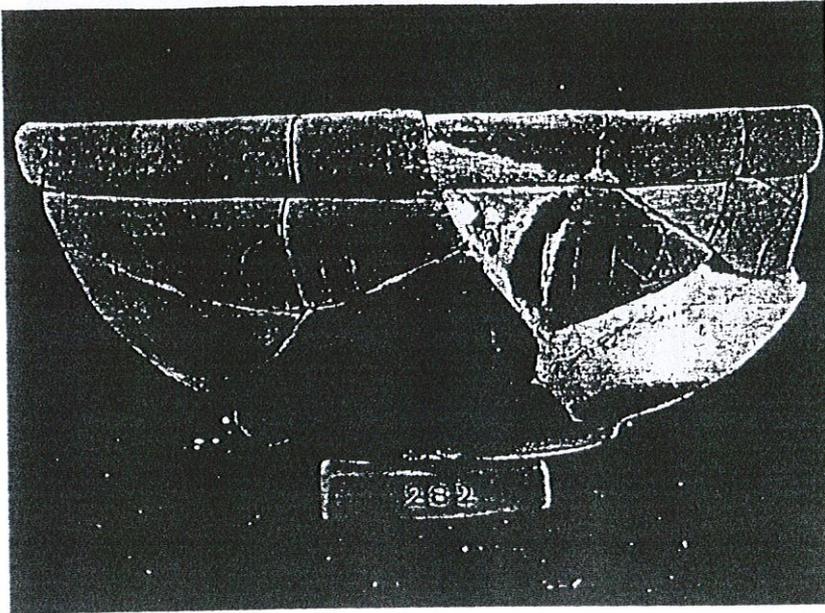
BIBE SERVE NON YACO TIBI



AMNESI

TIBICINIS





ICLII'OP, TRAVSOCL

N° 282



N° 604

SAPΔ VI  
BA

NVMPI

N° 917

N° 866

V

N° 603

XLEGO

N° 238



N° 602

N° 992

AA A A FM Y I

N° 64

N°881 ALBINVS / IAVSTAE (  )  
N°824

N°754 ALVGO N°609 TIRDIA N°823 VE

N°211  N°895  N°919 

N°37  

N°38 PE SARA 

N°916  N°519  N°899 

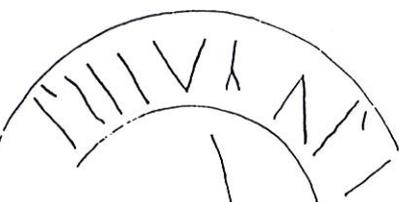
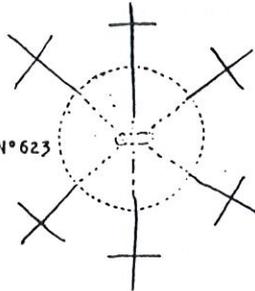
N°336  N°623  N°432   
N°822 PE  1cm

Fig. 4

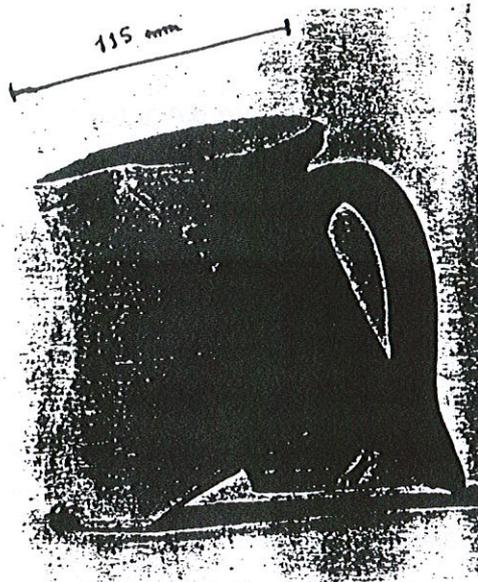
Le mot esclave est-il à prendre au pied de la lettre ou faut-il y voir plutôt un terme amical : "esclave de la bouteille " ? Une grande cruche, d'une contenance d'environ 9 litres, porte sur une face de la panse une série de chiffres, qu'il faut sans doute interpréter comme un tableau de comptes d'un cabaretier ou d'un marchand, plutôt que comme un signe de contenance (*ESPVTO* : VIII (=9), *L* : V+8 barres (=13), *S* : 12 barres, *A* : 11 barres, *SARA* : S : VI (=6), *SARA* : 3 barres...) .

Toutes ces observations nous amènent au problème de l'explication d'une telle concentration de graffites. Jamais aucun site romain de la Narbonnaise n'a fourni autant de tessons inscrits : Ruscino, qui fut pourtant colonie romaine a donné, pour sa part, à Georges Claustres, moins d'une dizaine de noms. On s'explique difficilement la présence, sur un seul domaine rural, d'un si grand nombre de gens sachant lire et écrire. Georges Claustres envisageait, avec quelques raisons, l'existence à *Les Sedes* d'un *vicus* (village ou groupe de maisons) situé à un croisement de voies commerciales.

Peut-on, pour autant, retenir l'hypothèse d'un lieu de marché ? Cela ne suffit pas à expliquer la concentration d'un tel nombre de graffites. Envisager la présence d'un poste de surveillance, soldats romains et leurs familles ? Mais la nomenclature de ces inscriptions semble indiquer des gens de condition modeste (foulon), voire servile (n'oublions pas que beaucoup d'esclaves, anciens prisonniers de guerre réduits en esclavage savaient lire et écrire : ils étaient même souvent employés comme pédagogues). On peut également remarquer toutes les allusions se rapportant à la boisson. N'y aurait-il pas là l'indice de l'existence sur le site d'un lieu de rencontre fréquenté, auberge ou cabaret (*caupona*, *taberna*) ? Ce qui ne contredit pas l'hypothèse de Georges Claustres. Entre le personnel de l'auberge et les habitués du cabaret venus de la campagne environnante, nous aurions là un ensemble numériquement suffisant de population pour expliquer la présence de tous ces graffites et marques de propriété sur les vases à boire.

Pour terminer, venons-en à une mystérieuse inscription, que nous avons laissée de côté pour en traiter plus longuement que des autres. Elle est gravée sur le col d'une cruche à une anse : *AD (D)VOS PAVONIIS COPIA* et au-dessous *C(?)IIT SOFOSCATAPLASMARVM*. Une écaillure a fait sauter la lettre D de la première ligne, qui peut être facilement restituée d'après la trace du jambage gauche, ainsi que les deux ou trois lettres du verbe *C...IIT*, c'est à dire *c...et*. Illustrant ce court texte, deux paons très schématiques ont été gravés, se faisant face de part et d'autre d'un petit vase à boire à une anse ; sur le même plan horizontal, à droite, une simple rouelle à 8 branches, probable symbole solaire, plutôt que marque de propriété.

Le professeur Albert Grenier, membre de l'Institut, auquel Georges Claustres s'était empressé d'envoyer ses calques dès la découverte, avait cru pouvoir traduire : "A vous, paons, que soit obscurcie la richesse de vos roues". Cela pouvait être un avertissement aux gens vaniteux, sorte de simple maxime morale. Mais une observation plus attentive de l'original a permis à Georges Claustres de se rendre compte qu'il fallait restituer des lettres à l'évidence disparues : au lieu de lire *Ad vos* (à vous), il faut lire *Ad dvos* (aux deux), ce



N° 239

Fig. 5. — Le vase n° 239.

Nous ne saurions mieux terminer cette énumération d'emblèmes chrétiens qu'en publiant ci-après la gravure d'un curieux monument du III<sup>e</sup> siècle, conservé au Musée de Latran.



Deux ancres dressées comme deux croix, au pied desquelles nagent deux dauphins, comme des croyants poursuivant leur espérance; un vase au bord duquel reposent deux paons, oiseaux incorruptibles, disaient les anciens; ils semblent becqueter des pains ou des fleurs cruciformes. Qui ne devine des âmes jouissant des biens célestes et communiant dans l'éternité ?

qui ne modifierait guère la lecture d'Albert Grenier. Par contre, au lieu de *SIT* (que soit), il faut lire *IIT*, désinence verbale, présent ou futur (-*et*), d'un verbe commençant par la lettre C. Il subsiste le jambage gauche de la lettre qui suivait ce C : Georges Clautres y voit avec raison le début d'un A et pense qu'on doit restituer *CADET* (futur : elle tombera) plutôt que *CAPIET* (elle prendra) ou *CLVDET* (elle fermera), car l'espace entre le C et le *ET* est trop juste pour y loger les 3 lettres -API- ou -LVD-, verbes qui, d'ailleurs, n'offrent aucun sens satisfaisant. Mais Georges Clautres semble avoir oublié que bien d'autres verbes pouvaient être envisagés : *CALET* (de *caleo* = elle brûle, au présent), *CANET* (de *caneo* = elle blanchit), *CANET* (de *cano*, au futur = elle chantera), etc.

Traduire *sofascata* (qui serait une forme populaire pour *svffoscata*, qui lui-même semble bien un *harpax legomenon*) par "un peu roux, empourpré", comme le fait Georges Clautres, me paraît assez abusif. L'adjectif *fuscus* du latin *fusco* (je rends obscur) a pu s'employer dans le sens de bronzé, brûlé par le soleil. Exemple : *Sunt illi comites fusci, quos India torret* (Juvenal) = Ce sont des compagnons bronzés que l'Inde (le soleil de l'Inde) brunit. Mais le sens obscur demeure. Le préfixe *sub-* en composition atténue le sens du verbe = quelque peu, un peu. Traduire *plasmarm* par "roues" me semble également abusif\*. Ce terme est emprunté directement au grec *plasma, plasmatos* (en latin *plasma, plasmatis*) : ouvrage modelé, façonné, d'où : initiation, contre-façon. Voici la traduction à laquelle aboutit Georges Clautres : "Aux deux paons : elle tombera la richesse empourprée de vos roues". Le *ad dvos* serait donc une adresse aux deux oiseaux. Et, faisant, allusion à l'image du soleil qui accompagne la gravure, il pense que c'est par rapport au soleil que la beauté du plumage des paons s'avèrera caduque, transitoire, illusoire.

Un esprit matérialiste serait tenté de prendre le texte dans un sens plus terre à terre : "Si vous venez aux Deux Paons (enseigne du cabaret !), la richesse de leur plumage vous arrivera bien obscurcie (après avoir bien bu !)".

Mais ce serait faire fi de toute une tradition symbolique aussi bien païenne que chrétienne. Le paon était un oiseau consacré à Junon et semble-t-il également à Dionysos (Bacchus). Le thème des deux paons ou de deux oiseaux buvant dans un vase est attesté aussi bien dans la symbolique païenne que chrétienne, cette dernière éclairant la païenne.

Nous ne saurions mieux terminer cette énumération d'emblèmes chrétiens qu'en publiant ci-après la gravure d'un curieux monument du III<sup>e</sup> s., conservé au Musée du Latran. "Deux ancres dressées comme deux croix, au pied desquelles nagent deux dauphins, comme des croyants poursuivant leur espérance ; un vase au bord duquel reposent deux paons, oiseaux incorruptibles, disaient les anciens ; ils semblent becqueter des pains ou des fleurs cruciformes. Qui ne devine des âmes jouissant des biens célestes et communiant dans l'éternité" (Théophile Roler : les Catacombes de Rome).

Par une heureuse coïncidence, le journal *l'Indépendant*, dans son édition du samedi 8 novembre dernier, annonçant l'achèvement de la restauration des fresques romanes de

---

\* à moins de penser que le scripteur ait confondu, par inadvertance, *plvmarvm* avec *plasmarm*.

l'Église Santa Maria del Vilar, nous donnait une très belle photographie en couleurs sur laquelle on voit deux magnifiques paons se faisant face, de part et d'autre de l'arc triomphal, au premier plan de l'abside. Ils sont représentés se désaltérant dans le calice d'un bouquet de fleurs, éloquent symbole de l'âme chrétienne buvant à la source de la vie spirituelle.

Cette longue tradition symbolique nous invite donc à soupçonner un sens ésotérique au mystérieux graffite du vase de *Les Sedes*. Il faut d'abord se souvenir que le *ad* latin, qui indique la direction vers un lieu ou quelque chose, peut avoir parfois valeur comparative. Exemple classique : *Terram ad universi coeli complexum quasi puncti instar obtinere* = (Il faut savoir) que la terre en comparaison de l'univers céleste n'occupe que l'équivalent d'un point (réflexion de Cicéron, étonnante de modernité). Essayons donc une traduction plausible : "Par rapport aux deux paons (qui boivent à un mystérieux breuvage), la richesse de tout ce que vous pouvez imaginer (*plasmavm* = des choses inventées, imaginées), tombera (se trouvera) quelque peu obscurcie".

On aimerait rêver que quelque premier chrétien de passage aurait laissé cette allusion à une vie spirituelle plus haute, gravée sur la cruche à laquelle il venait de se désaltérer. Ce serait trop beau ; et si le christianisme, dès la première moitié du I<sup>er</sup> s., était déjà présent à Rome et dans certaines villes, il ne semble pas possible qu'il ait atteint si tôt notre région. Mais on sait qu'à cette époque bien des âmes ne se contentaient plus des conceptions étriquées et ritualistes de la religion officielle ; les cultes orientaux et les religions à mystères comme l'orphisme, le mithracisme, la religion égyptienne, etc., arrivées à Rome à la suite des conquêtes de l'Empire, souvent par les soldats (pensent à la Cléopatra de Peyrestortes !) étaient à la mode, répondant mieux aux besoins religieux des gens, leur faisant espérer une vie future plus attirante que celle que faisait entrevoir le paganisme et les invitant à s'y préparer par des rites, des prières, des jeûnes et des efforts de purification personnelle. Pensons également à une possible influence juive (Sara ?), car les juifs se trouvaient répandus à travers le bassin méditerranéen, à la suite des vicissitudes de leur histoire.

De toutes façons, l'inscription ésotérique du vase de Peyrestortes garde son mystère mais nous ouvre des perspectives autres que celles d'une simple invitation à une beuverie. Elle mérite de ne pas rester ignorée.

#### BIBLIOGRAPHIE :

CLAUSTRES (G.), ABELANET (J.) - "Le Peyrestortes gallo-romain", in *Etudes Roussillonnaise*, tome IV, n°1 et 2 (1954-1955), p. 57 à 70.

CLAUSTRES (G.) - "Graffites gallo-romains de Peyrestortes, Pyrénées-Orientales", in *GALLIA*, CNRS, Paris, tome XVI (1958), p. 41 à 81.

ABELANET (J.) - Une voie d'origine antique dans la Vallée de l'Agly (Pyrénées-Orientales)", in *Etudes Roussillonnaises nouvelle série*, tome XV (1997), p. 123 à 136.

BASSEDA (L.) - "Toponymie historique de Catalunya-nord". in *Terra Nostra*, Prades, 1990. Cf. §819 et §902.

ROLLER (Th.) - *Les catacombes de Rome*. Editions Vve Morel, Paris, 1881, tome I, page 53.



# EXCURSIONS

## EXCURSION A BANYOLES (Province de GERONE) le 6 avril 1997

### 1 . Le site néolithique de la Draga

Le site néolithique de la Draga, dans l'étang de Banyoles, a été découvert en 1990 lors des travaux d'aménagement du site olympique (épreuve d'aviron des Jeux de Barcelone en 1992). Une opération de sauvetage, pratiquée aussitôt, a montré qu'il s'agissait d'un habitat lacustre du Néolithique ancien de type Cardial.

Depuis cette date des campagnes annuelles sont effectuées sous la direction de Josep Tarrus, conservateur du musée archéologique de Banyoles et spécialiste de la préhistoire récente. Un article résumant les trois premières campagnes a paru, en français, dans le Bulletin de la Société Préhistorique Française (1994, 91, 6, p. 449-456) et J. Tarrus a présenté une conférence à l'A.A.P.-O. le 18 janvier dernier.

La particularité du site de la Draga est de présenter un secteur terrestre, fouillé de manière classique (mais avec un système de pompage permanent pour éviter les montées d'eau dans les fosses) et un secteur lacustre, fouillé en plongée par Xavier Nieto et son équipe du Centre d'Archéologie Subaquatique de Catalogne (CASC) basée à Gérone.

Lors de l'excursion, les participants qui ne s'étaient pas égayés dans la nature - ils n'étaient pas nombreux- ont pu repérer les lieux mais le gisement n'est vraiment visible que lorsque le chantier est actif. On peut alors voir le secteur terrestre, où plusieurs foyers ont été dégagés et où la poterie est abondante, et le secteur lacustre, peu profond (1 à 4 m) où apparaissent des pieux en chêne. Des instruments inédits en bois, à usage encore obscur, ont été découverts en 1996. La datation au radiocarbone donne des âges calibrés de la fin du VIe - tout début du Ve millénaire av. J.C. Il faut souligner que le site de La Draga, qui doit encore faire l'objet de nombreuses campagnes puisque son étendue est estimée à 10000 m<sup>2</sup>, est actuellement un des palafittes les plus anciens connus en Europe.

### 2 . Le Musée Archéologique municipal

Les Catalans du Nord ignorent souvent que la petite ville de Banyoles, dont la population est de l'ordre de dix mille habitants, possède deux musées remarquables : un Musée d'Histoire Naturel, d'importance comparable à notre Muséum de Perpignan, et un Musée Archéologique municipal, institution que ne possède pas (encore ?) le chef-lieu des Pyrénées-Orientales.

Les participants à l'excursion n'ont eu le temps que de découvrir le Musée Archéologique. Il est installé dans une maison gothique du XIVe s., ancien siège de la municipalité situé dans la vieille ville, entre la plaça Major et le monastère bénédictin de St-Estève. Ouvert en 1933 pour abriter les trouvailles de la villa romaine de Vilauba, visitée par ailleurs, il a été progressivement agrandi et comporte aujourd'hui une section de Paléontologie, une

importante présentation de Préhistoire, et des collections historiques, antiques mais aussi d'époque moderne.

Les fossiles exposés proviennent de la fin du Tertiaire - début du Quaternaire, c'est à dire qu'ils ont entre 3 et 1 millions d'années. Parmi les pièces les plus anciennes, on remarque un crâne avec ses défenses de Mastodonte, forme ancestrale de l'éléphant. Le gisement le plus riche, celui d'Incarcal, fouillé à partir de 1984, a fourni les restes parfois complets d'une série de grands mammifères du Villafranchien inférieur : Eléphant méridional, Hippopotame, Tigre à dents de sabre, Hyène, Rhinocéros, Cheval monodactyle, Bison...

Dans les salles de préhistoire, la pièce la plus célèbre est la mandibule découverte en 1887 par le pharmacien Pere Alsius dans les travertins d'une ancienne extension de l'étang. On la date de la fin du Paléolithique inférieur (entre 200000 et 100000 ans). Cette pièce, dont on ne présente qu'un moulage -l'original restant la propriété de la famille Alsius- est le fossile humain trouvé le plus anciennement en Espagne (quatre ans avant le Pithécantrope...) et intrigue toujours par l'usure bizarre de ses dents jugales.

Les collections du Paléolithique proviennent principalement des grottes de Serinya, qui seront visitées dans l'après-midi. Elles sont particulièrement riches en Paléolithique supérieur, et on peut voir de multiples exemplaires de *raspador* (grattoir) à ne pas confondre avec le *rascador* (racloir)... Mais, au grand désespoir de nos collègues du sud, on n'a jamais retrouvé d'art mobilier : pas la moindre statuette ou gravure animalière sur os. Le Magdalénien est triste en Catalogne !

Le Néolithique et les Ages des métaux sont bien représenté ; des objets de la Draga sont d'ores et déjà présentés. Toute la séquence de l'Age du Cuivre à l'Age du Fer en passant par tous les stades du Bronze figure dans des vitrines classiques et un peu froides : le souffle de Belestá donnera peut-être un jour vie à ces vestiges sclérosés... Quelques objets ibères des VIe-VIe s. terminent la séquence préhistorique.

Si l'on se propose de visiter la villa romaine de Vilauba, non loin de Banyoles, ce qui était notre cas, il faut regarder avec attention la partie romaine du musée : on y trouve en effet plusieurs vitrines qui se rapportent à la dite villa. L'incendie qui a détruit le bâtiment au IIIe s. de notre ère a permis de conserver *in situ* tout l'équipement d'une resserre : à même le sol, les récipients de grande contenance comme des amphores, de petits *dolia*, des mortiers. Sur la banquette appuyée au mur ou par terre aussi, un très grand nombre de vases, autour de 120. A l'intérieur de certains d'entre eux, des olives, des noix, des noisettes, des glands. Les grands plats et les poêlons, typiques de la céramique africaine de cuisine, sont bien représentés.

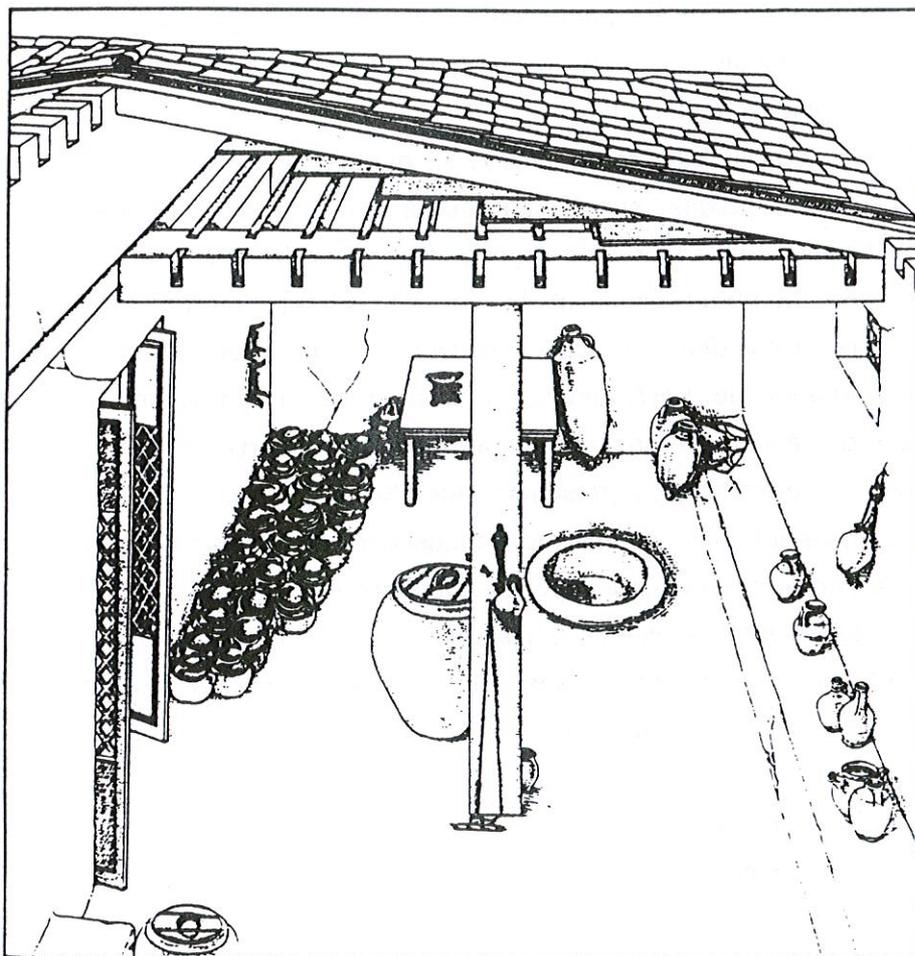
A côté, on trouve 3 statuettes en bronze représentant des divinités : la déesse Fortuna, le dieu Mercure, et un dieu Lare. Des fragments de bronze laissent penser qu'il y en avait une quatrième, vraisemblablement un cavalier. La taille de ces objets de culte varie de 11 à 15 cm. Leur présence sur le site témoigne de l'existence d'un lieu de culte domestique, un laraire, peut-être une simple niche dans un mur.

Une maquette reproduit un pressoir à huile provenant d'un état postérieur de la villa.

Après l'Antique et le Médiéval, nous découvrons une importante collection de céramiques, dont les plus anciennes datent du XIV<sup>e</sup> s., et les plus récentes du XIX<sup>e</sup> s. Tout ce mobilier a été récupéré en 1958 dans le puits, où l'on a retrouvé la trace du bombardement du 28 juin 1665, lors de la Guerre des Moissonneurs, épisode qui a transformé le puits en dépotoir.

*Pour ceux qui voudraient revenir (ou découvrir ce Musée) précisons qu'il est ouvert de 10h30 (11 h hors saison) à 13h30 et de 16 h à 19h30 (18h30 hors saison) tous les jours (sauf le lundi hors saison) ; tel. 972 57 23 61.*

### 3 . La villa romaine de Vilauba



Restitution de la partie nord de la maison XXX, avec le mobilier placé là où il a été mis au jour lors des fouilles (Pere Castaner, Joachim Tremolada, Assumpta Roure)

De très nombreux murs ont été mis au jour mais ils ont peu parlants ; heureusement nous étions accompagnés d'une étudiante sympathique et disert.

Deux grandes périodes, pour faire simple : la première va du I<sup>er</sup> s. de notre ère au III<sup>e</sup> s.; la deuxième du IV<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> s. mais on a peu de documents pour la fin. Le premier état a été détruit par un incendie, circonstance pénible pour les occupants mais ô combien heureuse pour les archéologues. On retrouve sur place la resserre, une pièce de grandes dimensions et l'emplacement du laraire, tout à côté. Les murs sont bâtis classiquement en pierres liées au mortier de chaux pour la base, tandis que l'élévation est en torchis. Les parois étaient décorées de fresques.

Du deuxième état, on ne connaît que la partie "rustique", réservée à l'exploitation : on peut voir ainsi l'emplacement de deux pressoirs.

#### **4 . L'église Santa-Maria de Porqueros**

Elle est située sur un petit promontoire près du lac, à l'ouest de la ville. Il en est fait mention dans un acte de 906, où elle apparaît comme une possession de l'abbaye de San Joan de las Abadesses. Il existe un acte de consécration de 1182 qui désigne très vraisemblablement l'église actuelle.

Le portail est situé sous un clocher du XVIII<sup>e</sup> s., qui englobe, à son arrière, nettement visible, l'ancien clocher à peigne, simple mur percé d'ouvertures pour les cloches. Le portail lui-même est constitué de trois arcs concentriques, outrepassés.

A l'intérieur, l'arc triomphal séparant la nef de l'abside mérite particulièrement l'attention. Il est supporté par deux colonnes dégagées. Il était initialement outrepassé mais les travaux de restauration de 1957, rendus nécessaire par des mouvements de terrain menaçant l'équilibre de l'édifice, lui donnent actuellement la forme d'un arc en plein ceintre.

Les chapiteaux de l'arc triomphal, représentant des atlantes, sont de facture apparentée à ceux de Moissac et montrent donc une influence languedocienne assez peu fréquente dans la région, ils constituent un archaïsme pour l'époque à laquelle ils ont été sculptés.

Autre élément intéressant : le chevet, à l'extérieur, est de forme semi-circulaire, alors que l'abside, à l'intérieur, comporte trois absidioles prises dans l'épaisseur du mur. Elles sont précédées par une ébauche de transept, lui aussi pris dans l'épaisseur du mur.

#### **5 . Les grottes de Serinya**

Nous avons eu la chance d'être guidés par notre collègue Narcis Soler Masferrer, professeur de préhistoire à l'Université de Gérone, dans cet ensemble de grottes, unique en Catalogne, qui contient toutes les périodes de la Préhistoire, du Paléolithique moyen au Néolithique. Le site se trouve à 4 km de Banyoles (prendre la route d'Olot), sur la droite avant d'arriver au village de Serinya.

On donne communément à cet ensemble le nom de Reclau-Viver, du nom de la grotte la plus anciennement fouillée (dès 1943 par le Dr Corominas). Ces grottes sont à proximité les unes des autres, sur quelques centaines de mètres. Il s'agit en fait d'abris sous roches créés par la plus ancienne terrasse en travertin du lac de Banyoles, au pied de laquelle coule aujourd'hui un petit cours d'eau, le Serinadell, qui se jette dans l'étang.

La cavité la plus vaste, et celle qui a fait l'objet des premières fouilles modernes à partir de 1975, est celle de l'Arbreda. On y remarque une stratigraphie de puissance inconnue puisque les couches profondes, où l'on trouve du Moustérien, ont été reconnues en sondage. Le remplissage fouillé va de l'Aurignacien au Solutréen, avec une lacune complète pour le Magdalénien, et se termine par le Néolithique. Les autres grottes ayant fait l'objet de fouilles dans les années 1940 à 1960 sont celles d'En Pau, Mollet (I à III) et Reclau-Viver.

Avec l'aide de fonds européens, les autorités de la Generalitat viennent de procéder à la première tranche (1996-97) d'aménagement de ces sites pour en faire un "Parc de la Préhistoire". Un cheminement a été établi au pied des abris, en utilisant des travées en bois de voie ferrée, ce qui est du meilleur effet, et en aménageant des marches pour accéder aux grottes. Celle de l'Arbreda a été équipée d'un toit de tôles soutenu par de grands pylônes métalliques. De courtes notices trilingues sont apposées à l'entrée des grottes.

*Les horaires de visite sont les mêmes que ceux du Musée Archéologique. Tel. 972 57 35 50.*

Compte-rendu de Cyr Descamps,  
avec l'aide de Jean-Pierre Comps pour la partie romaine,  
et de Jacques Roig pour l'église de Porquères

## EXCURSION A TARRAGONE

(14 et 15 juin 1997)

Nous partîmes 50 et revînmes autant, sans faire plus d'histoires. Démographiquement, une opération blanche. Culturellement, nous y avons gagné quelques images, quelques souvenirs, que les pages qui suivent se proposent de raviver. Ne comptons pas pour rien non plus le plaisir d'être ensemble.

Nous avons décidé de publier les documents utilisés pour préparer le voyage, avec l'ambition qu'ils puissent servir à ceux qui, pour des raisons diverses, n'ont pu se joindre à nous ce jour-là. Nous nous sommes bornés à la ville romaine et encore en laissant de côté tout le secteur du *Forum* de la cité ainsi que la nécropole paléo-chrétienne qui présente pourtant un grand intérêt mais que des travaux en cours fermaient aux touristes.

Pour compléter votre documentation :

- *Tarraco, guide archéologique* de Xavier Aquilué, Xavier Dupré, Jaume Massó, et Joaquin Ruiz de Arbuló (Guies el Médol, 1993) où nous avons pris beaucoup de renseignements.
- "Tarragone, cité impériale", *Archéologia* n°325, juillet-août 1996, p.24-35.
- *Roma a Catalunya*, Marc Mayer dir. (Institut Català d'Estudis Mediterranis, Barcelona 1992)

D'abord le calendrier des visites :

### Samedi après-midi :

- Mausolée de Centcelles à Constantí
- Musée de la Romanitat (Tarragone). *A l'époque romaine ce bâtiment était la tour orientale qui permettait de gagner le forum à partir du cirque (il y avait une autre tour à l'extrémité occidentale du cirque) . Il a été transformé en château royal au Moyen-Age. Il ne mérite pas, pour l'instant du moins, le nom de musée. Signalons toutefois, une très belle vue du sommet et la possibilité en sous sol de voir le très beau sarcophage sculpté des amours de Phèdre et d'Hippolyte daté du IIIe siècle de notre ère et surtout les couloirs de circulation romains voûtés en berceau.*

### Dimanche matin :

- Passeig arqueològic. *Il s'agit en fait des remparts. Les plus anciens datent de l'installation des Romains à Tarragone, autrement dit du débarquement des Scipions, à partir de -218, durant la seconde guerre punique. Ils ont été repris et complétés dans la deuxième moitié du IIe s. avant. De la première période datent les tours, dont la plus connue est celle de Minerve, ainsi appelée à cause d'une dédicace à Minerve, encore visible sur place. Ces remparts sont en pierres cyclopéennes. Ceux de la deuxième période ne présentent que deux*

parements, l'intérieur étant comblé avec des briques crues (largeur totale : 6 m, hauteur : 12 m). La porte la mieux conservée est celle del Socors, près de la tour de Minerve.

— Musée archéologique (Tarragone). Riche de tous les vestiges retrouvés à Tarragone même ou dans les environs. A voir notamment les mosaïques et les sculptures.

— Forum

— Amphithéâtre

Dimanche midi :

— Aqueduc de les Ferreres (*La vision de ses arcades, ajoutée aux délices du moscatel de Montbrió, a charmé notre repas.*)

Dimanche après-midi : (*mais il était déjà tard !*)

— Mausolée des Scipions

— Arc de Berà

Le pont de Martorell était aussi à notre menu mais, quelque grand que fût encore notre appétit, nous n'avons pu que le saluer au passage depuis l'autoroute, le temps nous faisant défaut.

## LE MAUSOLÉE DE CENTCELLES

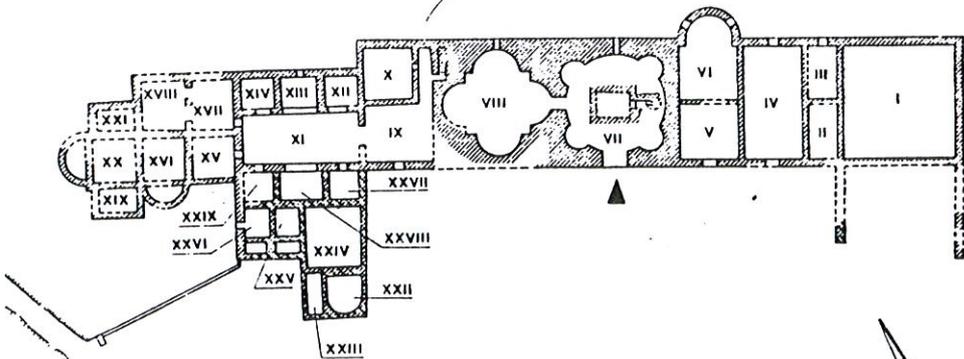
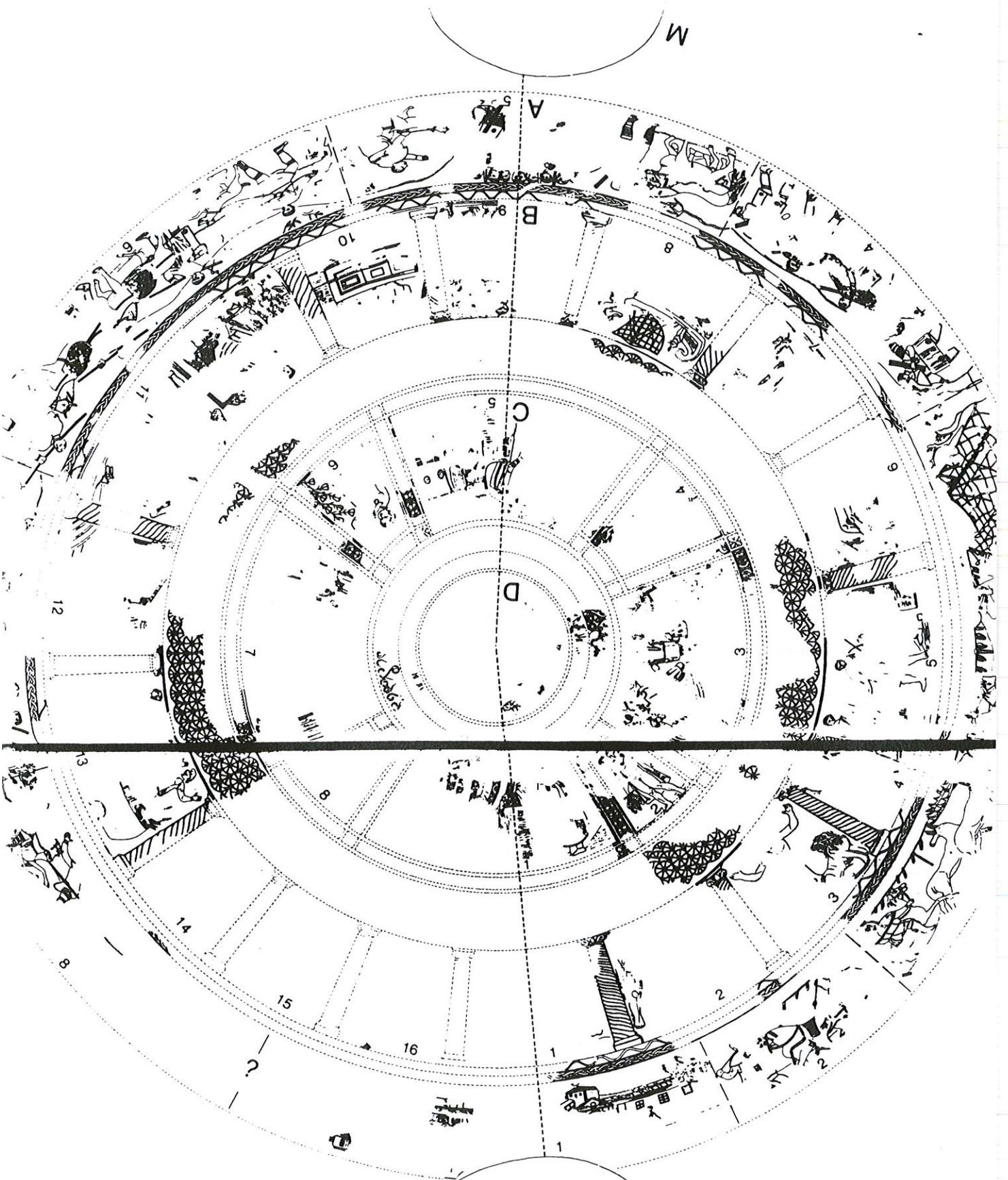
(Constantí, Tarragona)

La présence du mausolée est liée à celle d'une *villa* située sur le passage de la voie reliant Tarraco à Ilerda (Lérida/Lleida). La fondation du site remonte au moins au IIe s. av. J.-C. mais l'essentiel du développement de la *villa* a été réalisé au cours des Ier et IIe s. ap. J.-C. puis celle-ci a été reconstruite à partir du milieu du IIIe s. Au IVe s. de nouvelles transformations affectèrent son plan dont la création des deux pièces centrales aménagées afin de recevoir le mausolée (mise en place de la chambre funéraire souterraine et décoration de la coupole).

F. Camprubí est le premier, en 1952-1953, à avoir identifié l'édifice comme mausolée paléochrétien. Auparavant on pensait à un baptistère. Ensuite, de 1956 à 1978, l'Institut archéologique allemand se chargea de l'étude, des relevés et des restaurations de l'ensemble architectural ; selon ses conclusions, tout semble indiquer que la salle à la coupole fut utilisée comme mausolée pour l'empereur Constant, fils de Constantin le Grand, assassiné en 350 à Elne (Roussillon) alors qu'il cherchait à gagner l'Espagne.

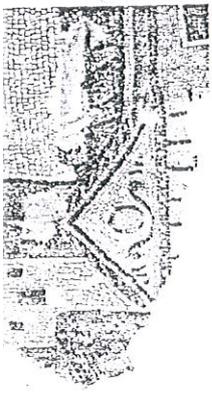
Le mausolée est donc composé de deux salles de plan centré qui communiquent entre elles par un étroit couloir ; elles sont inscrites dans une construction de plan rectangulaire qui ne laisse pas deviner le plan intérieur.

La salle orientale est de forme circulaire, de 10,60 m de diamètre, avec 4 petites exèdres semi-circulaires (2,70 m de  $\varnothing$ ) disposées aux angles de la construction et couvertes en cul-de-four. Cette pièce avait une porte au sud (2,89 m de haut) surmontée d'une grande fenêtre ; une fenêtre de même type s'ouvrait sur la face nord. Au-dessus d'elles démarrait la coupole donnant une hauteur intérieure à l'édifice de 13,60 m.

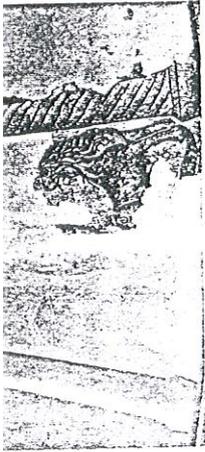




A1



B3



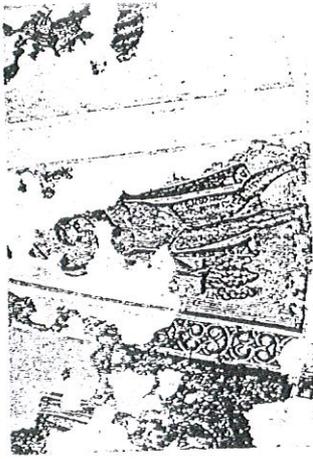
C6



A3



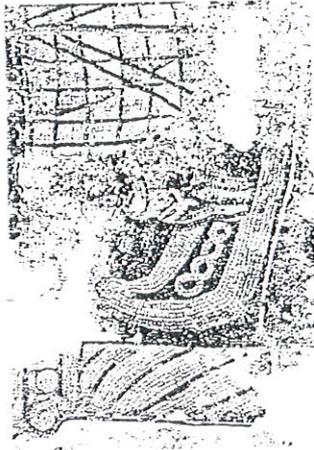
B3



C2



A3



B3



A3

Représentation d'une villa  
Frise de la chasse - Detail  
Frise de la chasse - Detail  
Groupe de personnages précédant  
les scènes de chasse

reste d'une jeune fille - Peinture murale

D'quel dans la fosse aux lions  
Les trois jeunes Hébreux dans le tour de Babylone  
Jonas jeté à la mer

Le Printemps - Detail  
L'Automne

La coupole est décorée d'une mosaïque polychrome — premier exemple connu de mosaïque sur coupole paléochrétienne — qui était disposée sur 3 niveaux séparés par des décors ornementaux et dont une grande partie est perdue :

**Premier niveau (A).** La *scène de chasse* du premier niveau est un thème profane représentant une partie de chasse d'un grand propriétaire foncier du Bas Empire. **1** (au-dessus de l'entrée) : représentation d'une *villa*. **2** : un groupe de chasseurs se dirige vers la *villa*. **3** : un groupe de cavaliers rabat des cerfs vers des pièges faits de filets tendus. **4** : des assistants à pieds portent pieux et filets. **5** (face à la porte d'entrée) : un groupe de chasseurs entoure un personnage central, important, vu de face. **6** : une suite de serviteurs dont les chevaux sont chargés avec pieux, filets (?) et chiens en laisse. **7-8** : nouvelles scènes de cavaliers très détériorées.

**Deuxième niveau (B).** Ce sont 16 *scènes bibliques* (Ancien et Nouveau Testament) séparées par des représentations de colonnes. **9** (face à l'entrée et au-dessus du personnage central) : scène du Bon Pasteur. **10** : arche de Noé. **11** : les jeunes de Babylone et le Veau d'Or. **12** : résurrection de Lazare. **13** : les trois Hébreux sauvés du four à Babylone. **14, 15, 16, 1** : scènes perdues. **2** : Adam et Ève. **3** : Daniel dans la fosse aux lions. **4** : un homme avec une main levée (?). **5** : scène à 3 personnages (?). **6** : Jonas sous la citrouille. **7** : Jonas dans le ventre de la baleine. **8** : Jonas jeté à la mer.

**Troisième niveau (C).** Personnages assis et représentations des saisons. Un large bandeau décoré de cercles imbriqués le sépare du deuxième niveau. On y trouve 8 scènes figurées (4 principales représentant des personnages assis sur des sièges et 4 mineures représentant les 4 saisons anthropomorphisées).

Les personnages portent des habits blancs décorés d'or et de pourpre (*dalmatica*) réservés aux empereurs ; ils sont assis sur des trônes rouges surhaussés. Selon A. Arbeiter (1989), il s'agirait d'une figuration du projet avorté d'une tétrarchie formée par Magnence, Constance II, Vetranus et Décence.

L'allégorie de l'automne représente Bacchus (pampres) ; celle du printemps, un jeune entouré de fleurs. Le reste est abîmé.

**Médailon (D).** A l'intérieur d'un espace délimité par une frise de spirales en S et un filet doré, on devine, sans pouvoir les identifier, deux têtes de personnages vêtus de tuniques vertes.

A l'est du pavement de la salle on aperçoit l'entrée de la chambre souterraine ou crypte (salle voûtée de 3,03 X 3,90 m et de 2,27 m de haut) disposée elle-même sur une chambre inférieure (de 3,60 X 2,70 m), sorte de vide sanitaire aménagé pour éviter l'humidité.

A l'ouest de la salle, une deuxième salle s'ouvre de plan quadrilobé et à couverture charpentée contemporaine, elle aussi anciennement couronnée d'une coupole.

Dernière remarque : selon H. Schlunck (1961), le sarcophage du personnage inhumé à Centelles (Constant, † 350 ?) pourrait être celui réutilisé pour la dépouille de Pierre II d'Aragon au monastère de Santes Creus.

## **EL PASSEIG ARQUEOLÒGIC : LES MURAILLES DE TARRAGONE**

Dans l'Antiquité l'enceinte mesurait plus de 3,6 km de long et quasi 6 m de large. Elle est formée à sa base d'énormes blocs mégalithiques de taille irrégulière surmontés d'assises régulières de blocs taillés en grand appareil. Il s'agit d'une œuvre unique datant de la République romaine comme l'ont prouvé les sondages effectués entre 1946 et 1949 par J. Serra i Vilaró.

La muraille a été cependant bâtie en deux séquences :

— une muraille basse, pourvue de tours, comprenant un haut parement mégalithique de 6 à 8 m terminé par un crénelage. Seules les tours, plus hautes, étaient surhaussées en blocs de grand appareil. La tour de Sant Magí est décorée d'un relief monumental représentant Minerve et des têtes décorées. Sur le parement intérieur un bloc porte une des inscriptions latines les plus anciennes de la Péninsule ibérique : **M. VIBIO MENRVA**, dédicace de M. Vibius à Minerva. Cette première enceinte correspondrait à la forteresse établie en 218 av. J.-C. par les Romains ou bien encore à la création de la province en 197.

— la muraille a été ensuite restaurée et les tours éliminées. Le parement n'utilise plus que deux assises de blocs mégalithiques surmontés d'assises en grand appareil. Elle est plus solide et plus haute car son épaisseur passe de 4,50 à 6 m. La base de la muraille est remplie de terre et, à partir d'une certaine hauteur, de briques crues contenant, parfois, des fragments de céramiques datant du 3<sup>e</sup> quart du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. (150-125).

La muraille fut trouée d'une importante porte tardo-républicaine, dite *dels Socors*, située à côté de la tour de Minerve, et de sept poternes. Les fouilles de ces dernières années (fouilles du TED'A) ont montré également l'existence de deux autres portes près du cirque (porte de la *via Augusta* et *porta triumphalis*).

## **LE COMPLEXE PROVINCIAL DE TARRACO**

Comme Narbonne, Tarragone est à la fois le chef-lieu d'une colonie romaine et la capitale d'une province. On y trouve donc, comme à Narbonne, deux ensembles distincts de monuments publics : le *forum* de la cité et le complexe provincial.

Le *forum* de la colonie, que nous n'avons pas visité, comprenait évidemment une grande place publique. Il était bordé par une basilique judiciaire et devait comporter un autel et un temple dédiés à Auguste puisque c'est là que, jusqu'aux Flaviens, fut célébré le culte impérial. Non loin de là se trouvait le théâtre.

Sous les Flaviens fut édifié le complexe provincial, l'un des plus grand du monde romain. Bâti sur la colline, il s'organisait en trois terrasses superposées. La plus haute était réservée au culte, elle est aujourd'hui occupée par la cathédrale. Dans l'Antiquité, on y trouvait le temple provincial consacré à la déesse Rome et aux empereurs, entouré d'un

grand portique. Ce portique était pourvu d'un attique décoré de boucliers représentant Jupiter Ammon et Méduse, imités de modèles romains. On peut en voir au musée.

La deuxième terrasse était le *Forum* proprement dit ou place des représentations. On devait y trouver les services officiels : archives centrales, résidence du gouverneur, caisse provinciale... Au centre de la place, un grand jardin avec les statues de flamines du culte impérial. Sur le côté méridional, s'ouvraient deux tours qui permettaient de communiquer avec le cirque, l'une d'entre elles abrite aujourd'hui le Museu de la Romanitat.

Sur la troisième terrasse est construit le Cirque, emboîté dans l'enceinte. Il reste une bonne partie des voûtes, quelques gradins, quelques vestiges de la façade extérieure, du podium et les portes monumentales. Les jeux du cirque clôturaient les cérémonies qui réunissaient, autour du culte impérial, les représentants de tous les municipes et toutes les cités de la province. A Narbonne, les spectacles de l'amphithéâtre, dans la partie est de la ville, jouaient le même rôle.

Au sud du cirque passait la *via Augusta* joignant les Pyrénées à *Gades*, au fin fond de l'Espagne. Principale artère de *Tarraco*, elle séparait nettement le complexe impérial du reste de la ville.

## L'AMPHITHEATRE

Début du IIe s. Construit par un *flamine* de la province d'Hispanie Citérieure. Le lieu permet d'utiliser la pente naturelle de la colline. 61,50 m X 38,50 m pour l'arène. Total de l'édifice : 103,50 m X 86,50 m (Arles : 136 m X 137 m). En dessous, les fosses.

A l'extrémité ouest de la fosse transversale, peinture murale de la déesse Nemesis, divinité protectrice des gladiateurs et des chasseurs, qui démontre l'existence d'une petite chapelle. *Area* séparée de la *cavea* par un mur de 3,25 m. Chapelle sans doute liée à Nemesis à l'extérieur.

Du côté ouest les gradins ont été taillés dans la roche. Les sièges privilégiés sont près de l'arène. Il y a des restes de la tribune du côté de la mer. 14 000 spectateurs environ (Arles : 20 000 spectateurs).

*Porta triumphalis* par où entre la procession.

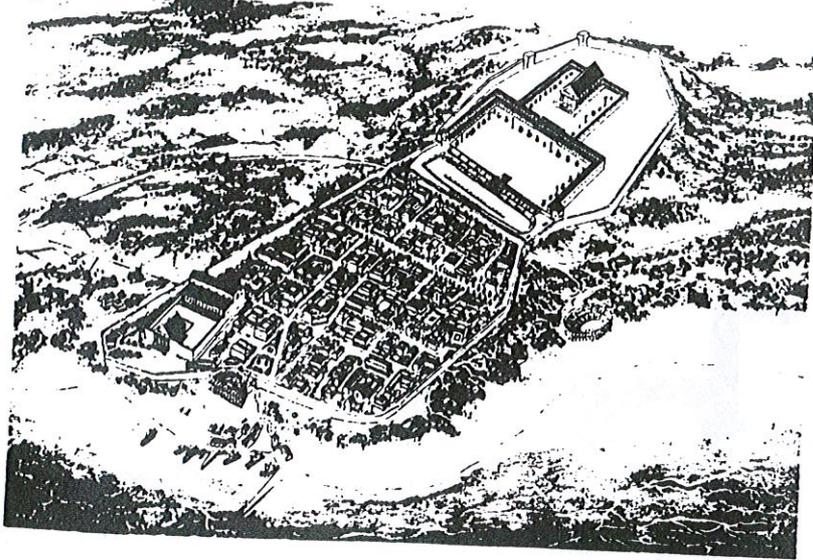
*Porta libitinensis* par où l'on sort les morts.

En 218, réparation à l'édifice (inscription où est mentionné Héliogabal).

En 259, l'évêque Fructueux et ses diacres, Augure et Euloge, furent brûlés vifs dans l'amphithéâtre.

Abandonné au Ve s.. Au VIe s., construction d'une basilique en l'honneur des martyrs, en abside le presbytère et une petite pièce : sans doute sacristie. Également petit cimetière avec tombes de l'osées. Au XIIe s., église romane qui se superpose.

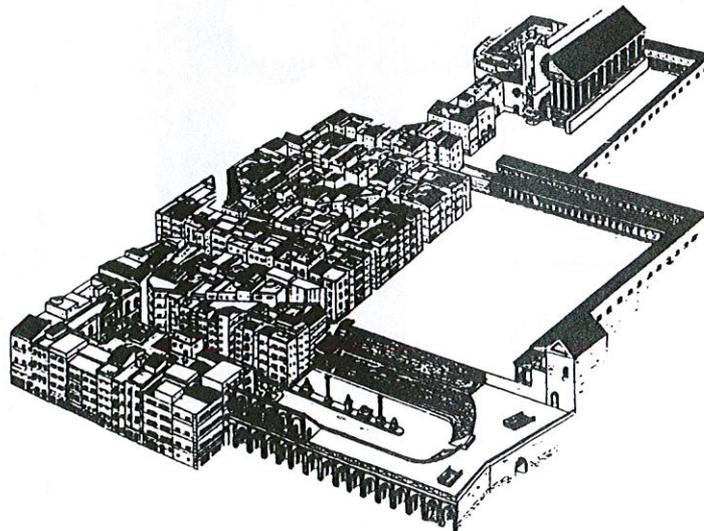
Restitució idealitzada de Tarraco en el segle II dC. Coneixem de forma aproximada els grans conjunts públics, però les dades referents a la trama de la ciutat amb la residència i el comerç són massa puntuals per a poder restituir el seu aspecte amb fidelitat. L'urbanisme ortogonal era habitual a les ciutats romanes, però desconeixem la influència de l'hàbitat republicà i la seva transformació posterior (Dupré/Sempere)



Tarraco,

Essai de  
restitution  
(Dupré/Sempere)

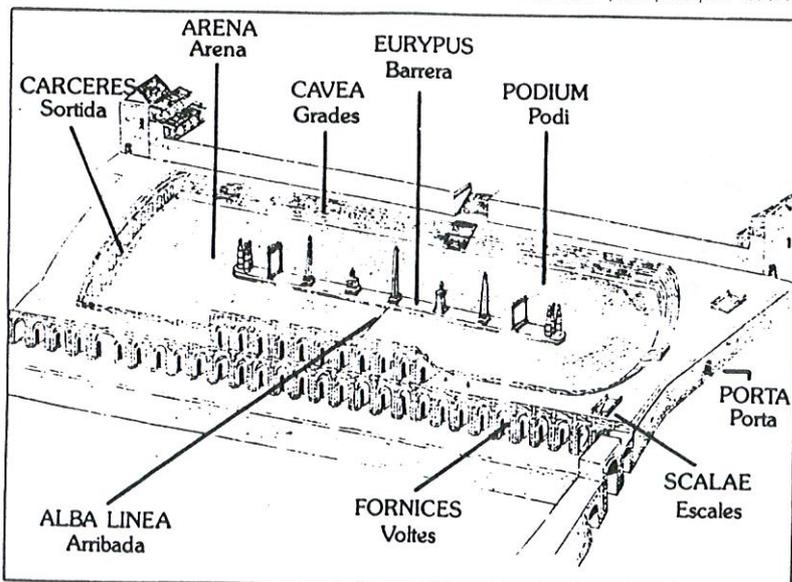
Reconstrucció hipotètica del Fòrum Provincial i del Circ, així com del reaprofitament de les seves restes per la ciutat des de l'època medieval fins als nostres dies. La topografia de les construccions romanes condiciona de forma clara l'esquema urbanístic del centre històric de Tarragona. (Dupré/Sempere)



complexe provincial,

Essai de  
restitution  
(Dupré/Sempere)

Restitució idealitzada del Circ de Tarragona, amb indicació de les seves parts principals (TFD'A)



Le cirque,

Essai de  
restitution  
(TFD'A)



## LE MAUSOLÉE DIT "DES SCIPIONS"

C'est un monument funéraire de type turriforme situé à 6 km au N.-E. de *Tarraco* au bord de la *via Augusta*. Il est construit en grand appareil de calcaire local (carrières del Mèdol), constitué de 3 niveaux superposés :

- un *podium* quadrangulaire (4,73 X 4,475 m) de 1,89 m de hauteur (au sud) ;
- un corps central quasi carré (env. 4 m) de 3,80 m de haut décoré de 2 figures en haut-relief (2 Attis funéraires de 1,85 m de haut) sur piédestal engagé (0,85 m de haut). Au-dessus des figures, une *tabula ansata* de 3,66 X 0,36 m porte l'inscription suivante sur deux lignes :

**ORNATE EA QUAE LINQU[IT SPECIO]SE VIT[AE] SUAE REBUS POSITIS NEGL[IGENS]  
UNUM [S]TATUIT L[OCUM II]S SEP[ULC]HRUM UBI PERPETUO REMANET**

- un corps supérieur également carré mais vide à l'intérieur (chambre funéraire), d'une hauteur maximale conservée de 3,22 m. Trois frontispices sur quatre -sauf celui nord- sont décorés d'un arc ou fornicule de 2,30 m de haut. Au sud, dans le fornicule, on devine encore le contour très dégradé de deux personnages.

La couverture, disparue, devait être pyramidale. L'étude stylistique des sculptures donnerait une datation de la première moitié du I<sup>er</sup> s. ap. J.-C.

## L'ARC DE BERÀ

L'arc est situé sur l'*ager* ou territoire de *Tarraco* à 20 km au N.-E. de la cité sur la *via Augusta*, entre les stations de *Palfuriana* et *Tarraco*.

Il est construit en grand appareil dont les dimensions sont des multiples du pied (0,296 m). La pierre utilisée provient probablement des carrières du Mèdol.

C'est un arc à baie simple reposant sur deux piédroits comportant chacun deux pilastres engagés supportant des chapiteaux corinthiens. L'entablement comporte l'architrave d'origine à laquelle ont été ajoutées une frise et une corniche restituées ; il manque l'attique qui comportait traditionnellement la dédicace et peut-être un groupe de bronze (Dupré 1992).

L'inscription située sur l'architrave a ainsi été restituée :

**EX TESTAMENTO. L(uci). L(icini). L(uci). F(ili).  
SERG(ia). SVRAE. CONSA[CRATVM]**

Ce texte ne correspond pas au début de l'inscription sinon à la continuation de celle située sur l'attique aujourd'hui disparu. Le texte parvenu jusqu'à nous indique donc que l'arc fut consacré par disposition testamentaire de Lucius Licinius Sura, fils de Lucius, de la tribu *Sergia*. Cette inscription a longtemps servi d'argumentation à dater l'arc du début du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. car certains historiens ont assimilé le dédicataire de l'inscription avec le collaborateur de Trajan, trois fois consul (jusqu'en 107). Mais X. Dupré a bien montré que les chapiteaux de l'arc étaient datables des années 15-5 av. J.-C., très proches par leur style des

chapiteaux corinthiens du Midi de la France exécutés à la même période (Maison Carrée, arcs). X. Dupré identifie par ailleurs l'auteur de l'arc avec Lucius (Licinius) Sura, monétaire de l'atelier de *Celsa*, près de Saragosse, en 39 et de 15 à 12 av. J.-C., et qui aurait déménagé à *Tarraco* après qu'Auguste ait fondé *Cæsaraugusta* qui devait oblitérer l'*oppidum* de *Celsa*.

Cette famille devait avoir un *fundus* important dans les environs et certains auteurs ont voulu voir dans le nom de la *mansio* proche de *Palfuriana* une origine liée à la branche de Marcus Palfurius Sura, sénateur expulsé du Sénat par Vespasien.

Il s'agirait donc d'un arc honorifique de type semi-urbain élevé à l'époque des grandes réformes provinciales lancées par Auguste et construit pour honorer celui-ci selon la disposition testamentaire de Lucius Licinius Sura, originaire de *Celsa*.

## L'AQUEDUC DE LES FERRERES

Il y aurait eu 3 aqueducs à Tarragone.

Un auteur du XVI<sup>e</sup> s. signale un aqueduc qui aurait amené l'eau du Francoli jusqu'à la zone portuaire (les restes d'un aqueduc).

La partie haute de la cité aurait été desservie par un aqueduc amenant l'eau du Goa.

Enfin, le plus connu, dont il subsiste un ouvrage d'art magnifique, l'aqueduc de Les Ferreres ou Pont du Diable qui, lui aussi, amenait l'eau du Francoli. Pierres taillées à bossages provenant d'une carrière proche et bâties à sec. 2 étages, 11 arcs au niveau inférieur, 25 arcs au niveau supérieur. Hauteur maximum : 27 m (Pont du Gard : 48,77 m), longueur : 217 m.

L'aqueduc mène l'eau du Francoli à une altitude de 92 m suivant les courbes de niveau (il franchit le Ravin des Arcs moyennant le Pont du Diable) jusqu'à l'entrée de la cité. Il rejoint la canalisation que l'on peut voir à côté de l'avenue de Catalogne. En ligne droite, une dizaine de km. Il daterait de l'époque d'Auguste ou de la première moitié du I<sup>er</sup> s. après.

En général, les piles ont une inclinaison qui garantit leur solidité. Les piles supérieures sont prises sur l'axe des piles inférieures pour plus de stabilité.

L'aqueduc aboutit à un *castellum divisorium* (exemple de Nîmes) d'où partent les principales conduites.

Les aqueducs à siphon qui permettent de raccourcir le tracé et d'éviter la construction d'ouvrages d'art imposants ont été peu utilisés. Il fallait pour cela des conduites en plomb qui coûtaient trop cher. Ainsi, sur les 4 aqueducs de Lyon, 3 étaient pourvus de siphons parce que les dénivelés à franchir étaient trop grands, mais c'est un cas rare.

L'aqueduc est une œuvre de prestige, symbole de la romanité. Ils coûtaient très cher et n'étaient pas toujours fonctionnels. Il y avait des malfaçons. Les aqueducs sont le produit de l'évergésie, le plus grand évergète étant l'empereur. Sous Trajan, les habitants de Nicomédie ont versé 3,5 millions de sesterces pour un aqueduc incapable de fonctionner .

Durée des travaux : pour l'aqueduc du Mont d'Or à Lyon, 28 Km, la durée des travaux est estimée à 2 ans. Souvent les militaires ou l'armée y participent.

Rome la plus gâtée : plus de 1 million de m<sup>3</sup> par jour. S'il y avait 1 million d'habitants : 1127 litres/habitant/par jour. Il y avait 1352 fontaines au IV<sup>e</sup> s. (en 1968, les Romains disposaient de 475 litres/habitant/par jour).

## LE PONT DE MARTORELL

Sur le fleuve Llobregat. Au confluent avec l'Anoia, il y a là un défilé dont les rives ont un substrat ferme. Détruit par une crue en 1143.

Le pont actuel est de 1283 et reconstruit dans les années 60, il conserve encore les piles originelles.

L'ancien pont romain mesurait 85 m de long et se composait de 3 ou 4 arches.

Sur la pile est, arc de triomphe de 3 m de haut.

Les 2 faces de la pile est présentent 17 marques où l'on peut lire le nom des légions qui ont participé à la construction :

**L III (Legio III Macedonica)**

**L VI (Legio VI Vitrix)**

**L X (Legio X Gemina) I**

Ces mêmes légions ont participé à la fondation de *Caesaraugusta* (Sarragosse) et au bornage des voies aragonaises à la fin du I<sup>er</sup> avant. Peut-être aussi tronçon de voie Barcelone-Martorell et murailles de *Barcino*.

La pile est du pont daterait de la fin du I<sup>er</sup> avant tandis que le contrefort ouest, pour une partie, serait postérieure, peut-être du II<sup>e</sup> s. après, comme l'arc.

Martorell : siège de la station *Ad Fines* ?

A la frontière de deux régions, le Vallès et le Penedès.

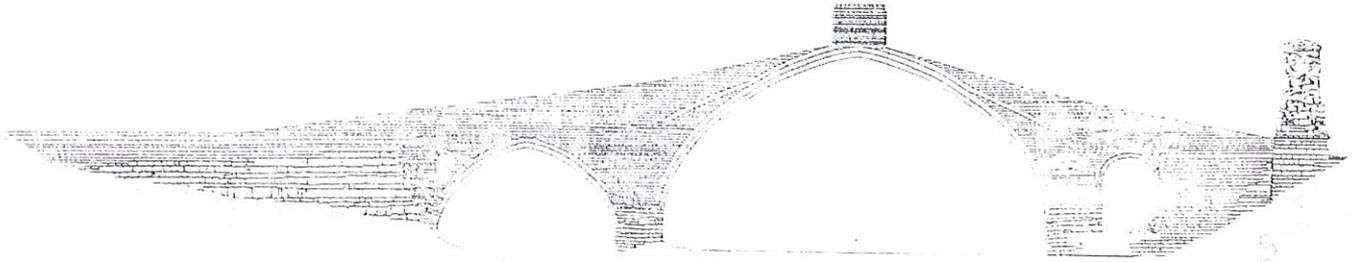
L'arc marquerait la limite du territoire de Barcelone et séparerait les Ibères Laïetans des Ibères Cossetans peuplant Tarragone.

Dossier établi par Georges CASTELLVI et Jean-Pierre COMPS

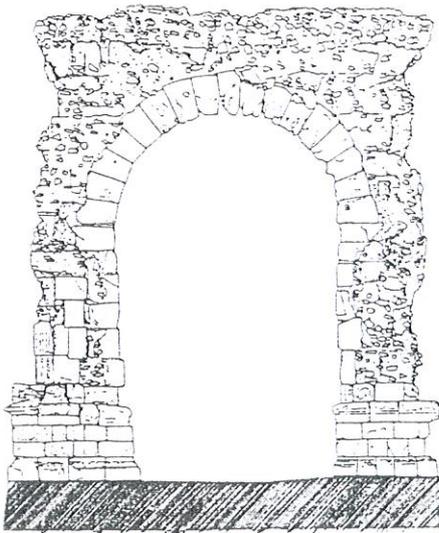
Ont également participé à l'élaboration du projet :  
Bernard DOUTRES (trésorerie) et Jacques ROIG (logistique).

# Le pont de Martorell

*Fotogrametria del pont de Martorell (segons el Laboratori de Fotogrametria Terrestre de la Universitat Politècnica de Catalunya).*



EST

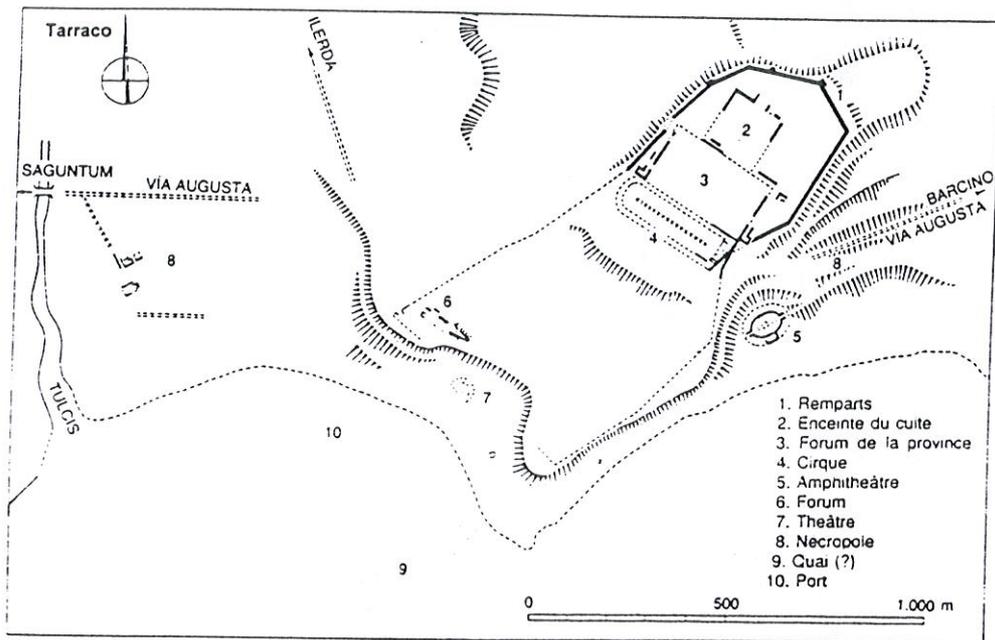


*El pont del Diable, a Martorell, construït per les legions IV, VI i X entorn del 13-8 a. C.  
Fotogrametria de la cara est de l'arc.*

*(Roma a Catalunya)*

# TARRACO

## REPERES TOPOGRAPHIQUES ET CHRONOLOGIQUES



\* Avant l'arrivée des Romains, il existe un oppidum, ~~Kesse~~ <sup>Kesse</sup> ou Cissis.

\* -218/-202 Les Romains prennent pied en Ibérie, à l'occasion de la deuxième guerre punique. *Tarraco* devient l'une de leurs bases militaires (*praesidium*) et de leurs ports. Premières fortifications.

\* -197 Organisation de deux provinces : l'Espagne citérieure et l'Espagne ultérieure.

\* Milieu du 2<sup>e</sup> s. avant n.e. Deuxième phase de construction du rempart pendant les guerres celtibères (campagnes contre Viriathes, siège de Numance) -

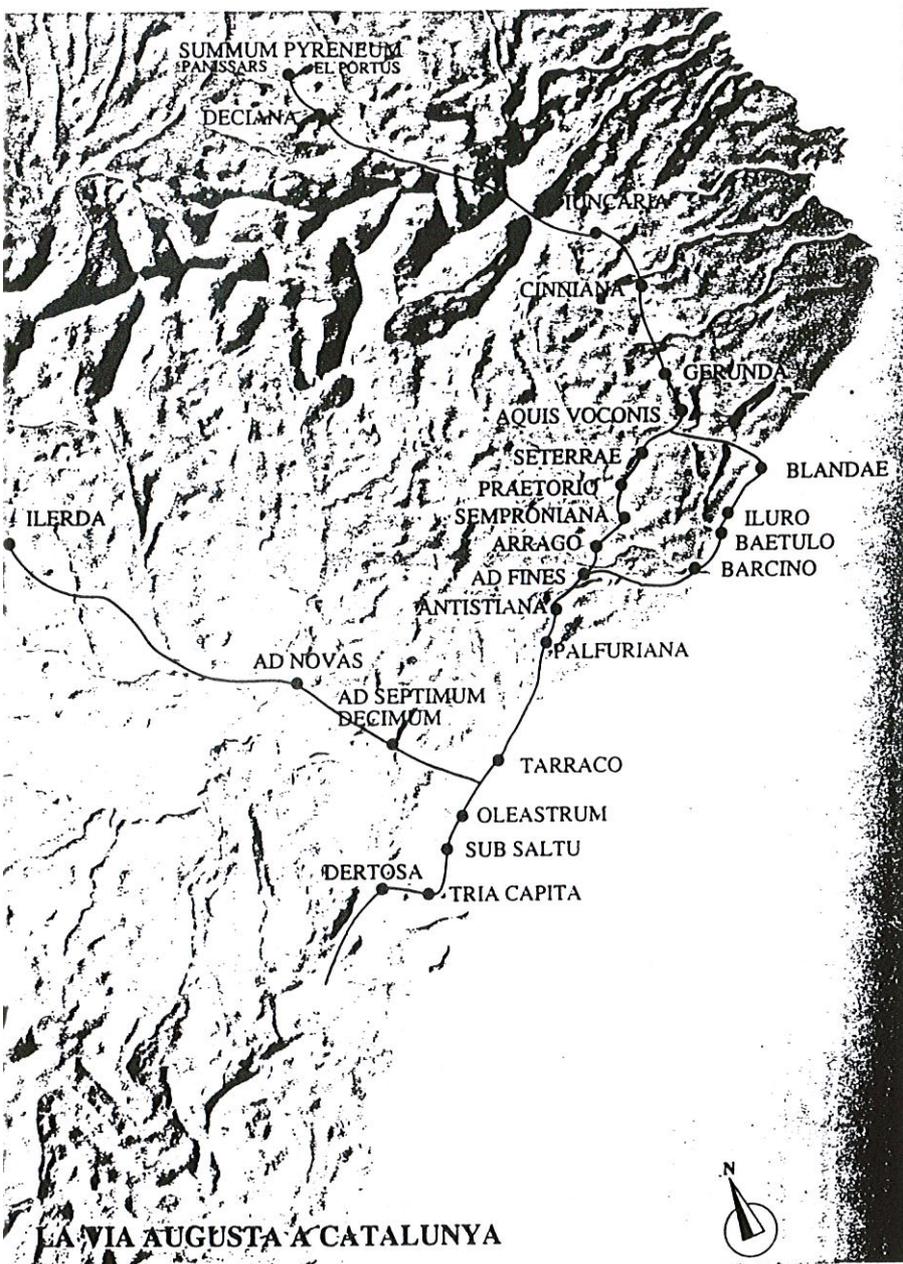
\* -80/-73 Guerre contre Sertorius (général romain révolté contre Rome), où triomphe Pompée.

\* -27 <sup>-25</sup> Sous Auguste qui demeure près de 2 ans dans la ville, *Tarraco* devient cité romaine (*Colonia Iulia Urbs Triumphalis Tarraconensis*) et capitale de la province de d'Espagne Citerieure dite Tarraconnaise. Aux deux provinces primitives s'ajoute la Lusitanie (le Portugal).

\* Sous Auguste et les Julio-Claudiens,  
 construction des monuments du *Forum* de la cité,  
 du théâtre  
 de l'aqueduc de les Ferreres  
 aménagement de la via Augusta  
 de l'arc de Bera  
 de la tour des Scipions

La ville va s'organiser en trois ensembles :

- dans la partie haute, le complexe provincial
- dans la partie basse, le port et ses annexes
- dans la zone intermédiaire, la ville proprement dite avec son *Forum*.

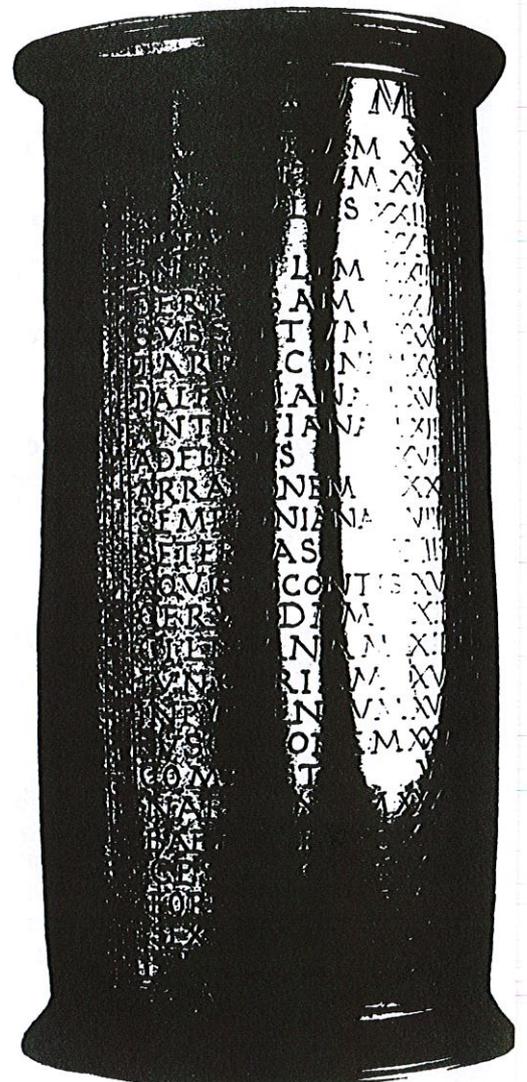


LA VIA AUGUSTA A CATALUNYA

Le découpage  
des provinces  
et

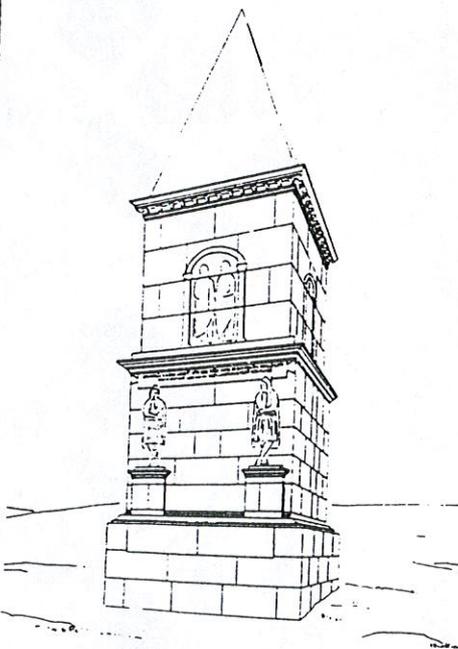
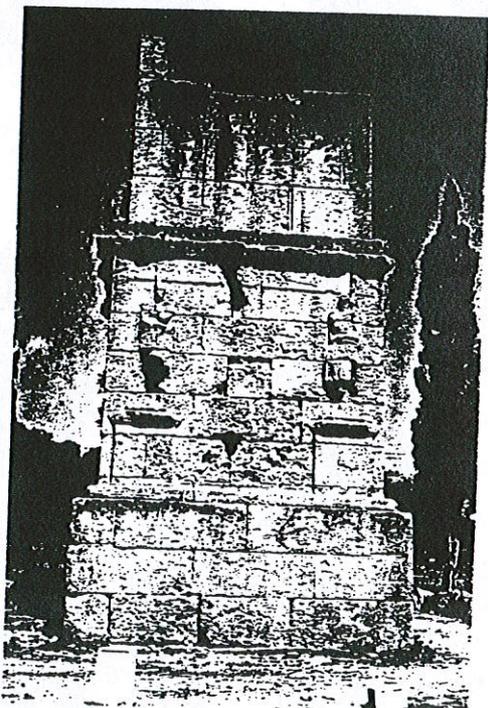
la via Augusta  
(Roma a Catalunya)

Reproducció d'un dels vasos apol·linars  
(MHS ním. inv. 2413).



- \* 69/96, sous les Flaviens, est achevée la construction du complexe provincial (lieu de culte impérial, Forum provincial, et cirque annexe).
- \* Début du 2e s. Construction de l'amphithéâtre.
- \* 259 Martyre de l'évêque Fructueux et de ses diacres Augure et Euloge, brûlés vifs dans l'amphithéâtre.  
La nécropole paléo-chrétienne commence à se développer à l'ouest de la ville, près de la via Augusta.
- \* 260 Pillage de la ville par les envahisseurs Francs.
- \* 284/305 Réformes de Dioclétien : *Tarraco* reste capitale provinciale mais la Tarraconaise est fortement réduite en superficie.
- \* Milieu du 4e s. Aménagement dans les bâtiments d'une villa du mausolée de Centelles, qui serait le tombeau de Constant, fils de Constantin le Grand, assassiné à Elne en 350.
- \* Au 5e s. La ville se replie dans la partie haute autour du complexe provincial.  
La Tarraconaise tombe sous la coupe des Wisigoths, elle le restera jusqu'à la conquête arabe en 713.
- \* Au 6e s. Construction de la basilique paléo-chrétienne à l'intérieur de l'amphithéâtre.

*Façana principal —la que es veia des de la Via Augusta— del monument funerari anomenat "Torre dels Escipions" i reconstrucció del monument funerari segons l'Institut Arqueològic Alemany.  
(Hauschild/Mariner/Niemeyer)*



- 1 - Parc arqueològic (III-III av.)
- 5 - Mur del fòrum (I<sup>a</sup> ep.)
- 9 - Museu d'Història
- 10 - Voltes del Circ (I<sup>a</sup> ep.)
- 11 - Amphiteatre (II<sup>a</sup> ep.)
- et basílica visigòtica (VI<sup>a</sup> ep.)
- 12 - Museu arqueològic
- 15 - Fòrum local



# NOTES DE LECTURE

## HISTOIRE DU ROUSSILLON par Claude COLOMER

Tout homme cultivé, tout étudiant a eu en main, un jour ou l'autre, l'un des petits volumes de la collection "Que sais-je ? ", édité par les Presses Universitaires de France. L'intention qui dirige cette collection est de présenter, sous la forme à la fois la plus complète et la plus concise possible, l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur n'importe quel sujet du domaine des sciences et des connaissances humaines. C'est dire si la rédaction de ces volumes d'à peine 120 pages exige des auteurs une connaissance parfaite de leur sujet et un don de vulgarisation qui n'est pas toujours le fait des meilleurs spécialistes.

Pour écrire l'Histoire du Roussillon, l'éditeur avait fait appel, en 1969, au professeur Marcel DURLIAT, dont les travaux sur l'art roman Catalan ont acquis une notoriété internationale. Ce qui nous avait valu un intéressant petit ouvrage, résumant à grands traits, d'une plume alerte, les principaux événements qui ont affecté notre petit pays depuis le passage d'Hannibal et de ses armées, la domination romaine, puis wisigothique, l'invasion arabe, les luttes féodales, l'éphémère royaume de Majorque, qui fut le siècle d'or du Roussillon, l'absorption par le royaume d'Aragon, puis par la Castille, jusqu'au dépeçage de la Catalogne par le Traité des Pyrénées, qui lia désormais le sort de notre région à celui de la France, dont il subira les vicissitudes de l'histoire jusqu'à l'époque actuelle.

Mais, par la force des choses, un tel ouvrage ne peut présenter de notre histoire qu'une image qui commence à dater, car depuis 28 ans, l'essor spectaculaire de l'archéologie locale, ainsi que les progrès de la recherche historique ont considérablement enrichi nos connaissances et éclairé bien des problèmes en suspens. Conservant la même formule qui a fait le succès de la collection (même format, même nombre de pages -126- et, qui plus est, même numéro de série : 1020), avec comme seule innovation, pour agrémenter le texte, quelques illustrations en couleurs, l'éditeur a confié la nouvelle mouture de cette histoire à Claude COLOMER, docteur en histoire, professeur agrégé au lycée Janson-de-Sailly à Paris, mais natif de Latour-de-France, où il conserve son domicile. Très attaché à son pays d'origine, presque tous ses travaux d'historien concernent le Roussillon : une "Histoire des Catalans", en collaboration avec le regretté Michel BOUILLE (Toulouse, 1990) ; "Ernest Cabaner, musicien roussillonnais, ami de Rimbaud et des Impressionistes" (Prades, 1993) ; "Le clergé régulier en Roussillon du rattachement à la Révolution (1659-1789)" (S.A.A. & L. des P.-O., 1997). Il avait même créé, avec Mr BOUILLE, exerçant lui aussi à Paris, une "Association pour une meilleure connaissance du Roussillon" qui parvint à éditer plusieurs ouvrages de haute tenue, tant littéraire que scientifique ("Hyacinthe Rigaud, la famille, le milieu social" par Cl. COLOMER ; "Histoire de Saint-Michel-de-Cuxa par les textes" ; "Les retables baroques du Roussillon" par E. CORTADE, etc.), mais qui -cela est

très regrettable- dut stopper là ses efforts d'édition par manque d'intérêt et de soutien financier de la part des autorités locales.

Cette nouvelle Histoire du Roussillon, à la différence de celle de Marcel DURLIAT, qui restait assez schématique, insistant, vu la spécialité de l'auteur, sur l'évolution artistique et religieuse, ainsi que sur les aspects économiques et sociaux, apparaît plus évènementielle : c'est une sorte d'aide-mémoire, bourré de renseignements historiques et de dates. Elle tient compte des récents apports de l'archéologie, qui a révélé une présence humaine sur le sol catalan beaucoup plus ancienne qu'on ne pouvait l'imaginer, il y a une trentaine d'années (Homme de Tautavel) ; les divers âges de la préhistoire sont également mieux documentés qu'ils ne pouvaient l'être en 1969 (fouilles de Bélesta, Montou, Caramany, etc.). L'archéologie est venu apporter quelques lumières sur les problèmes de l'histoire locale préromaine et romaine, que les textes anciens avaient laissés dans l'obscurité (premiers contacts avec les civilisations étrusque, punique et grecque, tracé de la Voie domitienne, emplacement des Trophées de Pompée, peuplement de la plaine roussillonnaise, fouille d'épaves antiques...).

A l'autre bout de notre histoire, l'auteur a pu tirer profit des nombreux travaux qui, à l'occasion du deuxième centenaire de la Révolution française, ont porté un regard neuf sur la manière dont nos ancêtres ont vécu ces événements. Enfin, au contraire de l'ouvrage de Marcel DURLIAT, qui se contentait de survoler sommairement les années postérieures à la guerre de 1870 et ne traitait pas du XXe s., il consacre un important chapitre aux événements de la première moitié du siècle : impact de la guerre 1914-1918 sur la vie politique et économique de notre département, attitude des Roussillonnais pendant la deuxième guerre mondiale, entre collaboration et résistance. Un dernier chapitre suivi d'une solide conclusion, après avoir analysé la situation actuelle, politique, économique et culturelle du Département, envisage l'avenir difficile de notre petite "Catalogne du nord", qui ne sait vers où se tourner pour préserver son identité au sein d'une Europe de plus en plus élargie et qui ne trouvera son équilibre et son épanouissement que dans une politique dépassant les rivalités de clans et s'attachant véritablement à la modernisation de ses atouts locaux, agriculture, commerce, industrie, et à la mise et valeur de son riche patrimoine culturel.

Jean ABELANET

## VOIES ROMAINES DU RHÔNE A L'EBRE VIA DOMITIA ET VIA AUGUSTA

La période de Noël, comme chacun sait, est propice aux naissances miraculeuses :

*Il est né le divin enfant...*

Eh oui, tout le monde aura reconnu le petit dernier des DAF, le 61e du nom, prénom : voies romaines.

La gestation fut longue mais le bébé en vaut la peine : 300 grandes pages avec de beaux schémas, de belles cartes, de belles photos.

Les parents (G. Castellvi, J.-P. Comps, J. Kotarba, et A. Pezin) vont bien, merci, ils sont heureux de vous faire part de l'événement et de vous présenter l'enfant.

Issu d'un colloque organisé à l'Université de Perpignan (les plus âgés s'en souviennent encore !) par notre Association, l'ouvrage rassemble les contributions de 42 chercheurs du Languedoc, du Roussillon, de Catalogne espagnole et de l'Aragon. Il est heureux que sur ce thème transfrontalier se soient rassemblés des archéologues venus de tous les territoires traversés. Pour célébrer cette judicieuse diversité, les résumés sont publiés en 4 langues : français, castillan, catalan et anglais.

Ce livre n'est pas un manuel, il n'a pas pour ambition de résumer toutes nos connaissances sur le sujet. Il fait état de la recherche sur les points précis qui ont retenu l'attention des spécialistes. Mais il peut néanmoins intéresser le grand public parce qu'à côté d'études plus "pointues", il réunit des informations qui n'existaient jusqu'à présent que dispersés dans des ouvrages de toute sorte. C'est ainsi que sur un fond de carte IGN au 1/100000e, on peut suivre, en rouge, le tracé de la via Domitia du Rhône jusqu'au col de Panissars. Un piéton ou un cavalier pourrait, à l'instar de nos ancêtres les Romains, refaire, à l'aide de ce guide, le trajet antique sans grand risque d'erreur (sur la via Augusta, elle aussi cartographiée, qui prend le relai au sommet des Pyrénées, la marge d'incertitude est plus grande). Sur cette carte, sont positionnées les stations routières, qui jalonnaient la route à intervalle plus ou moins régulier pour permettre le transport rapide des officiels et des courriers impériaux. Chacune fait l'objet d'une notice qui résume les connaissances acquises. Pour toutes les agglomérations principales, un plan accompagne la description.

Les études ponctuelles concernent les tronçons mal connus (c'est le cas dans la traversée du Roussillon), certaines stations récemment fouillées ou la découverte de milliaires (3 dans le département). Elles s'attachent aussi à nous restituer la structure de ces routes antiques : dans la plaine, lors du franchissement des Pyrénées, ou de zones basses, comme à Claira.

On apprendra en feuilletant l'ouvrage que certains de nos paysages doivent beaucoup aux voies romaines principales. Leurs tronçons rectilignes ont parfois servi de base aux vastes

systèmes de centuriation que les arpenteurs antiques ont jeté sur les territoires des provinces conquises. Il peut ainsi arriver que des générations de paysans aient utilisé sans le savoir des chemins d'exploitation ou perpétué un parcellaire vieux de plus de 2000 ans. Permanence de l'histoire : à côté de l'événementiel, instable par nature, un autre temps, une autre échelle, qui nous inscrit dans la durée.

Une bibliographie générale puis thématique, un rappel des données des Itinéraires antiques, un glossaire achèvent de faire de ce volume un ouvrage commode qui vous ouvrira la voie.

## SOUTENANCES DE DIPLÔMES

### LE MAÎTRE DE VILARNAU

**Soutenance de maîtrise d'Olivier Passarrius "Vilarnau. Histoire et archéologie de la formation villageoise et de la mise en valeur d'un terroir au moyen age"**

En septembre dernier, Olivier Passarrius a soutenu à l'Université d'Aix-en-Provence sa maîtrise : *Vilarnau. Histoire et archéologie de la formation villageoise et de la mise en valeur d'un terroir au Moyen Age*, 2 vol, 256 pages. C'est un beau travail, très complet bien sûr du point de vue de l'archéologie, car il est le seul à avoir participé à toutes les opérations archéologiques réalisées à Vilarnau depuis trois ans maintenant. Mais travail solide aussi en matière de recherche historique, qui fait le bilan des connaissances sur ce site, et qui élargit l'observation à son terroir et aux villages qui l'entourent. Il a su donner une vision complète des fouilles qu'il a menées, mais au-delà, il a commencé à en tirer des enseignements d'importance pour la connaissance des processus de formation du village, de la structuration de l'habitat et des campagnes au Moyen Age.

Un travail original de recherche, sur un sujet précis, fondé sur des sources de première main, pour la plupart inédites (les textes) ou tout à fait nouvelles (les résultats des fouilles), un travail utile parce qu'il apporte une pierre de plus à notre connaissance du Moyen Age roussillonnais. Bref, c'est une vraie maîtrise, à la fois bilan d'une formation universitaire qui témoigne de l'acquisition d'une méthodologie : délimitation du sujet, sources, bibliographie, rédaction, cartographie, dessins, et premier travail de réflexion, d'ouverture de pistes, de conclusions. Olivier y montre les qualités de sérieux et de rigueur que nous avons déjà pu apprécier dans ses exposés et ses articles.

Nous avons en lui un de ces jeunes archéologues et historiens pleins de promesses qui sont l'avenir de notre association. C'est de tout cœur que nous félicitons "maître Olivier" et

que nous lui souhaitons de continuer dans cette voie, en conservant l'enthousiasme qu'il sait faire partager aux autres.

La maîtrise d'Olivier est consultable aux Archives Départementales des P.-O., ainsi qu'à la bibliothèque de l'association.

Aymat CATAFAU

## **LE DERNIER ACTE DE LA *CELLERA* ROUSSILLONNAISE S'EST JOUÉ À TOULOUSE.**

**Soutenance de thèse d'Aymat Catafau. "*Les celleres* du Roussillon : une approche de la naissance des villages dans l'ancien diocèse d'Elne (X<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)".**

C'était le 11 janvier 1997. Nous étions partis en grande pompe direction Toulouse. Aymat avait mis une cravate : ceux qui le connaissent savent que cela n'arrive jamais. Sur l'autoroute, nous croisons des voitures d'amis perpignanais, roulant plus vite que nous et qui venaient également le soutenir dans ce moment si important de sa carrière. Finalement, les uns attendant les autres, c'est presque un cortège de voitures immatriculées 66 qui s'est formé sur l'A9, puis l'A61. Arrivés à l'Université de Toulouse-Le Mirail, en attendant l'heure fatidique, nous voyions arriver les membres du jury : Pierre Toubert, Professeur au Collège de France et président du jury, Maurice Berthe, Professeur à Toulouse, Pierre Bonnassie, Professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail et directeur de thèse d'Aymat, Benoît Cursente, directeur de recherche au C.N.R.S. et Josep Maria Salrach, Professeur à l'Université Pompeu Fabra de Barcelone.

Aymat a fait le "traditionnel" exposé d'une demi-heure, plein d'humour et d'émotion. Si nos souvenirs sont exacts, il fut question des boîtes à chaussures de ses enfants, lui servant à ranger ses fiches et qu'il a vu grandir au fil de sa thèse (ses trois enfants ont d'ailleurs beaucoup grandi eux aussi, en trois ans).

Eh oui, s'il faut absolument souligner un point, c'est qu'Aymat n'a mis que trois ans pour venir à bout de sa thèse. "Il a joué le jeu", comme beaucoup ont dit, le jeu des thèses de nouveau régime s'inscrivant dans une durée limitée de recherche.

Et puis, si le travail d'Aymat est louable, c'est qu'il permet à chaque roussillonnais curieux, de connaître un peu mieux l'histoire de son village. En effet, au fil de ses travaux il est devenu "l'homme des *celleres*", celles-là même qui sont à l'origine de la plupart des villages de la plaine du Roussillon.

Les *celleres* nord-catalanes correspondent, du moins dans un premier temps, aux *sagres* du sud de la Catalogne, qui naissent au tournant de l'an mil, lors de la mutation

féodale et en réaction aux violences seigneuriales qui en découlent. Elles s'inscrivent dans les mouvements de Paix et Trêve de Dieu qui ont débouché sur un certain nombre de prescriptions et notamment la délimitation autour de l'église d'un espace sacré, inviolable, de trente pas. La *cellera* résulte de l'établissement, dans cet espace cimetériel, de bâtiments destinés à stocker les récoltes pour les mettre à l'abri des exactions seigneuriales. Ces *celleres* ont connu de nombreuses évolutions. Ainsi, en réponse aux violences dont elles font l'objet, malgré leur caractère sacré et les menaces d'excommunication qui pèsent sur quiconque les agresse, elles se fortifient. Les *celleres* sont de plus très tôt placées sous le contrôle des établissements religieux, mais aussi des seigneurs laïcs, qui tentent d'étendre leur pouvoir sur ce phénomène qui leur échappe.

Ce sont 64 *celleres* de la plaine roussillonnaise qui ont pu être recensées dans les textes, mais plusieurs dizaines d'autres villages présentent les mêmes caractéristiques, sans qu'il en soit fait mention dans les sources.

En effet, Aymat Catafau ne s'est pas contenté de faire le dépouillement minutieux d'une vaste documentation archivistique : il est allé sur le terrain et a vérifié si les trente pas prescrits dans les textes correspondaient à une réalité topographique. La visite des villages et l'arpentage intensif furent donc l'occupation dominicale de toute sa petite famille, durant trois ans. A ce titre, il faut souligner la détermination d'Anna, Léo et Esther, ses trois enfants, ainsi que de Marie-Claire, son épouse, qui n'ont pas ménagé leur énergie pour qu'Aymat ait une "bonne note".

Les membres du jury ont en effet tous relevé l'étonnante et édifiante diversité des sources qu'Aymat a sollicitées (actes de la pratique, diplômes, sources fiscales,...) et ont félicité les contacts qu'il a su nouer avec les archéologues locaux dans un effort de pluralité scientifique. Après plus de 4 heures d'une soutenance éprouvante aussi bien pour le candidat que pour l'auditoire, tant les questions posées que les réponses données étaient "du meilleur niveau scientifique", et au terme d'une courte délibération, le verdict est tombé : mention "Très Honorable" avec les félicitations unanimes des membres du jury.

Publiée aux éditions du Trabucaire et aux Presses Universitaires de Perpignan, la thèse d'Aymat Catafau sort en librairie fin janvier.

Carine COUPEAU

# DIVERS

## DU BON EMPLOI DE QUELQUES TERMES EN PRÉHISTOIRE

par Cyr DESCAMPS

La Préhistoire, c'est l'*avant-histoire* (et non l'*après-histoire*, comme un mauvais jeu de mot l'a orthographié sur l'enseigne d'un restaurant de Tautavel...). Cette notion de préhistoire est liée à deux références :

- l'une explicite, l'*histoire*, période où l'on connaît l'homme par les textes ou la tradition (ethno-histoire) ; avant l'histoire, il y a la préhistoire...
- l'autre implicite, l'*humanité* ; la préhistoire n'existe qu'à partir du moment où existe l'humanité : avant l'homme, il n'y a pas de préhistoire !

Le début de la préhistoire est aussi difficile à saisir que le début de l'humanité : qu'est-ce qu'un homme ? qui est le premier homme ? Les préhistoriens tournent la difficulté en considérant que l'homme, Primate hominisé, se distingue de l'animal, c'est à dire du Primate non hominisé, par sa capacité à fabriquer des outils (*Homo faber* de Bergson), et la question devient pour lui : qu'est-ce qu'un outil ? où se trouvent les premiers outils ?

La préhistoire commence avec les premiers outils c'est à dire, en langage de préhistorien, les premières *industries* humaines : une industrie est perçue comme l'ensemble des objets manufacturés par une population donnée en un endroit précis.

Le terme de préhistoire et sa forme adjectivale préhistorique sont donc liés à l'homme. Un animal *préhistorique* est forcément un animal contemporain de l'homme. Un dinosaure n'entre pas dans cette catégorie puisque le groupe a disparu à la fin de l'ère secondaire (ou Mésozoïque) il y a 65 millions d'années... et l'homme le plus ancien, attesté par ses outils, n'a pas plus de 2 à 3 millions d'années. C'est donc tout à fait improprement que de nombreux ouvrages traitent, sous le nom d'"animaux de la préhistoire", de "monstres de la préhistoire" etc... des animaux fossiles.

Un *fossile* est un être vivant, animal ou végétal, dont on retrouve les restes plus ou moins transformés (*fossilisés*), et qui n'existe plus dans le monde actuel (les naturalistes disent : dans notre *biosphère*). La différence des formes peut s'apprécier au niveau du genre bien sûr, de l'espèce ou même de la sous-espèce ou variété : c'est ainsi que le thar de Tautavel (*Hemitragus bonali*) est un fossile alors que le renne (*Rangifer tarandus*) qu'on trouve dans les mêmes niveaux ne l'est pas : il vit encore en Laponie et - sous le nom de caribou - dans le nord canadien.

La *fossilisation* est une minéralisation ou pétrification des parties de l'être qui s'y prêtent naturellement (coquille, os, bois dans certaines conditions) ou la conservation à

l'état d'empreinte (moulages) des parties disparues. La fossilisation peut donc affecter des êtres qui ne sont pas des fossiles au sens propre du terme (ex : crâne fossilisé d'un chien...)

La science des fossiles est la *paléontologie* (on précise végétale, animale, humaine...). La *micropaléontologie* est la science des fossiles minuscules (presque toujours des êtres unicellulaires) qu'il faut en général observer à la loupe binoculaire ou au microscope. Parmi les protozoaires, animaux unicellulaires, la micropaléontologie s'occupe particulièrement des *Foraminifères*, ainsi nommés car leur *test* (coquille) est percée de trous (*foramen* en latin).

La science de la fossilisation, étude des processus de minéralisation, de conservation différentielle des diverses parties d'un organisme, s'appelle la *taphonomie* (du grec *taphos* = cadavre, *nomos* = loi, règle). Trois expressions utilisant le terme de fossile doivent être précisées : fossile vivant, sub-fossile et fossile directeur.

Un *fossile vivant* est un oxymoron (réunion de deux mots qui semblent incompatibles ou contradictoires) que l'on applique à des formes biologiques de type archaïque qui ont traversé les temps géologiques sans disparaître et que l'on retrouve aujourd'hui, en général en petite quantité et dans des biotopes particuliers. Ex: le *Coelacanth*, poisson osseux Crossoptérygien, seul représentant actuel d'un groupe qui s'est épanoui à l'ère primaire et au sein duquel on trouve des formes qui montrent la transition entre le mode de vie aquatique (poissons, animaux à nageoire et respiration branchiale) et le mode de vie terrestre (tétrapodes, animaux à quatre pattes et respiration pulmonaire). Autre exemple dans le monde animal : la limule (arthropode géant), le rynchocéphale (reptile possédant un troisième oeil) ; dans le monde végétal le *Gingko biloba* (en Chine) dont il existe un exemplaire dans l'ancienne École Normale, rue Valette à Perpignan, le *Welwitschia mirabilis* (en Namibie) etc.

Un être *sub-fossile* est un animal ou un végétal ayant vécu jusqu'à l'époque historique et disparu récemment, presque toujours à cause de l'homme. Par exemple l'aurochs (*Bos primigenius*) ou le dronte ou dodo (*Raphus cucullatus*) oiseau à ailes atrophiées de l'île Maurice.

Un *fossile directeur* qualifie primitivement ce que les géologues appellent un *bon fossile stratigraphique*, celui qui a une grande extension dans l'espace (on le retrouve sur plusieurs continents...) et une courte extension dans le temps (il n'a vécu que pendant une période limitée qu'il caractérise par sa seule présence). Cette expression a été récupérée par les préhistoriens pour qualifier un outil caractéristique d'une période donnée de la préhistoire, c'est-à-dire un outil qu'on ne trouve ni avant ni après cette période. L'utilisation de cette expression en préhistoire est fondamentalement incorrecte car un outil n'est pas un fossile et - en toute logique - on devrait dire un outil directeur... Mais elle est imagée et rappelle que les préhistoriens sont souvent des géologues (ou des paléontologues) qui se sont spécialisés dans la plus récente des ères géologiques, le *Quaternaire*, l'ère de l'homme.

## UNE TRÈS BONNE COPIE D'ÉTUDIANT

*Il est inhabituel de publier une copie d'examen. Mais il est également inhabituel pour des examinateurs de donner à une épreuve de Préhistoire la note maximale de 20/20... Nous avons voulu, en transcrivant la copie rédigée le 21 mai 1997 par une étudiante en 1re année d'Histoire des Arts et Archéologie, proposer un corrigé-type pour une question qui n'avait pas été directement traitée en cours : étant de type dit "transversal", il fallait faire preuve d'esprit de synthèse et de connaissances acquises en dehors du programme traité. C'est ce qu'a fait avec bonheur cette étudiante, la forme étant au diapason du fond. Quelques mots, moins de trois lignes au total, ont été rajoutés ou rectifiés.*

*Les préoccupations pédagogiques n'étant pas étrangères à notre Association, nous pensons que les adhérents liront avec intérêt ce travail qui, il faut malheureusement le signaler, n'est pas vraiment représentatif du groupe (172 étudiants ont composé -le module de Préhistoire fait également partie de la première année des études d'Histoire- et la moyenne des notes s'établit à 6,5/20...)*

*La question posée était : "Peut-on mettre en évidence une spiritualité de l'homme au Paléolithique?"*

Cyr DESCAMPS et Michel MARTZLUFF

On peut à l'évidence déceler chez les hommes du Paléolithique des préoccupations d'ordre non matériel qui nous permettent d'étayer des hypothèses quant à leur possible spiritualité. Nous verrons dans cet exposé comment, au fur et à mesure que l'on avance dans le temps, on en arrive à attester l'existence d'un rituel, preuve d'une incontestable spiritualité. Envisagé sur un plan chronologique, ce sujet portera sur deux axes : les préoccupations esthétiques ou l'art et les traitements réservés aux morts.

Avant le Paléolithique moyen, il est difficile, voire même impossible de trouver des traces d'activités non matérielles. A titre uniquement hypothétique, on peut se demander si la découverte de la maîtrise du feu par *Homo erectus* n'a pas éveillé en lui un sentiment, une conscience différente du monde. On ne connaît pas d'inhumation pour *Homo erectus*. Cependant, il y a des traces d'anthropophagie (pratique que l'on retrouve jusqu'au Néolithique) sélective (consommation probable de la cervelle) chez *Homo erectus*. Par comparaison avec l'ethnographie, certains préhistoriens en ont déduit une possible pratique spirituelle, et voient dans le cannibalisme l'une des premières pratiques funéraires, une sorte "d'inhumation" du mort dans son absorption par les membres du groupe. Cela reste forcément discutable et sans preuve tangible à l'appui.

En revanche, au Paléolithique moyen, *Homo sapiens neanderthalensis* commence à inhumer ses morts. C'est ce que nous a appris la découverte d'une sépulture à la Chapelle-aux-Saints en Corrèze. On pense d'ailleurs que le premier homme de Néanderthal découvert était en fait dans une sépulture, ce qui, à l'époque, n'a malheureusement pas pu être noté.

Ainsi Néanderthal accorde-t-il un soin particulier aux morts : ils sont inhumés en décubitus dorsal (généralement) et certainement recouverts d'ocre rouge. Nous avons également la touchante découverte faite par Mme Leroi-Gourhan sur une sépulture de Shanidar (Irak) : l'analyse palynologique a démontré que le mort était sur un lit de fleurs. On a pu contester l'aspect rituel du dépôt de fleurs par une considération plus pratique : les espèces florales étaient toutes des plantes médicinales. S'agissait-il d'un guérisseur? Souhaitait-on le "soigner" dans sa mort? Quoi qu'il en soit, ces fleurs n'étaient peut-être pas des offrandes.

On a également évoqué au sujet de Néanderthal un possible culte de l'Ours, suite à quelques découvertes répétées d'une inhumation secondaire d'ours à proximité immédiate de sépultures humaines. Au Régourdou (Dordogne) la "sépulture" de l'ours était recouverte par une grosse dalle. Peut-on y voir là une sorte d'animal-totem d'un groupe humain? Leroi-Gourhan réfute cette hypothèse. Quoi qu'il en soit, on a pu estimer qu'environ un tiers des Néanderthaliens étaient inhumés, ce qui traduit inévitablement une préoccupation autre que matérielle, peut-être uniquement affective, peut-être déjà spirituelle?

D'autres découvertes viennent confirmer cet ordre d'idées pour Néanderthal : on lui connaît par exemple une "manie" qui pourrait confirmer en lui des aspirations ou des spéculations esthétiques, ou tout au moins un certain goût de l'étrange. En effet, Néanderthal recueillait des fossiles, des cristaux, des morceaux de pyrite de fer qu'il conservait. Leur accordait-il une fonction particulière? magique? Là encore, nous ne saurions répondre. On connaît également quelques griffonnages moustériens qui nous restent inexpliqués.

Des archéologues ont également découverts de curieux empilements coniques du Moustérien au Proche-Orient (El-Guettar en Tunisie), comprenant des galets, des outils, des nucléus ronds, soudés par des concrétions. Ici encore il est difficile de proposer une explication. Une découverte très récente dans une grotte près de Toulouse (lu dans Science et Vie) a montré une "construction" curieuse comprenant des foyers dans une profondeur très reculée de la grotte. La "construction" montre un cercle fait de stalactites et stalagmites brisées avec un tas des mêmes matériaux en son centre. Deux restes de foyers entouraient ce que les journalistes de ladite revue qualifiaient d'un "peut-être le plus vieil autel du monde"? Les conclusions quant à son utilisation n'ont pas encore été tirées. Mais cela reste une découverte qui s'ajoute à celles, déjà nombreuses, qui attestent ce que l'on ne peut qualifier que de préoccupations non matérielles chez l'homme de Néanderthal.

Par contre, au Paléolithique supérieur, quelque chose se précise quant à la désignation de ces préoccupations. Portons d'abord notre regard sur l'art, qui apparaît aux environs de -25000 ans. A l'Aurignacien, on connaît les vulves gravées du Périgord, traduisant déjà une faculté d'abstraction dans la figuration. Au Gravettien, c'est l'avènement des statuettes féminines que l'on retrouve de la Sibérie à l'Atlantique. L'étendue de cette "mode" des statuettes, semblables dans leurs formes généreuses la plupart du temps, laisse supposer des échanges entre les populations et peut-être un codage normé de la représentation féminine.

Ce codage peut être l'expression d'un culte assez généralisé de la fécondité ou tout au moins de l'image féminine.

Parallèlement se développe l'art pariétal avec ses nombreuses figurations animales qui, partant du schématique, tendent à la perfection photographique atteinte au Magdalénien final (d'après la chronologie des styles de Leroi-Gourhan). Inversement, la figuration humaine tend à se schématiser. Doit-on voir dans ces deux courants parallèles l'image de ce que l'homme prend une conscience accrue de son "être" au monde, qu'il ressent substantiellement différent du monde animal ? Les parois magdaléniennes exposent cette dualité de l'homme et de la femme par rapport à l'animal.

Dans la représentation animale, l'abbé Breuil a voulu voir une utilisation magique pour la chasse. Dessiner l'animal pour le capturer, pour l'accaparer de force, pour l'invoquer... Leroi-Gourhan donne une interprétation beaucoup plus complexe. A l'aide d'innombrables relevés, il a pu déterminer une codification et une occupation choisie des parois de la grotte par des représentations. Il a en particulier noté des associations : femme-bison-blessure en opposition avec homme-cheval-arme. Il a également noté une dualité dans les signes gravés ou peints. Leroi-Gourhan a lui-même nuancé ses hypothèses mais il en reste tout de même que l'homme magdalénien a établi la dualité, voire même qu'il l'a conceptualisée. Encore une fois, cela nous laisse formuler l'hypothèse que, partant de la dualité, l'homme était alors capable d'élaborer une forme de cosmogonie, la dualité permettant d'élaborer une hiérogamie.

On peut aussi se demander dans quelle mesure l'art était métaphysique. Le geste créant l'oeuvre d'art était-il lui-même "sacré" ou bien était-ce l'objet créé (ou l'oeuvre peinte) qui véhiculait le "sacré"? La première hypothèse peut se confirmer par le fait que l'on connaît de nombreuses statuettes volontairement brisées tout comme l'on connaît de nombreuses gravures superposées en un gribouillis inextricable. La seconde hypothèse se trouve confirmée par des découvertes *in situ* : c'est-à-dire de statuettes placées et conservées dans des conditions et des lieux particuliers avec des attentions particulières.

Pour ce qui est des soins accordés aux morts, le Paléolithique supérieur voit l'inhumation se généraliser totalement, avec en plus cette fois l'apparition de nouveaux facteurs qui dénotent incontestablement un rituel :

- il y a creusement d'une fosse d'inhumation.
- il y a position soignée du corps (au Paléolithique supérieur apparaissent des variantes du décubitus dorsal latéral, avec une sorte de généralisation qui consiste à lier les membres des individus pour leur donner une position forcée).
- il y a dépôt d'offrandes : au Paléolithique supérieur seront souvent associés aux sépultures des ossements d'animaux (bois de rennes, os du pied de bisons, ossements d'ours) et des outillages. Apparaissent également des parures avec très souvent des coquillages, Cyprée ou Porcelaine, associés aux sépultures de femmes, et des Gastéropodes coniques associés aux sépultures d'hommes. De plus, on observe le début des sépultures groupées.

Nous avons là tous les éléments d'une codification comprise par tous les éléments du groupe humain et qui forment alors un rituel, c'est-à-dire une tradition, des gestes répétés, qui dépassent le cadre du groupe puisque ce rituel s'étend, avec des variantes et des particularités régionales, à tout l'Ancien Monde et aux parties colonisées du Nouveau Monde. Le rituel tend à l'universel. L'existence d'un rituel est la preuve incontestable d'une spiritualité, portée par une tradition de gestes qui peu à peu forment les mythes. De ceux-là nous ne saurons rien. Car comme c'est le nom propre de la Préhistoire, nous nous trouvons là en tradition orale, avant toute forme d'écriture. Cette composante humaine nous est chère, par son universalité et par ce qu'elle soude de groupe humain. Pourtant, les mythes du Paléolithique, pour autant qu'ils aient existé, nous restent obscurs.

Ce sont là les limites de l'archéologie et la paléontologie que de ne pouvoir recueillir que le résidu du matériel. Cette considération sur les limites du préhistorien face à la question posée dans cette étude nous servira de conclusion. Qu'il soit seulement permis de dire, d'une façon toute subjective, que cette quête du spirituel chez nos ancêtres au travers de vestiges aussi ténus qu'un pollen fossile, et aussi troublants qu'une Dame à la Capuche, tient de la quête du Graal : impossible mais passionnante.

# PROGRAMME DES CONFÉRENCES ET SORTIES POUR 1998

24 janvier	L'alimentation aux temps préhistoriques et antiques en pays catalan par Anna POUJOL I PUIGVEHI
28 février	Vilarnau, village médiéval déserté (commune de Perpignan), par Olivier PASSARRIUS
14 mars	Cathares et catharisme en Languedoc par David Maso
29 mars	Sortie : A la rencontre des celleres du Roussillon sous la conduite d'Aymat CATAFAU
25 avril	Le village protohistorique de Salses, et le contexte régional, par Daniela UGOLINI
23 mai	Narbonne romaine par Olivier GINOUEZ
20 et 21 juin	Sortie à Saint Bertrand de Comminges
17 octobre et 14 novembre	Compte-rendu des fouilles effectuées en 1998 dans les P.-O.
12 décembre	Assemblée Générale de l'association

A.A.P. - O.

4 bis Avenue Marcellin Albert  
66000 PERPIGNAN  
(tél. : 04-68-54-98-84)

Permanences les : mardi - mercredi - vendredi  
(9.12 / 14.17h)  
et lundi matin

# COMPOSITION DU BUREAU ET DU CONSEIL D'ADMINISTRATION AU 31/12/97

## **BUREAU**

Président d'honneur	Jean ABELANET
Président	Jean-Pierre COMPS
Vice-Présidente	Annie PEZIN
Secrétaire	Jacqueline NOEL
Secrétaire-Adjoint	Cyr DESCAMPS
Trésorier	Jérôme KOTARBA
Trésorier-Adjoint	Bernard DOUTRES

## **CONSEIL D'ADMINISTRATION**

### **Membres de droit**

- M. le Conservateur Régional de l'Archéologie
- Mr le Conservateur des Antiquités et Objets d'Art
- M. le Directeur du Service Départemental d'Architecture
- Mme la Directrice du Service d'Archives Départementales
- M. le Responsable du Dépôt Archéologique Départemental

### **Membres élus**

ALESSANDRI Patrice	FORMENTI Monique
CASTELLVI Georges	KOTARBA Jérôme
CATAFAU Aymat	MARTZLUFF Michel
COMPS Jean-Pierre	MAZIÈRE Florent
DEBENATH André	NOEL Jacqueline
DEL FURIA Lucienne	PASSARRIUS Olivier
DESCAMPS Cyr	PEZIN Annie
DOUMEYROU Élisabeth	PORRA Valérie
DOUTRES Bernard	VIGNAUD Alain